This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600017371P

LE PÈRE

LACORDAIRE

In-4° 1re Série

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

☞ *En envoyant le prix en un mandat de la poste ou en timbres-poste, on recevra* franco *à domicile.*

HISTOIRE — BIOGRAPHIE

Format in-12

Magistrats (les) les plus célèbres.	» 85	Maintenon (Mme de).	» 85
Constantin le Grand.	» 75	Condé.	1 »
Théodose le Grand.	» 85	Brydayne, missionnaire.	1 »
Charlemagne, roi de France.	» 75	Vauban.	1 »
Godefroi de Bouillon.	1 »	Louis XIV, roi de France.	1 »
Philippe Auguste.	1 »	Racine (Jean).	» 75
Blanche de Castille, reine.	» 75	Fénelon, archevêq. de Cambrai.	1 »
Du Guesclin.	1 »	Jean Bart.	» 60
Charles de Blois.	» 75	Villars (le maréchal de).	» 75
Clisson, connétable.	» 75	Bossuet, évêque de Meaux.	1 »
D'Aubusson (Pierre).	» 85	Pie VI.	1 »
Christophe Colomb.	» 85	Pie VII.	1 »
Louis XII, roi de France.	1 »	Stanislas, roi de Pologne.	1 »
Marguerite de Lorraine.	» 75	Marie Leczinska, reine de Fr.	1 »
Michel Ange.	» 75	Marie Antoinette, reine de Fr.	1 »
Bayard.	» 85	Mozart.	» 75
Raphaël.	» 75	Napoléon.	1 »
Fernand Cortez.	» 75	De la Motte, évêque d'Amiens.	» 85
François Ier, roi de France.	1 »	De Sombreuil (Melle).	» 75
Crillon.	1 »	Silvio Pellico.	» 75
Henri IV, roi de France.	1 »	De Quélen (Mgr).	» 30
Henri IV jugé par ses actes, etc.	» 60	Corneille (Pierre).	» 75
Bérulle (le cardinal de).	» 85	Curé (le) de N.-D. des Victoires :	
Turenne.	» 85	M. Desgenettes.	» 75
Colbert.	» 75	Curé (le) d'Ars : M. Vianney.	» 75

Format in-18

Jeanne d'Arc.	» 60	Drouot, général.	» 30
Thomas Morus.	» 30	Daniel O'Connell.	» 30
Fisher, évêque de Rochester.	» 30	Louis XVII.	» 60
Charles le Bon, comte de Fland.	» 60	Hohenlohe (le prince A. de).	» 30
Claver, apôtre des nègres.	» 30	Affre (Mgr), archevêq. de Paris.	» 30
Eudes (le P.) fondat. d'ordre.	» 30	Lafeuillade, soldat.	» 30
Sobieski.	» 30	Cheverus (Mgr de), archevêque de	
Boufflers (le maréchal de).	» 30	Bordeaux.	» 30
Louis XVI.	» 60	Chateaubriand.	» 30

Cabasson del. Follet sculp.

Lefort editeur

HENRI DOMINIQUE LACORDAIRE

né le 2 Mai 1802, décédé le 21 Novembre 1861.

LE PÈRE
LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

ÉTUDE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

PAR

MAXIME DE MONTROND

Auteur de : *Fleurs monastiques, le Curé d'Ars, les Martyrs du Japon, etc., etc.*

SECONDE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

.... L'un des hommes, à le considérer même humainement, le plus hardi par le génie, le plus tendre par le cœur, qui ait existé. (VIE DE S. DOMINIQUE, CH. XVII.)

LIBRAIRIE DE L. LEFORT

IMPRIMEUR, ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart
PRÈS L'ÉGLISE NOTRE-DAME

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. MOLLIE, LIBRAIRE-GÉRANT

MDCCCLXV

Tous droits réservés.

13

BIBLIOTHECA BODLEIANA
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

A la jeunesse catholique

de mon pays!

Hommage affectueux!

INTRODUCTION

Le 21 novembre 1861, au soir de la fête de la Présentation de la bienheureuse Vierge Marie, une grande existence s'éteignait dans un coin du midi de la France. Un de ces hommes chrétiens et forts dont notre époque, au milieu de tant d'abaissement et de misère morale, montre encore de loin en loin quelques exemples, quittait la terre en y laissant d'unanimes regrets. C'était, en effet, l'un des plus nobles caractères qu'ait produits la France moderne, et l'un des prêtres les plus éloquents qui soient montés dans la chaire depuis Bossuet. Une femme du peuple qui assistait à ses pompeuses funérailles s'écriait dans son dialecte albigeois : *Abian un rey, l'aben perdut* (Nous avions un roi, nous l'avons perdu). Ce cri d'une naïve admiration mêlée à la douleur répond encore au sentiment qu'on éprouve au souvenir de cet homme et lorsqu'on s'apprête à parler de lui. Mais ce n'est pas seulement un roi par la parole et le génie, que nous avons perdu, c'est un ami, un apôtre zélé de nos âmes, dont le passage ici-bas, salutaire à un grand nombre, a été marqué par de grandes œuvres et des

institutions durables qui perpétueront dans le cours des âges son nom et le souvenir de sa vertu.

Après une telle vie couronnée par une précieuse mort, nous devons croire que cet illustre serviteur de Dieu a reçu sa récompense. C'est donc au-dessus de nos têtes et dans le ciel que nous devons désormais le chercher et le contempler. Mais nous qui lui survivons, nous devons aussi conserver dans nos cœurs sa mémoire et en recueillir notre profit. A quoi servirait une admiration stérile? Consoler, édifier, fortifier notre courage si souvent défaillant, tel doit être le fruit naturel du souvenir de ces hommes qui furent grands et forts parce qu'ils furent humbles et saints. Tel sera pour nous en particulier le souvenir du P. Lacordaire.

La vie de cet homme illustre, dont la mémoire grandira, et dont les œuvres et l'influence seront chaque jour portées plus haut, sera écrite dans quelques années avec tous ses détails. On connaîtra seulement alors tout le prix de cet ami de Dieu et de cet ami de nos âmes. En attendant, plusieurs voix se sont empressées de parler de lui : on a ébauché le récit de ses œuvres, esquissé le tableau de ses vertus. Qu'il me soit permis de lui payer aussi mon tribut de reconnaissance. J'ai connu, beaucoup aimé le P. Lacordaire, et je suis de ceux à qui son apostolat a fait du bien. Je voudrais donc faire briller aussi aux yeux de quelques-uns un reflet de « cette âme, dont la trempe austère et forte s'alliait à une merveilleuse douceur, où la tendresse et la fierté marchaient de front, où la candeur d'un enfant se mariait à une si intense virilité [1]. » Je voudrais surtout montrer que Lacordaire avait reçu une mission particulière, et que

[1] M. de Montalembert.

son passage au milieu de nous, à notre époque, a été un insigne don de Dieu.

A l'aurore du treizième siècle, les temps étaient mauvais, comme les nôtres, au dix-neuvième. « Alors, selon la belle expression de Lacordaire, Jésus-Christ regarda ses mains et ses pieds percés pour nous, et de ce regard d'amour naquirent deux hommes : saint Dominique et saint François d'Assise [1]. » Ne pourrait-on pas dire qu'en notre temps il a plu aussi au divin Sauveur d'aider son Eglise par la voie directe de la miséricorde, et qu'un nouveau regard sur « ses pieds et ses mains percés pour nous, » a fait naître le nouvel enfant de saint Dominique, destiné à rétablir son ordre et à recueillir par lui une ample moisson ?

Cette pensée, nous l'espérons, ressortira naturellement de notre récit. Mais d'un si vaste sujet, nous ne prendrons guère que la fleur, laissant dans l'ombre certains faits ou détails de moindre importance, sur lesquels nous craindrions de nous appesantir et qui donneraient trop d'étendue à cette étude biographique. On l'a dit très-justement : « Les vrais grands hommes sont presque toujours mal jugés et mal compris par leurs contemporains. Nul n'a peut-être subi ce privilége de la grandeur au même degré que le P. Lacordaire [2]. »

Laissons-lui donc ce privilége qui l'honore, et bornons-nous ici à une remarque : Si les fautes et les défauts reprochés à l'illustre religieux semblent quelquefois justes, n'est-il pas plus juste encore de redire avec le Sauveur Jésus : « Ce n'est point un méchant arbre que celui qui porte de bons fruits, puisque chaque arbre se connait

[1] *Vie de saint Dominique.*
[2] M. de Montalembert.

à son fruit[1]. » Or, qu'on regarde les fruits de la mission providentielle du P. Lacordaire, et qu'on prononce ensuite. Réconcilier la société moderne, et la jeunesse surtout, avec la vieille foi de nos pères; atteindre plus sûrement à ce but, en y marchant avec un drapeau portant ces mots : PATRIE, HONNEUR, LIBERTÉ, COURAGE, tous ces grands mots enfin, qui, dans notre France surtout, font battre le cœur de l'homme généreux.... Telle a été la mission de Lacordaire.... Qui oserait nier qu'il ne l'a dignement remplie? Et maintenant, si l'arbre qui a été si fécond, a été vu souvent revêtu d'un étrange feuillage; si l'écorce de son fruit lui-même s'est recouvert pour la moisson d'une forme neuve et singulière, que nous importe? le bon fruit n'en a pas moins été cueilli; il a été abondant, et il sera durable.

Venons donc nous reposer un instant à l'ombre de cet arbre bienfaisant. Il fait bon ici : sous quel autre ombrage pourrions-nous respirer un plus suave parfum de foi, d'honneur, de dignité morale et de sublime vertu?

[1] S. Luc. VI. 43, 44.

Paris, 8 décembre 1863,
Fête de l'*Immaculée Conception de la B. V. M.*

LE P. LACORDAIRE

CHAPITRE PREMIER

Enfance et adolescence de Lacordaire. — Ses études au lycée et à l'école de droit de Dijon.

Le 12 mai 1802, dans un village de Bourgogne, Recey-sur-Ource, à quelques lieues de Châtillon-sur-Seine, naquit un enfant qui fut nommé Jean-Baptiste-Henri. « Vous ne sauriez croire, écrivait-il plus tard, combien je suis content de n'être pas né dans une ville. » Son père était un médecin dis-

tingué dont la famille est originaire du village de Bussières-lès-Belmont, près de Langres. Sa mère, fille d'un avocat au parlement de Bourgogne, appartenait à une famille dijonnaise, la famille Dugied. Un frère de Mme Lacordaire a rempli de hautes fonctions administratives : on l'a vu notamment préfet du Haut-Rhin.

M. Lacordaire, médecin de Recey-sur-Ource, mourut fort jeune, en 1806, laissant une veuve et quatre fils. Henri, le futur dominicain, était le second de ses enfants[1].

Comme saint Bernard, son illustre compatriote, le jeune Lacordaire avait reçu du Ciel une faveur insigne : une mère chrétienne et forte, une mère vraiment digne de ce nom. Mme Lacordaire sut rester à la hauteur de sa mission. Ses quatre fils lui durent le bienfait d'une éducation chrétienne. L'extrême modicité de sa fortune ne put l'empêcher de donner à ses enfants toutes les ressources nécessaires à la culture de leur esprit. Elle accomplit une tâche plus difficile : son autorité de mère sut leur inspirer jusqu'à la fin de goût du devoir et du respect.

Dès l'âge de quatre ans, Henri Lacordaire fut amené à Dijon.

[1] Les trois frères du P. Lacordaire vivent encore et sont des hommes distingués ; le dernier est officier supérieur dans l'armée française.

On a jusqu'ici peu de détails de sa première enfance. Dans un fragment des *Mémoires* inédits du P. Lacordaire, nous lisons ce qui suit : « Mes souvenirs personnels commencent à se débrouiller vers l'âge de sept ans. Deux actes ont gravé cette époque dans ma mémoire. Ma mère m'introduisit alors dans une petite école pour y commencer mes études classiques, et elle me conduisit auprès du curé de sa paroisse pour y faire mes premiers aveux. Je traversai le sanctuaire, et je trouvai seul, dans un vaste et belle sacristie, un vieillard vénérable, doux et bienveillant. C'était la première fois que j'approchais du prêtre ; je ne l'avais vu jusque là qu'à l'autel, à travers les pompes et l'encens. M. l'abbé Deschamps, c'était son nom, s'assit sur un banc et me fit mettre à genoux près de lui. J'ignore ce que je lui dis et ce qu'il me dit lui-même ; mais le souvenir de cette première entrevue entre mon âme et le représentant de Dieu me laissa une impression pure et profonde. Je ne suis jamais rentré dans la sacristie de Saint-Michel de Dijon, je n'en ai jamais respiré l'air, sans que ma première confession me soit apparue sous la forme de ce beau vieillard et de l'ingénuité de mon enfance. L'église tout entière de Saint-Michel a, du reste, participé à ce culte pieux, et je ne l'ai jamais revue sans une certaine émotion qu'aucune autre église

n'a pu m'inspirer depuis. Ma mère, Saint-Michel et ma religion naissante font dans mon âme une sorte d'édifice, le premier, le plus touchant et le plus durable de tous [1]. »

Dès son enfance, Henri Lacordaire semble avoir eu comme un pressentiment précoce de sa destinée d'orateur chrétien. On se souvient en effet de l'avoir vu à huit ans lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant, à une croisée qui lui servait de chaire, l'action oratoire des prêtres qu'il avait entendus prêcher.

A l'âge de dix ans, en 1812, il entra au lycée de Dijon, et n'en sortit qu'en 1819. Ses succès furent médiocres dans ses premières classes, mais en rhétorique il mérita presque toutes les couronnes. C'est à ce titre qu'il reçut, par suite d'une mesure générale d'un ministre d'alors, une collection de médailles représentant les rois de France. Sous les apparences d'un esprit tranquille et d'une nature presque assoupie, Lacordaire cachait déjà cette imagination vive et cette énergique volonté qui devaient enfanter les conceptions les plus hardies. Se croyant un jour injustement puni, il refuse net d'obéir aux ordres du censeur. Nouvelle injonction de celui-ci. « Je n'obéirai, dit Lacordaire, que traîné

[1] *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, recueillies et publiées par M. l'abbé Perreyve.

par quatre gendarmes. — Alors, répond le censeur, vous irez au cachot. — Soit, répond l'élève, de deux punitions injustes je choisis la plus forte. » Et il se dirige vers le cachot.

Si le jeune Lacordaire brillait par son intelligence entre ses condisciples, parfois aussi on remarquait en lui des éclats de fierté opiniâtre qui contrastaient avec la placidité habituelle de son humeur, et des accès d'indépendance juvénile qui tourmentaient les régents d'études et le censeur.

Le jeune rhétoricien passa directement du collége à l'école de droit de Dijon. Comme tant d'autres, il avait pensé à sa tragédie classique et républicaine; elle avait pour sujet *Timoléon*. On en connaissait une centaine de vers. Il avait traduit en vers français des odes d'Anacréon. Il apprenait l'italien. On le rencontrait quelquefois se promenant solitaire sous les saules qui bordaient un ruisseau, et rêvant de petits vers.

Mais l'esprit généreux et précoce de l'étudiant ne devait point s'arrêter à des rêves stériles de poëte incertain. Alors même que son ardente curiosité lui faisait lire beaucoup de livres, discuter beaucoup de questions, il sentait qu'il était pauvre, et voulait se faire raisonnablement un état. Docile aux prudents conseils de sa mère, il étudiait donc la science du droit avec la suite et l'application qu'il mit dès lors en toutes choses.

Le doyen de la faculté de droit de Dijon, M. Proudhon, le distingua bientôt parmi ses élèves; mais le jeune étudiant aspirait à s'élever plus haut et à voir plus loin que la lettre ingrate de nos codes, et le vieux professeur lui reprochait, comme un danger, de *faire trop de métaphysique*.

Il s'était formé, au sein de l'école de droit de Dijon, une société littéraire, une sorte d'académie de jeunes gens, dont Henri Lacordaire était devenu le membre le plus actif. Ecoutons M. Lorain [1] rappeler ici non-seulement un bien cher souvenir, mais encore un épisode important qui eut la plus grande influence sur l'esprit et la destinée de son jeune ami : « Cette réunion de jeunes hommes, qui prit le nom de *Société d'études*, s'était distribuée en quatre sections qui comprenaient, à vrai dire, le domaine entier des lettres : *droit public*, *histoire*, *philosophie*, *littérature*. Le zèle et l'extrême facilité d'Henri Lacordaire s'associèrent aux travaux des quatre sections. C'était un aliment nécessaire à l'activité de son esprit. Cela ne l'empêchait pas de donner encore bien des heures aux épreuves pratiques d'une basoche de jurisprudence où l'on s'escrimait à discuter et à plaider des questions de droit privé.

[1] M. Lorain, condisciple et ami de l'élève de Dijon, a publié, vers 1847, une excellente et très-intéressante *Notice sur Lacordaire*, imprimée d'abord dans le *Correspondant*. Nous lui emprunterons quelques fragments ou lettres pour ce chapitre et les suivants.

» Il est aisé de voir quelle somme d'idées se remuait, ne fut-ce que superficiellement, parmi tant de jeunes et avides intelligences, et combien de livres on s'excitait mutuellement à dévorer.

» C'était le moment où la France, pour se consoler de ses défaites, et pour oublier autrement que par la gloire le long interrègne de ses libertés, s'essayait avec espoir et ferveur à sa constitution nouvelle. Imaginez quels discours magnanimes, quelles doctrines nobles, quels projets de lois généreux devaient sortir de ce sénat d'enfants! Notre libéralisme candide, ne connaissant pas les hommes, étranger aux malices et à la déloyauté des partis, abondait en théories absolues et prodigues, et n'avait nul souci des obstacles que suscite aux doctrines les plus hautes et les plus dévouées la difficulté seule de gouverner les hommes et de faire des lois exécutables. Oh! qu'il faudrait de révolutions et de générations d'hommes pour réaliser notre idéal de 1821!

» C'était aussi le moment où commençaient à poindre les nouveautés et quelquefois la paradoxie de l'école historique moderne. C'était le moment où les plus vigoureux esprits, MM. de Bonald, de Maistre, de Lamennais, imprimaient un vif mouvement à la philosophie spiritualiste et chrétienne. C'était le moment enfin où allaient s'agiter d'une

manière alors animée et neuve le code des libertés littéraires, la discorde déjà si vieillie des classiques et des romantiques.

» Dans toutes ces discussions Henri Lacordaire eut sa belle part. Malgré son extrême jeunesse, il conquit du premier coup la première place entre tous ses égaux. L'illustre rhétoricien grandit encore dans l'estime de ses compagnons d'études. Ils étaient tous à cet âge où la distribution des rangs n'est point suspecte, où les rivalités de l'amour-propre lui-même n'empêchent pas encore la justice.

» Il y a quelque honneur à être remarqué dans cette élite de jeunes gens, tous divers d'esprit, d'opinion, de destinée, qu'une heureuse et passagère fortune avait pris plaisir à faire rencontrer en même temps dans une petite ville de province [1]. »

Les discussions libres et chaleureuses de la *Société d'études dijonnaise* eurent une salutaire influence sur l'esprit de Lacordaire en modifiant sérieusement ses premières idées. La lumière commençait à poindre ; mais ce n'était pas encore le plein jour.

Comme tant d'autres! hélas ! le jeune lycéen avait perdu la foi dans les années de l'adolescence. Pour lui aussi, un républicanisme et un déisme de collége furent le triste héritage que lui léguèrent ses premières études... Mais jamais l'écolier de Dijon n'a

[1] *Le R. P. Lacordaire*, par P. Lorain.

été, comme l'ont cru quelques-uns, une espèce de tribun impie et d'athée démocrate; si son déisme se teignit des couleurs de Rousseau, qui lui semblaient le mieux répondre à la consciencieuse gravité de son esprit, il était déjà loin du philosophe de Genève... Entendons-le s'écrier dès lors dans son pittoresque langage :

« Chacun est libre d'engager un combat contre l'ordre; mais l'ordre ne peut être vaincu. Je le compare à une pyramide qui s'élève de la terre aux cieux; nous ne saurions en ébranler la base, parce que le doigt de Dieu repose sur le sommet. »

Il réfutait l'erreur de Rousseau prétendant que l'état de société n'est pas l'état naturel de l'homme : « Ce système, suivi dans toutes ses conséquences, disait-il, mène au suicide social, c'est-à-dire au crime le plus grand que la pensée humaine puisse concevoir après le déicide. »

Il écrivait déjà ces belles lignes : « L'impiété conduit à la dépravation; les mœurs corrompues enfantent des lois corruptrices, et la licence emporte les peuples vers l'esclavage, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri... Prenez garde : il ne s'agit pas de la vie d'un jour, d'une tranquillité apparente, d'une vigueur accidentelle qui se répand au dehors et se joue avec des triomphes. Quelquefois les peuples s'éteignent dans une agonie insensible qu'ils aiment

comme un repos doux et agréable ; quelquefois ils périssent au milieu des fêtes, en chantant des hymnes de victoire et en s'appelant immortels. »

Le jeune élève en droit n'était point cependant encore chrétien ; mais on lui doit la justice de dire qu'il resta toujours digne et régulier dans ses mœurs, sans autre passion que celle de la gloire. Avant même d'être chrétien, il se respectait lui-même. Il n'eut pas besoin de traverser le désordre pour arriver à l'ordre. Il disait dès lors : « Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu. »

Il aimait l'Evangile, parce que sa morale en est ineffable ; il respectait ses ministres, parce que l'influence qu'ils exercent est salutaire à la société ; mais la foi, disait-il, ne lui avait pas été donnée en partage. Il faisait ce franc et loyal aveu au président Riambourg, qui l'honorait de son patronage, et dont le nom rappelle tout à la fois un savant ami de la jeunesse studieuse et l'un des plus beaux types du philosophe chrétien.

Ecrivain, orateur, improvisateur, le jeune membre de la *Société d'études dijonnaise* charmait toujours ses collègues et les émouvait profondément, soit qu'il racontât dans une langue riche d'images *le siége et la ruine de Jérusalem* par l'empereur Titus, soit que, dans les actions les plus nobles et les plus pathétiques, il parlât de la *patrie*, ou bien qu'à

la manière de Platon s'entretenant avec ses disciples au cap Sunium, il discourût de la *liberté*, s'écriant déjà dans son enthousiasme : « La liberté, c'est la justice ! »

« Nous écoutons encore, dit M. Lorain qu'on aime à citer ici, ces improvisations pleines d'éclairs, ces argumentations remplies d'agilité, de ressources inattendues, de souplesse et de saillies. Nous voyons cet œil étincelant et fixe, pénétrant et immobile, comme si le regard devait descendre dans tous les plis de la pensée ; nous entendons cette voix claire, vibrante, frémissante, haletante, s'enivrant d'elle-même, n'écoutant qu'elle seule, et s'abandonnant sans réserve et sans contrainte à la verve intarissable de sa riche nature. Nous nous rappelons ces longues controverses, que n'interrompaient point les plus longues promenades, ces discussions presque fébriles, quelquefois emportées, mais toujours amies, s'animant par degrés jusqu'à une sorte de violence, allant jusqu'à l'émotion, jusqu'à l'éloquence, et se terminant parfois aussi par les traits les plus divertissants, par les péroraisons les plus plaisantes, par d'ineffables éclats de rire. O belles années si vite écoulées, ô précieux et magnifiques jeux de l'esprit, vous prédisiez à la cause de Dieu un incomparable athlète. »

Déjà le caractère et le talent d'Henri Lacordaire éclataient en singuliers contrastes. Cette nature sou-

daine, énergique, était patiente, opiniâtre ; elle réunissait l'emportement à la mansuétude. A côté d'une florissante adolescence, tout le sérieux de l'homme mûr, la gaieté folle et enfantine se mêlant à la méditation du penseur.

Avec ce tempérament plein d'ardeur et de passion, le jeune étudiant possédait ce goût naturel pour l'ordre, pour la méthode, pour l'arrangement des petites choses, cette simplicité d'élégance, cette recherche de propreté et d'exactitude, qu'on a toujours depuis remarqué en lui. Enfin, c'était déjà cette *prudence du serpent jointe à la simplicité de la colombe*, dont il se déclare pourvu dans l'une de ses conférences, où il ajoute lui-même avec une grâce charmante, *qu'il donnerait*, comme saint François de Sales, *vingt serpents pour une colombe.*

Un voyage de quelques semaines à travers les montagnes et les glaciers de la Suisse vint distraire un instant le jeune Lacordaire. Il avait terminé ses études de droit dans l'automne de 1822. L'avocat de vingt ans s'achemina vers la capitale.

—

CHAPITRE II

Lacordaire avocat stagiaire au barreau de Paris.

Lacordaire vint à Paris muni d'une lettre de recommandation de M. le président Riambourg, pour M. Guillemin, avocat à la cour de cassation. Laissons parler ici cet homme de bien, qui fut pour le jeune Lacordaire au moment de son apparition au barreau de Paris, ce que l'on appelle vulgairement un patron, une espèce de père, ou pour le moins de frère aîné.

« Dans le cours de l'année 1822, le jeune Lacordaire, que je ne connaissais pas, se présenta chez moi avec une lettre de M. Riambourg, ancien procureur-général du roi, et alors président de chambre à la cour royale de Dijon, magistrat distingué, philosophe chrétien, et qui depuis longtemps m'honorait de son amitié. Cette lettre me proposait de recevoir

comme collaborateur le jeune avocat ; elle m'en faisait un portrait que l'on devait trouver très-ressemblant, même au premier abord ; elle me parlait de sa candeur, de ses heureuses inclinations, de ses brillantes études au collége et de ses succès à l'école de droit de Dijon. Elle ajoutait qu'il ne s'agissait plus que de lui donner *une bonne direction* à Paris.

» En comparant l'air décent et presque angélique du protégé de M. Riambourg avec cette candeur qui faisait si bien partie du signalement, je ne doutai pas le moins du monde qu'il ne fût question de le faire entrer dans la Congrégation, cet asile de jeunes gens chrétiens qui arrivaient dans *Babylone*, et à laquelle j'avais eu moi-même tant de grâces à rendre ! Il est bon de le dire ici en passant, jamais je n'ai rien vu de politique dans ces pieuses réunions tant calomniées. Elles avaient lieu tous les quinze jours pour entendre la messe et une sainte prédication. On y trouvait les plus grands et les plus touchants exemples d'édification dans la fréquentation des sacrements, et l'on pouvait ainsi passer l'âge des périls dans de pieuses habitudes, c'est-à-dire dans le bonheur.

» Il est évident, me disais-je intérieurement en contemplant M. Lacordaire, que M. Riambourg m'envoie un futur congréganiste ; ces mots : *Il ne s'agit*

plus que de lui donner une bonne direction à Paris, me confirmaient dans ma pensée ; mais comme ils ne parlaient pas explicitement de la Congrégation, je voulus tout d'abord en avoir le cœur net, et je dis au jeune candidat (jamais l'expression ne m'avait paru plus juste) : « Si je comprends bien cette phrase de la lettre, il s'agit, ce me semble, de vous indiquer un bon directeur, un bon confesseur. » Et tout à coup je vois la figure de celui que je croyais un ange de piété se colorer d'une vive surprise, et il me répond avec une douce ingénuité : « Un confesseur à moi ! oh ! non ! Je ne vais pas à confesse, et la raison en est que je ne crois pas. Si j'avais le bonheur de croire, j'irais à confesse ; mais je ne dois pas y aller, puisque je ne crois pas. » Il y avait dans le ton de ces paroles, bien qu'elles me fissent retirer aussitôt ma proposition, je ne sais quel charme indéfinissable de franchise et de loyauté ; aussi je n'eus pas un seul instant la pensée de refuser la collaboration d'un jeune homme si sincère et si bien recommandé d'ailleurs. « La lumière viendra sans doute, me dis-je, et je ne dois pas désespérer d'un ami de M. Riambourg, l'austérité et la vertu même. » Je repris donc ainsi : « Cela nous empêchera-t-il de travailler ensemble ? — Oh ! non, monsieur. » Et pendant environ dix-huit mois, M. Lacordaire justifia tout ce qu'on avait pu dire de sa haute in-

telligence, de sa belle imagination, et aussi de la candeur de son caractère et de ses mœurs. Les mémoires et les consultations qu'il rédigeait, et dont j'ai conservé quelques manuscrits, portaient toujours l'empreinte d'un beau talent [1]. »

Le nouvel avocat stagiaire plaida plusieurs causes devant les tribunaux, bien que n'ayant point l'âge requis, et paraissant plus jeune encore qu'il n'était. Son talent était le passeport de sa parole. Berryer, qui l'avait entendu, l'invita à le venir voir. « Fort bien, jeune homme, lui dit-il, vous pouvez vous placer au premier rang du barreau, si vous évitez l'abus de votre facilité pour la parole. »

Ses heureux débuts l'avaient fait recommander. Il fut admis dans le cabinet de M. Mourre, procureur-général près la cour de cassation. Ainsi patroné, et apprécié si justement et si haut, le jeune avocat pouvait suivre avec succès la carrière du barreau. La magistrature des parquets lui était aussi ouverte.

« Mais, comme dit M. Lorain, il y avait dans l'atmosphère judiciaire je ne sais quoi d'épais et de positif qui n'allait point à la partie délicate de l'organisation intellectuelle du plaideur novice. »

Il regrettait jusqu'à ses pensées littéraires : il y revenait encore avec plaisir dans cette *Société des*

[1] *Le Souvenir du ciel dans les émotions de la terre.* in-8°. 1841.

bonnes études de la rue des Fossés-Saint-Jacques, dont tant de cœurs ont gardé un précieux souvenir. Il avait trouvé là de jeunes confrères qui l'estimèrent ce qu'il valait. Plusieurs d'entre eux se souviennent d'avoir admiré la pompe oratoire et la gravité précoce de sa parole presque toute chrétienne.

Mais un secret mécontentement, un malaise indicible agitaient l'avocat stagiaire. Il se trouvait « faible, découragé, solitaire au milieu de huit cent mille hommes. » Une tristesse progressive et la grandeur de la pensée chrétienne remuaient en silence le fond de cette âme que rien ne pouvait remplir. « Ma pensée est plus vieille qu'on ne croit, disait-il, et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. J'ai peu d'attachement pour l'existence, mon imagination me l'a usée. *Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu.* Si l'on savait comme je deviens triste! J'aime la tristesse, je vis beaucoup avec elle..... On me parle de gloire d'auteur, de fonctions publiques; j'ai bien de semblables velléités; mais franchement j'ai pitié de la gloire, et je ne conçois plus guère comment on se donne tant de peine pour courir après cette petite sotte. Vivre tranquille au coin de son feu sans prétentions et sans bruit est chose plus douce que de jeter son repos à la renommée, pour qu'elle vous couvre, en échange, de paillettes d'or..... Je ne serai

jamais content de moi que, lorsque j'aurai trois châtaigniers, un champ de pommes de terre, un champ de blé et une cabane au fond d'une vallée suisse. »

Le jeune homme qui parle ainsi à vingt ans montre qu'il a soif d'une vérité inconnue, encore obscure du moins, mais que l'œil pur de son âme illuminée par la grâce lui rendra bientôt éclatante. M. Guillemin, son digne patron, touché de sa franchise dans l'aveu de son incrédulité, était très-réservé avec lui sur tout ce qui touchait à la religion, et il ne le provoquait jamais à quelque discussion théologique. « C'était toujours lui, ajoute-t-il, qui, de son propre mouvement, me présentait des questions auxquels je répondais plutôt avec la foi du cœur qu'avec les arguments de la science. Je ne me rappelle bien que deux ou trois conversations sur de pareils sujets, dans les belles soirées de l'été 1823. M. Lacordaire avait une admirable manière de discuter, il s'oubliait tout à fait lui-même pour chercher la vérité seule. C'est que la pureté de sa vie ne lui donnait aucun intérêt contraire. Souvent il gardait le silence sur les réponses faites à ses objections; et sans y acquiescer d'abord, il en emportait sans doute le souvenir pour les méditer dans la droiture de ses intentions. En un mot, il cherchait la lumière de tout son cœur. »

Oui, il cherchait la lumière avec un cœur droit et pur, et voilà pourquoi il l'a trouvée, comme la trouveront avec lui tous ceux qui la recherchent avec le même flambeau. Un illustre ami de Lacordaire[1] a dit de lui : « Un coup subit et secret de la grâce lui ouvrit les yeux sur le néant de l'irréligion. En un seul jour il devint chrétien, et le lendemain, de chrétien il voulut être prêtre. » Et cependant Lacordaire, dont la pensée religieuse avait fait du chemin dans la société de M. l'abbé Gerbet[2] et de quelques ecclésiastiques ou missionnaires, écrivait à un ami, au commencement de 1824 : « Croiras-tu que je deviens chrétien tous les jours ? C'est une chose singulière que le changement progressif qui s'est fait dans mes opinions ! J'en suis à croire ; et je n'ai jamais été plus philosophe. Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène : grande vérité[3]. »

Il semble donc plus exact de représenter la con-

[1] M. de Montalembert.

[2] Aujourd'hui évêque de Perpignan.

[3] *Biographie du P. Lacordaire*, par M. Lorain. — Le 15 mars 1824, il écrivait encore : « Il m'a pris ces jours derniers une idée bien extraordinaire. Je veux être attaché vif à une croix de bois, si je n'ai pas pensé sérieusement à me faire *curé de village*. Illusions du moment ! fantômes prompts à s'évanouir ! besoin de se retourner sur l'Etna de la vie !... Je suis arrivé aux croyances catholiques par mes croyances sociales, et aujourd'hui rien ne me paraît mieux démontré que cette conséquence : La société est nécessaire, donc la religion chrétienne est divine ; car elle est le moyen d'amener la société à sa perfection en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses et l'ordre social avec toutes ses conditions. »

version de Lacordaire comme l'une de ces œuvres successives, lentes [1], mais toujours assurées du succès lorsqu'une âme droite et pure seconde dignement le travail de Dieu.

« Une fois chrétien, a écrit Lacordaire dans ses mémoires, le monde ne s'évanouit point à mes yeux, il s'agrandit avec moi-même. Au lieu du théâtre vain et passager d'ambitions trompées ou satisfaites, je vis en lui un grand malade qui avait besoin qu'on lui portât secours, une illustre infortune composée de tous les malheurs des siècles passés et à venir, et je ne connus plus rien de comparable au bonheur de le servir sous l'œil de Dieu, avec l'Evangile et la Croix de son Fils [2]. »

Il enviait dès lors ce bonheur... Ecoutons ici de nouveau M. Guillemin :

« Nos travaux continuaient ainsi, lorsque le matin de l'un des premiers jours du mois de mai 1824, mon jeune collaborateur entre dans mon cabinet et me dit

[1] Dans un fragment des *Mémoires* inédits du P. Lacordaire, publié par M. l'abbé Perreyve, on lit ce qui suit :

« C'est dans cet état d'isolement et de mélancolie intérieure que Dieu vint me chercher. Aucun livre, aucun homme ne fut son instrument auprès de moi.... »

Ces paroles ne contredisent point, comme on pourrait le croire, ce que nous venons de dire. Il ne s'agit ici que de ce coup décisif de la grâce dont Lacordaire a dit lui-même : « Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme.... »

[2] Fragment de ses *Mém.* inédits (*Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*).

d'un ton ému : « Je vais vous quitter. — Et pourquoi donc ? nous sommes si bien ensemble ! — Aussi je ne vais pas ailleurs dans le barreau ; mais il faut que je vous l'avoue, il y a six mois que je lutte ; je crois maintenant, et je crois avec une telle conviction, qu'il n'y a pas de milieu pour moi ; il faut que je me donne tout entier à Dieu ; il faut que je sois prêtre... »

« Cette vocation, ajoute un peu plus loin M. Guillemin, portait des caractères si frappants de vérité et de sainte ardeur, que j'étais comme emporté par une révélation soudaine, et je me sentis des ailes pour courir aussi vite que cet ange à l'accomplissement de son vœu [1].... »

Le vœu immédiat du jeune avocat était d'obtenir une demi-bourse au séminaire de Saint-Sulpice, afin d'alléger autant que possible les charges de sa famille peu aisée. Moins d'une heure après, M. Guillemin et son jeune ami étaient à l'archevêché, chez M. l'abbé Borderies, vicaire-général ; et sous la dictée de ce vénérable prêtre, l'avocat stagiaire écrivait de suite à l'évêque de Dijon une lettre conçue dans les termes les plus simples pour obtenir un acte *d'excorporation*, « attendu, disait la lettre, qu'il obtient des bontés de Mgr l'archevêque de Paris une demi-bourse au séminaire de Saint-Sulpice. »

Mme Lacordaire, connaissant le caractère de son

[1] *Le Souvenir du ciel dans les émotions de la terre.*

fils et ne voyant d'abord dans cette vocation qu'un enthousiasme irréfléchi, lui opposa quelques sages résistances; mais les observations d'une mère bien-aimée, les doutes et les railleries de quelques amis, toutes les considérations de la prudence humaine, rien ne put arrêter l'élan de cette âme choisie vers l'honneur et le devoir du sacerdoce.

Le 11 mai 1824, il écrivait : « Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau, nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas; j'entre demain matin au séminaire de Saint-Sulpice.... Hier, les chimères du monde emplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente; la renommée était mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé; et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même et j'éprouve un sentiment d'adoration vers Dieu. Mon ami, cela n'est bien sensible que pour celui qui a passé de l'erreur à la vérité.... Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre

dans l'âme, rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot *grâce* pour expliquer ce coup magique, cette lumière d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard, le bandeau sur les yeux : on le desserre peu à peu, il entrevoit le jour, et à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil. »

Le lendemain, 12 mai 1824, jour anniversaire de sa naissance, le jeune Lacordaire entrait au séminaire d'Issy [1].

Sa pieuse mère trouva dans sa foi et son courage la force de supporter avec résignation ce grand sacrifice. « Pardonne-moi, cher enfant, lui écrivait-elle peu après, pardonne à mon cœur, à ma faiblesse; j'ai eu tort de prendre contre toi le parti du monde, et je te cède à Dieu. »

Ce fils bien-aimé lui sera rendu au sortir du séminaire; il ne la quittera plus; mais peu d'années après, il aura la douleur de la perdre et la consolation de recevoir son dernier soupir.

[1] Il avait obtenu son *exeat* de Mgr de Boisville, évêque de Dijon, qui dû regretter plus tard cette condescendance.

Comme on la lui reprochait un jour : « Que voulez-vous? répondit-il; il m'avait écrit une lettre si simple, à laquelle il ne manquait que des fautes d'orthographe !... »

CHAPITRE III

Issy et Saint-Sulpice.

Le séminaire d'Issy, près Paris, est une retraite studieuse et paisible, où le jeune lévite qui se donne à Dieu trouve une source de joies pures et d'ineffables consolations... Avec quel bonheur il s'écrie comme le roi-prophète : « Ah! c'est ici le lieu de mon repos pour toujours; c'est ici que j'habiterai, parce que j'ai choisi cette demeure[1]! » Dans cette pieuse solitude, où viennent expirer les bruits de la capitale, sous les gracieux ombrages d'une sainte maison consacrée à Marie, dont il aperçoit partout le douce image, le jeune lévite se recueille; il étudie, il prie, et se prépare à cette belle vie du prêtre dont il goûte par avance les joies intimes sans en ressentir encore aucune des peines ni des tristesses... Que de vœux,

[1] PS. CXXXI.

de prières, de promesses, de désirs ardents sont montés vers le ciel, du sein de cet asile fortuné d'Issy, où revivent les souvenirs de Fénelon, de Bossuet et de tant d'hôtes illustres! Il nous souvient qu'en d'autres temps, nous y avons visité nous-même quelques condisciples, quelques amis.... Le front rayonnant d'une sainte allégresse, ils nous disaient qu'ils étaient heureux, et leur douce amitié nous convialt à venir partager leur bonheur.... Mais si ce bonheur est pour tous ces jeunes lévites en général, que ne sera-t-il pas pour Henri Lacordaire en particulier?

Il abordait en effet au séminaire d'Issy, à peu près comme un navire agité par les flots aborde dans un port tranquille où il trouve un sûr abri, pour s'y reposer, refaire sa mâture et se préparer à poursuivre, plus solide et plus fort, des voyages nouveaux. Le jeune séminariste redevint enfant, il reprit sa gaieté insouciante d'autrefois; mais en se retrouvant jeune par le caractère, il resta homme par la pensée. L'étude, la méditation, la prière ne faisaient que le confirmer dans une vocation dont ses amis voulaient douter encore.

« Que fais-je dans ma solitude? écrivait-il. Je me livre à des études et à des méditations que j'ai toujours aimées. Je découvre chaque jour qu'il n'y a point de vertu hors de la religion, et qu'elle seule résout des difficultés sans nombre que la philosophie

est dans l'impuissance de vaincre... Je lis Pascal.... Ma pensée se mûrit d'autant mieux qu'elle n'est pas obligée de se répandre au dehors et d'épuiser ce qu'elle amasse peu à peu. Mon esprit est comme un champ qui se repose et qui se nourrit des rosées du ciel. »

Contemplons un instant notre jeune lévite dans cette douce retraite d'Issy, et dans celle de Saint-Sulpice de Paris, où il vint continuer et compléter ses études théologiques. On aime à suivre dans cette vie humble et cachée ce jeune homme d'une imagination si dévorante.

Le voilà donc dans cette chartreuse d'Issy, habitant une petite cellule de huit pieds carrés, dont une image pieuse orne la porte. Que fait-il encore dans sa chère solitude ? Il prie, il étudie, il médite. Loin de trouver pesant le joug de Dieu, il s'étonne des indifférents qui le traitent de fou, et de ses amis qui le pleurent comme s'il venait de mourir. « Un soir, dit-il, j'étais à ma fenêtre, et je regardais la lune, dont les rayons tombaient doucement sur la maison ; une seule étoile commençait à briller dans le ciel, à une profondeur qui me paraissait incroyable. Je ne sais pourquoi, je vins à comparer la petitesse et la pauvreté de notre habitation à l'immensité de cette voûte ; et en songeant qu'il y avait là au fond de quelques cellules, un petit nombre de serviteurs du

Dieu qui a fait ces merveilles, traités de fous par le reste des hommes, il me prit une envie de pleurer sur ce pauvre monde qui ne sait pas même regarder au-dessus de sa tête. »

Le séminaire lui plaisait chaque jour davantage. « Vous ne savez pas un de mes enchantements, écrivait-il ; c'est de recommencer ma jeunesse, je veux dire cet âge qui est entre l'enfance et la jeunesse, avec les forces morales qui appartiennent à un âge plus élevé... Au collége on est encore trop enfant, on ne connaît pas assez le prix des hommes et des choses, on manque de trop d'idées pour savoir se choisir et s'attacher des amis par des liens puissants. Les rapports élevés de l'amitié échappent à des âmes si faibles, à des intelligences si neuves. Ensuite, dans le monde on n'est plus à même de se créer des liaisons bien solides, soit que les hommes ne vivent plus alors si rapprochés, soit que l'intérêt et l'amour-propre se glissent jusque dans les unions qui semblent les plus pures, soit que le cœur soit moins à l'aise au milieu du bruit et de l'activité sociale. L'amitié a plus de prise au milieu de cent quarante jeunes gens qui se voient sans cesse, qui se touchent par tous les points, qui sont presque tous comme des fleurs choisies transportées dans la solitude. Je me plais à me faire aimer, à conserver dans un séminaire quelque chose de l'aménité du monde, quelques

grâces dérobées au siècle. Plus simple, plus communicatif, plus affable que je n'étais, libre de cette ambition de briller qui me possédait peut-être, peu embarrassé de mon avenir, dont je me contente quel qu'il soit, faisant des rêves de pauvreté comme autrefois des rêves de fortune, je vis doucement avec mes confrères et avec moi-même... Depuis neuf mois je cultive l'intimité d'un jeune homme plein de talents et de bonnes qualités; il est né près de Saint-Pétersbourg, au bord de la Néva, d'un émigré français. J'ai retrouvé un ami d'enfance, né aussi d'un émigré français, à Cordoue, sur le Guadalquivir... »

Ces douces préoccupations de l'amitié n'empêchaient point le séminariste de rattacher son esprit aux grandes idées qui l'avaient amené à la foi chrétienne. « Je ne crains pas de perdre avec le christianisme ces idées d'ordre, de justice, de liberté forte et légitime qui ont été mes premières conquêtes. Ah! le christianisme n'est pas une loi d'esclavage; et s'il respecte la main de Dieu qui suscite quelquefois les tyrans, il connaît les limites que l'obéissance ne peut dépasser sans devenir lâche et coupable. Il n'a pas oublié que ses enfants furent libres à l'époque où le monde gémissait dans les fers de tant d'horribles Césars, et qu'ils avaient créé sous terre une société d'hommes qui parlaient d'humanité sous le palais de Néron. N'est-ce pas l'Eglise qui a mis dans

toutes nos institutions un esprit de douceur et d'humanité inconnu à l'antiquité? C'est la religion qui a fait l'Europe moderne... »

Au milieu des pensées les plus sérieuses, les plus graves, Henri Lacordaire répandait sur tous les objets les fleurs de cette imagination gracieuse, riante, amie de la nature, qui fut toujours l'un des caractères de son esprit, et par ce côté du moins l'a rapproché du bon saint François de Sales. Il s'amusait à décrire les séminaires d'Issy et de Saint-Sulpice, les promenades, les points de vue de la campagne parisienne; il aimait à suivre dans les jardins les progrès des fleurs et des fruits, à voir, par exemple, « les cerises montrant leurs têtes rouges à travers la verdure de leurs feuilles. » Il se plaisait aux plus humbles légumes du jardin. « J'aime le potager, et la vue d'une simple laitue est pour moi un grand plaisir. Je les vois toutes petites rangées en quinconce d'une manière agréable à l'œil. Elles croissent; on rapproche leurs feuilles larges et vertes en les liant avec quelques brins de paille; elles jaunissent, et, quelques jours après, il n'y a plus pour elles ni rosée, ni nuit, ni soleil... Mon père aimait beaucoup les jardins, et c'est lui qui m'a transmis ce goût. »

Mais, ainsi qu'il arrive pour toutes les âmes nobles et pures, le jeune théologien se sentait élevé de plus

en plus dans les plus petites choses par l'admiration et par l'amour « vers l'Intelligence incompréhensible qui s'est révélée à l'homme par une création si magnifique, et qui a mis dans la plus petite feuille d'arbre des merveilles inaccessibles à la raison de l'homme. »

L'étude de la théologie le confirmait dans la justesse de la voie qui l'avait conduit au christianisme. « Je me rappelle qu'on trouvait singulier que j'eusse été amené aux idées religieuses par les idées politiques. Plus j'avance, plus je découvre la justesse de cette voie. Au reste, on peut arriver au christianisme par tous les chemins, parce qu'il est le centre de toutes les vérités. »

Il voyait quelquefois encore M. l'abbé Gerbet, dont *la voix pleine de miel* avait été peut-être un des moyens ménagés par la Providence pour l'amener à la foi. « J'aime beaucoup l'abbé Gerbet, écrivait-il ; c'est un vrai chrétien et qui a apporté de la Franche-Comté un cœur droit et sensible. » M. Gerbet était étroitement uni à M. de Lamennais, alors dans tout l'éclat de sa triple réputation littéraire, religieuse et philosophique. Il avait été l'introducteur de Lacordaire encore laïc auprès de l'illustre prêtre breton, dont le système philosophique, exposé dans l'*Essai sur l'indifférance*, avait séduit la jeunesse française et surtout le jeune clergé. Mais la haute raison du

séminariste de vingt-trois ans le tenait en garde contre des doctrines dont le bruit remuait l'Eglise. Dès le 7 juin 1825, il écrivait ainsi : « Je n'aime ni le système de M. de Lamennais, que je crois faux, ni ses opinions politiques, que je trouve exagérées. Je suis déterminé à n'entrer dans aucune coterie, quelque illustre qu'elle puisse être. Je ne veux appartenir qu'à l'Eglise, qu'à Mgr l'archevêque, mon supérieur naturel. Je ne désire que vivre longtemps dans l'obscurité et dans le travail, afin de laisser mûrir ce que je puis avoir reçu de Dieu, et de le faire tourner un jour à la gloire de son nom. Dans ce siècle-ci on se hâte trop vite de se produire, de se dévorer soi-même. Il n'y a que dans la retraite, dans le silence, dans la méditation, que se forment les hommes appelés à exercer une influence sur la société. Je ne prétends pas être de ce nombre : j'ignore ce que je serai ; mais je suis bien résolu de ne pas écrire trop jeune. »

Cependant le mérite précoce de l'élève de Saint-Sulpice le faisait rechercher par d'éminents personnages. Mgr de Quélen l'accueillait à Conflans avec cette bienveillance et cette bonté paternelle dont il ne cessa jamais de lui donner des marques. M. le duc de Rohan, depuis archevêque de Besançon et cardinal, l'emmenait avec lui passer des journées d'automne à son château de la Roche-Guyon, comme

il faisait vers la même époque pour un jeune lévite de Savoie, appelé à devenir un jour l'un de nos plus éloquents évêques[1]. Peut-être ces deux aigles de la parole se sont-ils rencontrés dans ce nid hospitalier avant de prendre tous deux leur vol dans les champs de l'Eglise qu'ils devaient parcourir avec un si brillant éclat.

Le moment approchait où l'avocat de Dijon allait devenir prêtre. Quand ses amis lui faisaient part de leur mariage, il leur répondait avec une grâce aimable et religieuse: « J'espère bien aussi me marier un jour; j'ai une fiancée belle, chaste, immortelle; et notre mariage, célébré sur la terre, se consommera dans les cieux. Je ne dirai jamais : *Linquenda domus et placens uxor.* » Il se trouvait heureux. « Je suis prêt, comme Polycrate, disait-il, à jeter mon anneau dans la mer. »

Cependant quelques ombres de tristesse passaient parfois encore sur le front de cet étudiant de vingt-quatre ans, enfermé dans le vieux bâtiment de Saint-Sulpice, « qui a des corridors étroits, des étages noirs, des chambres presque toutes tristes, une cour entre quatre grands murs, un petit jardin formé de quelques allées de tilleuls, de deux plates-bandes, d'un maronnier d'Inde et d'un lilas. » Mais ces ombres n'étaient que passagères. Il disait dans son poé-

[1] Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

tique langage : « Je suis triste quelquefois. Mais où n'est-on pas triste quelquefois? C'est un dard qu'on porte toujours dans l'âme; il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. C'est le javelot de Mantinée, enfoncé dans la poitrine d'Epaminondas : on ne l'enlève qu'en mourant et en entrant dans l'éternité. »

Il fit au séminaire même son premier essai de prédication. Ecoutons-le rendre compte de son début avec ce mélange de sérieux et de plaisant qui lui fut toujours familier : « J'ai prêché, c'est-à-dire que, dans un réfectoire où mangeaient cent trente personnes, j'ai fait entendre ma voix à travers le bruit des assiettes, des cuillers et de tout le service. Je ne crois pas qu'il y ait de position plus défavorable à un orateur que de parler à des hommes qui mangent; et Cicéron n'eût pas prononcé les *Catilinaires* dans un dîner de sénateurs, à moins qu'il ne leur eût fait tomber la fourchette des mains dès la première phrase. Que serait-ce s'il avait eu à leur parler du mystère de l'Incarnation? C'est cependant ce qu'il m'a fallu faire, et j'avoue que, à l'air d'indifférence qui régnait sur tous les visages, à cet aspect d'hommes qui ne semblent pas vous écouter, et dont toute l'attention paraît concentrée dans ce qui est sur leur assiette, il me venait comme des pensées de leur jeter mon bonnet carré à la tête.

Je descendis donc de la chaire avec l'intime persuasion que j'avais horriblement mal prêché. Je dînai à la hâte, j'entrai dans le parterre, et je sus bientôt que mon discours avait produit de l'effet et qu'on en avait été frappé. Je me borne à cette phrase, où il y a déjà passablement d'amour-propre, et je ne rapporte pas les jugements, les prévisions, les flatteries, les conseils et le reste. »

Enfin, après avoir complété sans se presser, de fortes et brillantes études théologiques, après s'être bien répété : « La gloire est la plus grande des choses d'ici-bas, et c'est ce qui prouve combien les choses d'ici-bas sont petites... Mon but c'est de faire connaître Jésus-Christ à ceux qui l'ignorent, de contribuer à la perpétuité d'une religion divine, d'adoucir le plus de misères et d'arrêter le plus de corruption que je pourrai ; et mon écueil c'est le désir de faire parler de moi, » il écrivait le 27 septembre 1827 : « Ce que je voulais faire est fait, je suis prêtre depuis trois jours : *Sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech !..* » Il n'avait que vingt-cinq ans [1].

[1] *Biographie du P. Lacordaire*, par M. Lorain.

CHAPITRE IV

Premières années de sacerdoce.

Mgr de Quélen voulut d'abord attacher l'abbé Lacordaire aux paroisses de Saint-Sulpice et de la Madeleine. Le nouveau prêtre accepta plus volontiers la charge d'aumônier d'un couvent de la Visitation. Cet humble emploi lui laissait du loisir, et sa pieuse mère vint le rejoindre. Dans ce pieux asile caché au pied de la montagne Sainte-Geneviève, Lacordaire vit s'écouler sa première année de sacerdoce, se préparant dans le silence et l'étude à remplir sa mission de prêtre par les voies qu'il plairait à Dieu de lui tracer. La confession, le catéchisme, quelques instructions religieuses remplissaient une part de sa vie. Il lisait saint Augustin et Platon. Il ne se dissimulait point la difficulté des temps, les froideurs et les haines qui menaçaient la religion,

et les périls des tempêtes politiques : mais il avait du courage et il était prêt.

Il occupait ses loisirs à étudier l'antiquité ecclésiastique dans les ouvrages des Pères. « La force est aux sources, disait-il, je veux y aller voir. Le travail sera long, d'autant plus que je recueillerai sur ma route tout ce qui pourra me servir pour l'apologie du catholicisme, dont le cadre n'est pas encore déterminé dans mon esprit, mais dont les matériaux me doivent être fournis par l'Ecriture, les Pères, l'histoire et la philosophie. Tout ce que j'ai lu jusqu'ici sur la défense de la religion me semble faible ou incomplet. Les théologiens modernes ne marchent pas sans guide. »

Vers la fin de 1828, l'abbé Lacordaire, sur la demande de Mgr de Quélen, fut nommé par M. de Vatisménil, aumônier-adjoint du collége Henri IV. Il avait prononcé son premier discours comme prêtre le jour de Noël, au collége Stanislas, où devait commencer plus tard sa réputation d'orateur sacré. Au collége Henri IV il fit déjà quelque bien, parce qu'il se plaisait avec les enfants et savait leur faire goûter sa parole. Mais il était fort peu satisfait de la situation morale des colléges de l'Université. Il rédigea vers cette époque un *Mémoire* à ce sujet, signé de tous les aumôniers des lycées de Paris. Retrouvé plus tard dans le pillage de l'archevêché, ce *Mé-*

moire fit grand bruit, et fournit à son auteur l'occasion de déployer un noble courage, en montrant à ses calomniateurs qu'en écrivant au ministre une pièce officielle et sollicitée, il avait su garder la franchise de la prudence et la mesure de la justice.

L'obscur aumônier de collége ne se hâtait point de se produire au dehors. Quand ses amis, impatients de son brillant avenir, le pressaient d'écrire et de parler, il répondait : « J'étudie et je n'écris point.... L'âge commence à nous prendre ; il est temps de devenir raisonnable et de voir la vie avec des yeux moins pleins du soleil de la jeunesse.... Soyons justes envers Dieu : il n'a pas fait les hommes pour la célébrité, que si peu atteignent, que si peu estiment lorsqu'ils l'ont obtenue.... Dieu voit trop bien la petitesse du monde, pour avoir donné à ses créatures une si frivole occupation : il a fait les étoiles pour nous en dégoûter. La gloire est l'illusion de notre enfance et de ceux qui n'en sortent jamais ; celui qui peut l'atteindre n'y songe pas ; il est déjà trop grand. Le sage vit de lui-même.... Il veut le bien et la vertu qui dépendent de lui ; il s'attache au coin de terre où la Providence l'a jeté ; et s'il a un de ces génies vastes à qui le monde suffit à peine, il désire encore davantage la solitude. Il comprend trop ses contemporains pour ne pas s'estimer heureux de manger loin d'eux les oignons de

ses jardins et les cerises amères de ses bois.... La manie d'être quelque chose perd tous les esprits de ce temps, et s'il naît un grand homme, il nous viendra de quelque cabane de pêcheur, où le fils d'un charbonnier se sera retiré avec vingt écus de rente. La première de toutes les gloires, celle de Dieu, est née dans la solitude. »

Tandis que grondait autour de lui l'orage politique, précurseur d'une révolution, l'aumônier de collége vivait donc au jour le jour, comme il disait lui-même, n'ayant pas encore trouvé sa voie et s'apprêtant à y marcher quand il l'aurait découverte. Il lisait l'histoire ecclésiastique, Platon, Aristote, Descartes et les ouvrages de M. de Lamennais. « Qu'est-ce que je fais donc? s'écriait-il. Je rêve, je pense, je lis, je prie le bon Dieu, je ris deux ou trois fois par semaines, je pleure une fois ou deux : je m'échauffe de temps en temps contre l'Université, qui est bien la fille des rois la plus insupportable que je connaisse, et qui ne m'a même pas appris l'orthographe, à ce qu'il me semble quelquefois. Ajoutez à cela quelques instructions improvisées à des élèves de troisième et de quatrième, voilà ma vie. »

Mais cette vie ne pouvait suffire à la chaleur apostolique de son zèle. Il forma le projet de s'embarquer pour l'Amérique comme missionnaire. C'était à cette terre nouvelle qu'aspiraient ses vœux d'apôtre et d'ami

de la liberté religieuse. Le nouveau monde lui apparaissait comme un pays où le christianisme, établi sur une base plus franche, pouvait acquérir une plus grande solidité. Là seulement il devait le retrouver libre, populaire, jeune, et dès lors son apostolat porterait plus de fruit. Plein de ces pensées enthousiastes, le jeune prêtre s'était mis en relation avec l'évêque de New-York, qui lui offrait une place de vicaire-général. Il avait même vu ce prélat en Bretagne, chez M. de Lamennais, à la Chesnaie, où il venait de faire un voyage.

M. de Lamennais jouissait alors d'une très-grande célébrité, et son manoir de la Chesnaie était souvent visité par d'éminents personnages. Lacordaire n'avait pas voulu quitter la France sans voir de près, et comme en une sorte d'adieu, un homme si puissant par son talent et par sa renommée. Bien que depuis longtemps il résistât à ses doctrines, il se rencontrait avec lui sur ce terrain, où nous les verrons planter bientôt la bannière de l'*Avenir*. Tous deux en effet comprenaient que l'Eglise, après avoir donné la liberté au monde moderne, avait à son tour le droit et l'obligation de l'invoquer pour elle, non plus à titre de privilége, mais comme sa part dans le patrimoine commun de la société nouvelle. Lacordaire passa quatre jours seulement à la Chesnaie, au printemps de 1830. Il fut séduit par l'aspect de l'écrivain breton. Il devait

l'être naturellement. Quelle vertu magique n'exerce pas sur une imagination jeune une haute renommée souriant au talent novice! Les caresses de Lamennais envers un jeune homme qu'il avait déjà recherché conquirent facilement un nouveau disciple au maître qui s'était emparé déjà de tant d'esprits jeunes et distingués.

Lacordaire se flattait de l'espoir que cet homme de talent et de gloire serait en France un nouveau fondateur de la liberté chrétienne. Il fut infiniment touché de voir *au milieu de ses bois* l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. « C'est un druide ressuscité en Armorique, écrivait-il, et qui chante la liberté sur une voix un peu sauvage. Le Ciel en soit béni! Nous étions heureux dans nos forêts, nous étions quinze ou seize, la plupart jeunes gens et laïques. Nous nous promenions, nous causions, nous avons joué comme des frères. Je me rappelais ces vieux temps du christianisme et ces émigrations des grandes villes au trou de quelque solitaire renommé. Notre ermite est infiniment bon et simple, sans charlatanisme, disgracié des rois et n'y songeant guère. »

Trois mois après cette visite, le canon de Paris annonçait une révolution qui brisait le trône de nos rois. Les projets de départ de Lacordaire pour le nouveau monde ne furent pas d'abord changés. Il obtint même le double consentement de sa mère et de Mgr

de Quélen. Mais l'évêque de New-York retarda lui-même son voyage. Durant ce temps, le journal l'*Avenir* fut fondé. Le jeune prêtre pensa qu'en s'attachant à ce nouveau drapeau, il pouvait remplir une utile et sainte mission : il resta donc en France, afin d'y combattre pour *Dieu et la liberté*.

CHAPITRE V

L'Avenir. — Lutte pour la liberté religieuse. — Voyage à Rome.

Dieu et la liberté! telle était en effet la devise d'une nouvelle bannière plantée sur ce terrain dont nous parlions tout à l'heure. Le journal *l'Avenir* devait, dans la pensée de ses fondateurs, régénérer l'opinion catholique en France et en sceller l'union avec le progrès libéral [1]. Lacordaire vint donc prendre une brillante part dans cette œuvre qui souriait à beaucoup d'esprits d'élite. Il se jeta au plus fort de la mêlée avec toute l'ardeur d'un jeune publiciste. D'immenses et brûlantes questions allaient être soulevées. On devait signaler les actes arbitraires de certains fonctionnaires contre la religion, et enseigner aux catholiques à

[1] *L'Avenir*, fondé le 15 octobre 1830, avait pour rédacteurs MM. de Lamennais, Gerbet, Rohrbacher, Lacordaire, de Montalembert, de Coux, Bartels, d'Ortigue, de Salinis, Waille, etc.

puiser dans les institutions et dans les idées libérales des armes à l'épreuve de la chute d'une dynastie. Le jeune Henri Lacordaire consacra dès lors à cette double tâche son talent encore inconnu. Du premier coup il égala, et pour dire vrai, il éclipsa la fougueuse éloquence du grand écrivain breton qui semblait n'avoir point de rival.

Ce fut dans le cabinet de M. de Lamennais, en novembre 1830, que Lacordaire rencontra pour la première fois M. de Montalembert, alors âgé de vingt ans à peine, et noua dès lors avec lui les liens de la plus étroite et de la plus durable amitié. « Que ne m'est-il donné, s'écrie cet illustre ami, de le peindre tel qu'il m'apparut alors dans tout l'éclat et le charme de la jeunesse! Il avait vingt-huit ans; il était vêtu en laïque (l'état de Paris ne permettant pas alors aux prêtres de porter leur costume); sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant en même temps que de modeste dans toute sa personne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui semblait prête à déborder, non-seulement dans les libres combats de la parole publique, mais dans les épanchements de la vie intime. La flamme de son regard lançait à la fois des trésors de colère et de tendresse; elle ne cherchait pas seulement des ennemis à combattre et

à renverser, mais des cœurs à séduire et à conquérir. Sa voix, déjà si nerveuse et si vibrante, prenait souvent des accents d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour aimer, il portait déjà le sceau de la double royauté de l'âme et du talent. Il m'apparut charmant et terrible, comme le type de l'enthousiasme, du bien, de la vertu armée pour la vérité. Je vis en lui un élu prédestiné à tout ce que la jeunesse adore et désire le plus : le génie et la gloire[1].... »

De son côté l'abbé Lacordaire parlait ainsi de son jeune ami de vingt ans : « C'est un jeune homme charmant et que j'aime comme un plébéien. Je suis sûr que, s'il vit, sa destinée sera pure comme un lac de la Suisse entre les montagnes, et célèbre comme lui. »

Laissant l'historien de *Sainte Elisabeth* et des *Moines d'Occident*, décrire avec détails les luttes de l'*Avenir* pour la liberté religieuse, auxquelles il prit lui-même tant de part, bornons-nous à rappeler que Lacordaire paya dignement sa dette à cette œuvre courageuse. Il la paya non-seulement par de nombreux articles où éclate la verve de son style et l'étincelle de son esprit, mais encore par plusieurs procès politiques. Ce fut lui qui écrivit les plus périlleuses pages sur *la suppression du budget du clergé*,

[1] *Le P. Lacordaire*, par M. le comte de Montalembert.

sur *la liberté de l'enseignement*, sur *la liberté de la presse*; sur *l'Italie*, *la Pologne* et *la Belgique*. Aucun excès de la force n'eut lieu sans qu'il le flétrît hautement. L'article *Aux évêques de France*, à l'occasion de la nomination de trois nouveaux évêques, fut déféré au jury, au mois de janvier 1831. Lacordaire se défendit lui-même avec une franchise originale. M. de Lamennais fut défendu avec un grand talent par M. Janvier. Les deux accusés furent acquittés.

« L'arrêt ne fut rendu qu'à minuit (le 31 janvier). Une foule nombreuse entourait et applaudissait les vainqueurs de la journée. Quand elle se fut écoulée, nous revînmes seuls, dans l'obscurité, le long des quais : sur le seuil de sa porte, je saluai en lui l'orateur de l'avenir. Il n'était ni enivré ni accablé de son triomphe; je vis que pour lui ces petites vanités du succès étaient moins que rien, de la poussière dans la nuit. Mais je le vis avide de répandre la contagion du dévouement et du courage, et ravi par ces témoignages échangés de foi mutuelle et de tendresse désintéressée qui, dans des cœurs jeunes et chrétiens, brillent d'un éclat plus pur et plus aimé que toutes les victoires [1]. »

Une nouvelle campagne fut bientôt entreprise. On avait résolu de concentrer le principal effort de la lutte sur le terrain de *la liberté d'enseignement*. Posée

[1] M. de Montalembert.

en principe dans la charte de 1830, cette liberté à laquelle il devait être pourvu *dans le plus court délai possible*, n'était point accordée. Le gouvernement ne se montrait nullement pressé de réaliser sa promesse, et, d'autre part, la rudesse déployée par l'administration universitaire dans l'exécution des décrets impériaux qui avaient fondé son monopole, irritait encore l'impatience des catholiques. Les rédacteurs de l'*Avenir* constitués en *Agence pour la défense de la liberté religieuse*, annoncèrent publiquement, « attendu que la liberté se prend et ne se donne pas, » que trois d'entre eux ouvriraient à Paris une école libre et gratuite. L'école fut ouverte le 7 mai 1831. Lacordaire y prononça un court et énergique discours d'inauguration, après lequel les trois maîtres d'école [1] firent chacun leur classe à une vingtaine d'enfants. Le surlendemain, un commissaire de police vint sommer maîtres et élèves de déguerpir. Lacordaire ne céda qu'à la force et le dernier. La cour des pairs fut appelée à juger ce grave délit, à cause de la qualité nouvelle de M. de Montalembert. Ce procès de l'*Ecole libre*, jugé le 15 septembre seulement, eut un grand retentissement : Lacordaire conquit ce jour-là une nouvelle couronne. Mais il avait compris la différence des hommes et des choses. Sans être moins éloquent et moins hardi devant les quatre-vingt qua-

[1] L'abbé Lacordaire, M. de Montalembert et M. de Coux.

torze pairs de France, devenus ses juges, que devant un simple jury, il se montra politique et modéré dans sa défense. Les trois maîtres d'école furent condamnés à une amende de cent francs, pour avoir désobéi à l'Université. « C'était acheter à bien bon compte, dit M. de Montalembert, l'honneur et l'avantage d'avoir contraint l'opinion publique à s'occuper d'une question vitale pour notre cause, et les catholiques à reconnaître le seul terrain où il pouvait leur être donné de vaincre un jour [1]. »

Aujourd'hui que cette victoire est gagnée, grâce à Dieu, nous comprenons moins peut-être les besoins, les efforts de la lutte d'alors. Quelle sympathie cependant et, au besoin, quelle indulgence ne méritent point ces hommes jeunes, ardents, généreux et forts, qui se mettaient les premiers en avant au jour de la bataille, pareils à ces hardis tirailleurs qui se font tuer avant l'engagement du combat régulier [2] !

Mais *l'Avenir* touchait à la fin de son aventureuse carrière. Les ardentes et généreuses sympathies qu'il excitait étaient fortement contrebalancées. On avait eu le tort d'ajouter à des idées justes et honnêtes, des théories excessives et téméraires, puis de les sou-

[1] *Le P. Lacordaire.*

[2] On peut voir dans la *Biographie du P. Lacordaire*, par M. de Montalembert, un beau tableau de ces luttes de 1831, qui « pour le fond des choses en question ont prévalu et qui décidèrent de l'attitude des catholiques en France et ailleurs. .. »

tenir avec cette logique absolue qui peut perdre les meilleures causes. De plus, cette œuvre était compromise aux yeux de l'épiscopat, du clergé, par le système philosophique de M. de Lamennais sur la certitude, dont il prétendait faire la base de sa politique comme de sa théologie; enfin les ressources matérielles faisaient elles-mêmes défaut. Il fallait donc se taire, au moins pour un temps. Le 15 novembre 1831, treize mois après son apparition, *l'Avenir* annonça sa suspension, mais il annonçait en même temps le départ des trois principaux rédacteurs pour Rome afin de soumettre au Saint-Père les questions controversées [1].

Avant de cesser leur journal, les voyageurs avaient publié une *Déclaration de doctrines*. A Rome, ils présentèrent au Saint-Siége un *Mémoire*, complément de la *Déclaration*. Ce *Mémoire*, écrit par Lacordaire avec talent et habileté, ne regardait aucunement les doctrines, mais seulement les faits et les intentions.

L'abbé Lacordaire avait souvent désiré voir Rome. Mais afin de tirer quelque fruit de ce voyage, il voulait s'y préparer par de longues études historiques et philosophiques. La Providence, en l'amenant dans la ville éternelle avant l'heure projetée, avait ses vues sans doute. Elle voulait le préparer déjà elle-même, par la contemplation des Ordres reli-

[1] MM. de Lamennais, Lacordaire et de Montalembert.

gieux, à la grande œuvre du rétablissement en France de l'Ordre dominicain, qui sera toujours sa plus pure et son incontestable gloire.

Les pèlerins de Dieu et de la liberté [1] arrivèrent à Rome vers la fin de 1831. Dans le chemin par terre, l'imagination du jeune voyageur avait été frappée des beautés pittoresques de la côte. « De Nice à Gênes, écrivait-il, la vue est admirable et constante sur la Méditerranée. On longe la côte sur une route souvent taillée dans le roc vif, et à chaque instant l'œil plonge dans de nouveaux golfes, on découvre au loin de nouveaux promontoires. Des villas sont jetées de distance en distance sur les collines ou sur les rocs comme des tableaux, et le soleil fait de la Méditerranée tout ce qu'il veut. »

Ce voyage était une faute plus encore qu'un acte de foi. On ne devait point forcer Rome à se prononcer sur des questions délicates qu'elle laissait librement débattre, ni la presser de confirmer des opinions lorsque sa charge se borne à condamner des erreurs. Aussi les voyageurs n'obtinrent-ils point l'approbation formelle qu'ils désiraient. Grégoire XVI leur fit répondre enfin qu'il les avait vus avec peine remuer des controverses et des opinions au

[1] Expression de Lacordaire dans un article qui avait été poursuivi un an auparavant.

moins dangereuses, qu'il ferait du reste examiner leurs doctrines, et qu'en attendant, ils pouvaient retourner dans leur patrie. Le Pape reçut ensuite les trois voyageurs avec sa bonté naturelle, ne leur fit pas l'ombre d'un reproche, mais ne fit pas non plus la moindre allusion au motif qui les avait amenés à Rome.

Dans cette solution peu brillante et peu flatteuse, Lacordaire ne vit avec raison qu'un avertissement paternel, le plus doux qu'on pût imaginer, celui qui laissait le moins de trace, qui ne décidait rien et ne compromettait personne. « Pendant ces deux mois et demi de séjour dans la ville éternelle, ajoute M. de Montalembert à qui nous empruntons ces détails, une grande paix et une grande lumière s'étaient levées dans son âme. Je le vois encore errant pendant de longues journées à travers les ruines et les monuments; s'arrêtant comme éperdu pour admirer avec ce sentiment exquis de la vraie beauté qui ne l'a jamais quitté, tout ce que Rome offre de profond et d'unique; épris surtout du charme tranquille et incomparable de ses horizons; puis, revenant auprès du foyer commun, pour prêcher à M. de Lamennais la réserve, la résignation, la soumission, et, pour tout dire en un mot, la raison... Ce fut alors, j'ose le croire, que Dieu le marqua pour toujours du sceau de sa

grâce, et qu'il lui accorda la récompense due à l'indomptable fidélité d'une âme vraiment sacerdotale. »

Lacordaire, ne pouvant rien obtenir de l'illustre écrivain qui voulait provoquer une décision immédiate et l'attendre à Rome, prit alors son parti. Déchiré par les tourments de la conscience qui lutte contre le génie, il revint en France au milieu de mars 1832, résolu d'y attendre en silence, mais sans rester oisif, l'arrêt de l'autorité. « Le silence, disait-il, est, après la parole, la seconde puissance du monde. »

On sait ce qui suivit. M. de Lamennais, après quatre mois d'attente, perdit patience, et partit de Rome en annonçant publiquement son intention de reprendre l'*Avenir*. A cette nouvelle, Lacordaire se hâte de quitter la France pour aller vivre quelque temps dans une solitude studieuse de l'Allemagne. Les deux voyageurs ses compagnons avaient pris aussi par l'Allemagne pour retourner en France. La Providence les fit se rencontrer dans une auberge à Munich. C'est dans cette ville que les trois Français apprirent la fameuse encyclique de Grégoire XVI, directement provoquée par les dernières menaces de M. de Lamennais. La soumission de Lacordaire et de ses deux compagnons fut immédiate et sans réserve. Ils revinrent à Paris « en vaincus victorieux d'eux-mêmes, » selon l'expression du futur dominicain.

CHAPITRE VI

Rupture avec M. de Lamennais. — Vie solitaire à Paris. — Conférences de Stanislas. — Premières conférences à Notre-Dame.

A peine arrivés à Paris, les journalistes condamnés s'empressèrent de publier dans les journaux leur adhésion formelle, pure et simple, à l'encyclique de Grégoire XVI. Lacordaire, qui croyait à la bonne foi de M. de Lamennais, voulut l'accompagner en Bretagne. Il vint donc avec lui à la Chesnaie, espérant le sauver encore, et il passa dans cette solitude les mois d'octobre et de novembre.

Mais il découvrit bientôt l'illusion qu'il s'était faite en son cœur. Il voyait s'élargir chaque jour, entre l'illustre Breton et lui, l'espace qui les séparait dans leurs jugements sur le passé et sur l'avenir. Enfin, obéissant à sa conscience de prêtre et de chrétien, le 11 décembre 1832, il partit

en adressant à M. de Lamennais une lettre ainsi conçue :

« Je quitterai la Chesnaie ce soir. Je la quitte pour un motif d'honneur, ayant la conviction que désormais ma vie vous serait inutile, à cause de la différence de nos pensées sur l'Eglise et la société, qui n'a fait que s'accroître tous les jours, malgré mes efforts sincères pour suivre le développement de vos opinions..... Sans renoncer à mes idées libérales, je comprends et je crois que l'Eglise a eu de très-sages raisons dans la profonde corruption des partis pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Je respecte ses pensées et les miennes. Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu ; mais la raison n'est pas tout l'homme, et dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie qui est tout à mon avantage et tout à votre charge. Ma conscience m'y oblige non moins que l'honneur, car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu, et, ne pouvant vous suivre, que ferais-je ici que vous fatiguer, vous décourager, mettre des entraves à vos projets, et m'anéantir moi-même?

» Vous ne saurez jamais que dans le ciel combien j'ai souffert depuis un an par la seule crainte de vous

causer de la peine..... Je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours; et, quelque dure que puisse être un jour mon existence, aucun chagrin du cœur n'égalera jamais ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Eglise, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, et si au-dessus de vos ennemis, qu'ils ne sont plus rien : c'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin qui, croyez-moi, vous en épargne de bien plus grands. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si je passerai aux Etats-Unis ou si je resterai en France, et dans quelle position. Quelque part que je sois, vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours, et je vous prie d'agréer cette expression qui part d'un cœur déchiré. »

De ce jour, M. de Lamennais et l'abbé Lacordaire ne devaient plus se revoir. Cette séparation, qui avait tant coûté au jeune prêtre, ne fut cependant d'abord ni comprise ni approuvée. Lacordaire subit l'injustice de plusieurs des plus chaleureux admirateurs de M. de Lamennais avec une résignation simple et une confiance lumineuse dans l'avenir. « On saura dans le ciel, écrivait-il, si j'ai agi avec la légèreté d'un homme qui rompt sans cause et sans douleur les liens qu'il a contractés. » Plus tard il

écrivait encore : « Le malheur de M. de Lamennais n'est pas tant dans son caractère altier, dans son peu d'instinct des affaires humaines et divines, que dans son mépris pour l'autorité pontificale et pour la situation douloureuse du Saint-Siége. Il a blasphémé Rome malheureuse : c'est le crime de Cham, le crime qui a été puni sur la terre de la manière la plus visible et la plus durable, après le déicide.... Malheur à qui trouble l'Eglise! Malheur à qui blasphème les apôtres [1] »

Lorsque parurent *les Paroles d'un croyant* (1834), Lacordaire crut de son devoir de se séparer *authentiquement* d'un homme dont quelques-uns pouvaient encore le croire le disciple. Il publia alors ses *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*; c'était, en effet, à ce système qu'il se plaisait à ramener toutes les erreurs du maître. Ce livre, qui fut jugé diversement, se tint du reste dans la plus parfaite convenance. On ne pouvait y découvrir une expression injurieuse ou violente contre l'illustre écrivain. Lacordaire, sans se laisser déconcerter par les critiques, regarda cette œuvre comme le complément d'un grand devoir : « Maintenant, écrivait-il, j'ai accompli mon devoir tout entier à l'égard de M. de Lamennais. J'ai dit ce qu'une expérience personnelle de dix années m'a appris sur

[1] 2 décembre 1833.

l'école qu'il voulait fonder, et, n'eussé-je fait que cela dans ma vie, je mourrais content. Ma conscience est à l'aise, elle respire enfin; après une oppression de dix ans, je commence à vivre [1]. »

Ce premier ouvrage de l'abbé Lacordaire eut cependant peu de succès, bien qu'il renferme quelques-unes de ses plus belles pages. On aime à l'entendre s'écrier à la dernière : « O Rome! Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue pour n'avoir pas rencontré de rois prosternés à tes portes; j'ai baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles; tu m'es apparue ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la captive d'une jalousie universelle, la reine du monde.... O Rome! un de tes fils à qui tu as rendu la paix, de retour dans sa patrie, a écrit ce livre. Il le dépose à tes pieds comme une preuve de sa reconnaissance; il le soumet à ton jugement comme une preuve de sa foi. »

Revenons quelque peu en arrière, pour suivre le jeune prêtre dans sa vie modeste et cachée, durant les trois années qui s'écoulèrent après son retour de Rome. A peine revenu à Paris, en avril 1832, il y avait rencontré la première et formidable explosion du choléra. Rester dans la capitale, pour s'y

[1] 3 juin 1834.

dévouer au soin des malades et des moribonds, lui parut un devoir. Il le remplit avec le courage calme qui l'a toujours distingué. Il allait passer ses journées dans un hôpital provisoire établi aux greniers d'abondance. Les préjugés contre le clergé étaient encore dans toute leur force. L'administration refusait les secours de l'archevêque, et les prêtres ne pouvaient se montrer en soutane dans les rues.

« Il n'y a là, écrivait Lacordaire à son illustre ami, ni sœurs de charité, ni aumônier, ni prêtres de la paroisse. On a bien voulu tolérer ma présence et celle de deux autres.... J'ai la moindre part au travail, et chaque jour je fais une très-petite récolte pour l'éternité. La plupart des malades ne se confessent pas, et le prêtre n'est là qu'un député de l'Eglise, venant timidement chercher s'il n'y aurait pas quelque âme qui appartînt au troupeau.... Çà et là, un ou deux se confessent ; d'autres sont mourants, sans oreilles et sans voix... Je pose ma main sur le front, et je dis, en me confiant à la miséricorde divine, les paroles de l'absolution..... Il est rare que je sorte sans éprouver quelque contentement d'être venu. Hier, une femme venait d'être apportée, et elle avait à son chevet un militaire, son mari ; je m'approche, et comme je suis en laïque, le militaire me demande à voix basse s'il n'y aurait pas un curé. — *Moi, je le suis.* — On

est heureux de se trouver justement pour sauver une âme et faire plaisir à un homme [1]. »

Vers la même époque, il reprit son rêve de se faire curé de campagne dans une province éloignée. « Je veux, disait-il, m'ensevelir au fond d'une campagne, ne plus vivre que pour un petit troupeau d'hommes, trouver toute ma joie en Dieu et dans les champs. On verra bien que je suis un homme simple et sans ambition. Adieu les grands travaux ! adieu le renom et les grands hommes ! J'en ai connu la vanité, et je ne veux plus que vivre obscur et bon.... Quelque jour, quand Montalembert aura blanchi au milieu de l'ingratitude et de la célébrité, il viendra voir sur mon front les restes de notre jeunesse commune. Nous pleurerons ensemble au foyer du presbytère : il me rendra justice avant que nous mourions tous deux ; je bénirai ses enfants... »

Mais Mgr de Quélen, toujours plein d'une paternelle bonté pour le jeune prêtre qu'il avait ordonné, le retint dans son diocèse. Il lui assigna une retraite douce et paisible en lui rendant l'aumônerie de la Visitation, qu'il avait déjà occupée en 1825. Lacordaire passa plus de trois ans dans ce pieux asile, situé dans une rue étroite et tortueuse du pays latin. Il y vécut en paix, se reposant de ses premières luttes et attendant patiemment son heure.

[1] 22 avril 1832.

Sa mère vint demeurer avec lui; elle y mourut dans ses bras [1].

« C'est là, dit encore son illustre ami, que mon souvenir me le représente plus grand, plus admirable peut-être qu'à la cour des pairs, à l'Académie, ou même à Notre-Dame. Je l'y vois se recueillant et se rassérénant chaque jour davantage dans la prière, le travail, la charité, la solitude, dans une vie grave, simple, ignorée, vraiment cachée en Dieu; c'est là le nid où il couva son génie et d'où s'élança cet aigle dont le vol a dépassé de si loin tous ses émules. » Il s'attachait à ce toit modeste et tranquille; il en jouissait avec abandon, sans songer à l'avenir, et il se défendait contre tout appel. Il refusa également la direction du journal *l'Univers*, qui se formait alors, et une chaire à l'université catholique de Louvain. La solitude était devenue pour lui un besoin, une passion. « Je sens avec joie la solitude se faire autour de moi, disait-il; c'est mon élément, ma vie.... On ne fait rien qu'avec la solitude : c'est mon grand axiome. Le cœur perd même, quand il ne se donne pas, à se verser trop souvent en présence des étrangers : c'est comme une fleur portée dehors..... Un homme se fait en dedans de lui et non en dehors. » Il entrevoyait cependant comme un éclair dans la nuit, l'avenir qui

[1] Le 2 février 1836.

lui était réservé, et révélait sa pensée à ses amis. « Parler et écrire, vivre solitaire et dans l'étude, voilà mon âme tout entière; du reste, l'avenir achèvera de me justifier, et encore plus le jugement de Dieu.... Un homme a toujours son heure : il suffit qu'il l'attende et qu'il ne fasse rien contre la Providence. »

Cette heure allait se lever. Se sentant né pour la parole, il dut naturellement, comme tout prêtre, essayer de la prédication. Il prêcha, au printemps de 1833, son premier sermon, à Saint-Roch, dans cette même église où, dix-neuf ans plus tard, devaient retentir les derniers accents de sa voix dans Paris. Son début ne fut point heureux. *C'est un homme de talent*, disait-on en sortant, *mais ce ne sera jamais un prédicateur*. Il reconnaissait lui-même qu'il n'avait *rien assez* de ce qu'il faut pour être un prédicateur dans la force du terme. « Mais je puis un jour, disait-il, être appelé à une œuvre que réclame la jeunesse et qui lui soit uniquement consacrée... Si je puis utiliser ma parole pour l'Eglise, ce sera uniquement dans le genre apologétique, c'est-à-dire dans cette forme où l'on rassemble les beautés, les grandeurs, l'histoire et la polémique religieuse pour agrandir le christianisme dans les esprits et y engendrer la foi. »

Cette œuvre consacrée à la jeunesse se présenta

bientôt. Invité à faire des conférences pour les élèves du collége Stanislas, Lacordaire les commença le 19 janvier 1834; dès la seconde, la chapelle ne put contenir la foule qui affluait du dehors; il fallut y construire une tribune. Dans ces premiers essais de conférences se retrouvent déjà les caractères distinctifs de l'orateur de Notre-Dame : l'originalité saisissante, la passion pénétrante et sincère, l'impétueux élan de la parole et de la pensée, la tendresse, l'ironie. Mais cette prédication d'un genre si nouveau éveilla bientôt des craintes. On s'effraya de ces improvisations brûlantes qui passionnaient les âmes neuves. On s'imagina, en plus d'un lieu, que l'abbé Lacordaire était une sorte de républicain fanatique, capable de bouleverser l'esprit d'une partie de la jeunesse. Les conférences de Stanislas, d'abord suspendues, durent ensuite cesser entièrement.

Lacordaire, après ce brillant succès, se tint à l'écart, continuant de vivre dans la solitude et le travail. Vers cette époque il alla voir les bords du Rhin, et chercher en Allemagne son ami, M. de Montalembert. Il visita Marbourg et son église avec le jeune historien de *Sainte Elisabeth de Hongrie*. De retour à Paris, il s'enfonça plus que jamais dans la lecture des saints Pères, surtout dans ce saint Augustin, où il trouvait, disait-il, tant de richesses inconnues.

En lisant ce grand docteur, son esprit revenait toujours au grave sujet qui le préoccupait depuis longtemps déjà et sur lequel il prétendait coordonner ses pensées... Il voulait toujours faire son livre sur *l'Eglise catholique*, en la considérant dans l'ordre philosophique, politique, moral et dogmatique. « C'est l'affaire d'une vie, disait-il. J'ignore ce qui se présentera à faire sur le chemin. Peut-être serai-je interrompu. Mais je reviendra toujours là comme au point central, comme au foyer de ma vie. »

Il n'avait pas quitté son couvent des Visitandines; mais la renommée qui l'avait suivi dans son humble retraite vint bientôt l'y chercher. Sur les instances réitérées d'une députation d'étudiants en droit, qui avait Frédéric Ozanam pour chef, Mgr de Quélen ouvrit, en 1835, à l'abbé Lacordaire la chaire de Notre-Dame.

Lacordaire, chargé de faire seul les conférences qui avaient été organisées pour la jeunesse des écoles dès l'année précédente, se dévoua tout entier à cette œuvre chère à son cœur. On sait avec quel éclat il parut dans la métropole de Paris pendant les carêmes de 1835 et 1836. Il y prêcha ces treize fameuses conférences : *de l'Eglise*, — *de la doctrine de l'Eglise en général et de ses sources*, dont le texte est aujourd'hui entre toutes les mains. Cette première série de discours, d'une splendeur

et d'une solidité que le grand orateur a rarement surpassées, fut couronnée par le plus beau triomphe. Mgr de Quélen se leva de son siége archiépiscopal pour inviter l'immense auditoire à louer Dieu avec lui. « Oui, *Alleluia*, louez Dieu !... Et comment ne le louerions-nous pas de ce qu'il a daigné susciter pour vous tout exprès un *prophète nouveau*, un prédicateur dont la voix, plus amie encore qu'éloquente, s'est mise en rapport avec vos intelligences, et a remué au fond de vos âmes cette fibre chrétienne qui n'a été, qui n'est encore peut-être, qui ne sera jamais qu'émoussée, et qui, remontée par la foi, pourra rendre encore des sons harmonieux, et faire entendre une confession constante de la vérité, honorable pour la patrie et pour le christianisme [1]. »

Après vingt-six années écoulées, il nous souvient encore avec quelle émotion le doux et pieux pontife prononça ces paroles, et avec quelle émotion aussi elles furent accueillies par l'immense auditoire. Jamais les murs vénérables de Notre-Dame n'en avaient vu un semblable. Le noyau de cet auditoire fut d'abord formé par la Société de Saint-Vincent de Paul, fondation alors récente, due en partie à Ozanam, l'un des hommes que Lacordaire a le plus aimés, et dont il disait naguère encore : *C'est un ancêtre...* Mais déjà des hommes de tous les âges,

[1] Paroles de Mgr de Quélen à la clôture de la station de 1836.

de toutes les classes, accourant dans la vieille basilique, venaient grossir les rangs de cette glorieuse compagnie, immortel honneur de la France contemporaine.

Lacordaire aimait cette société de Saint-Vincent de Paul, dont il fut, après Ozanam et avec lui, le véritable père. Parlant un jour, à Notre-Dame, de cette jeune milice « qui a placé sa chasteté sous la garde de la charité, la plus belle des vertus sous la plus belle des gardes, » il la saluait en ces termes : « Quelles bénédictions n'attirera pas sur la France cette chevalerie de la jeunesse, de la pureté et de la fraternité en faveur du pauvre!... »

CHAPITRE VII

Second voyage à Rome. — Lacordaire entre dans l'ordre de Saint-Dominique et rétablit cet ordre en France.

L'orateur de Notre-Dame s'est arrêté au faîte de son triomphe. « Je laisse entre les mains de mon évêque cette chaire de Notre-Dame désormais fondée, fondée par lui et par vous, par le pasteur et par le peuple. Un moment ce double suffrage a brillé sur ma tête. Souffrez que je l'écarte de moi-même, et que je me retrouve seul quelque temps devant ma faiblesse et devant Dieu. » Ces paroles, prononcées à la fin de sa seconde station, en avril 1836, semblaient annoncer un grand dessein. Descendu de sa chaire, il refuse en effet d'y remonter, et part pour Rome.

Ce n'est plus cette fois comme suppliant et accusé qu'il aborde la ville des saints Apôtres, mais comme

un enfant de grâce et de bénédiction. Une grande pensée a germé dans son cœur. Il veut la mûrir et la réaliser enfin, s'il plaît à Dieu. Quelle est cette pensée? Elle sera révélée au grand jour, cinq ans plus tard, lorsque, le 14 février 1841, on verra reparaître dans cette même chaire de Notre-Dame un moine revêtu du froc dominicain.

Une femme célèbre [1] avait dit de lui : « Je ne sais pas une plus admirable vertu que la sienne, une vertu plus faite pour s'élever à la sainteté, si cette vertu peut se courber et s'enfermer dans l'obscurité. » C'est précisément à cette pensée que va répondre Lacordaire, en courbant sa virile nature et en contenant sa popularité naissante sous le frein d'une règle monastique. Ecoutons-le raconter lui-même dans quelques pages d'un admirable écrit, dicté sur son lit de mort, les motifs qui déterminèrent sa vocation monastique, et les obstacles qu'il entrevoyait à son grand dessein de travailler à la résurrection des ordres religieux en France.

« Mon long séjour à Rome me permettant beaucoup de réflexion, je m'étudiais moi-même et j'étudiais aussi les besoins généraux de l'Eglise.... Il me semblait donc que depuis la destruction des ordres religieux elle avait perdu la moitié de ses forces. Je voyais à Rome les restes magnifiques de

[1] Mme Swetchine, qui fut pour Lacordaire comme une seconde mère.

ces institutions, fondées par les plus grands saints, et sur le trône pontifical siégeait alors, après tant d'autres, un religieux sorti du cloître illustre de saint Grégoire le Grand. L'histoire, plus expressive eucore que le spectacle de Rome, me montrait, dès la sortie des catacombes, cette suite incomparable de cellules, de monastères, d'abbayes, de maisons d'études et de prières, semées des sables de la Thébaïde aux extrémités de l'Irlande, et des îles parfumées de la Provence aux froides plaines de la Pologne et de la Russie. Elle me nommait saint Antoine, saint Basile, saint Augustin, saint Martin, saint Benoît, saint Colomban, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, comme les patriarches de ces familles nombreuses qui avaient peuplé les déserts, les forêts, les villes, les camps, et jusqu'au siége de saint Pierre, de leurs héroïques vertus. Sous cette trace lumineuse qui est comme la voie lactée de l'Eglise, je discernais pour principe créateur les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, clefs de voûte de l'Evangile et de la parfaite imitation de Jésus-Christ.... C'est en vain que la corruption avait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, rongé ces vénérables instituts. Cette corruption elle-même n'était que la flétrissure de longues vertus, comme on voit dans les forêts où la hache

n'entre pas, tomber des arbres séculaires sous le poids d'une vie qui vient de trop loin pour résister à la caducité. Fallait-il croire que l'heure était venue où l'on ne reverrait plus ces grands monuments de la foi et ces divines aspirations de l'amour de Dieu et des hommes? Fallait-il croire que le vent de la révolution, au lieu d'être pour eux une vengeance passagère de leurs fautes, avait été l'épée et le sceau de la mort? Je ne pouvais le croire; tout ce que Dieu a fait est immortel de sa nature, et il ne se perd pas plus une vertu dans le monde qu'il ne se perd un astre dans le ciel....

» Je me persuadais donc, en me promenant dans Rome et en priant Dieu dans ses basiliques, que le plus grand service à rendre à la chrétienté au temps où nous vivons était de faire quelque chose pour la résurrection des ordres religieux. Mais cette persuasion, tout en ayant pour moi la clarté même de l'Evangile, me laissait indécis et tremblant quand je venais à considérer le peu que j'étais pour un si grand ouvrage. Ma foi, grâce à Dieu, était profonde : j'aimais Jésus-Christ et son Eglise par-dessus toutes les choses créées.... J'avais aimé la gloire avant d'aimer Dieu, et rien autre chose. Cependant, en descendant en moi, je n'y trouvais rien qui me parût répondre à l'idée d'un fonda-

teur ou d'un restaurateur d'ordre. Dès que je regardais ces colosses de la piété et de la force chrétiennes, mon âme tombait sous moi comme un cavalier sous son cheval. Je demeurais par terre, découragé et meurtri. L'idée seule de sacrifier ma liberté à une règle et à des supérieurs m'épouvantait. Fils d'un siècle qui ne sait guère obéir, l'indépendance avait été ma couche et mon guide. Comment pourrais-je me transformer subitement en un cœur docile et ne plus chercher que dans la soumission la lumière de mes actes?...

» Ce n'était pas tout; les obstacles extérieurs se dressaient devant moi comme des montagnes..... Aucune association, même littéraire ou artistique, ne pouvant s'établir en France sans une autorisation préalable, cette servitude extrême, mais acceptée, donnait aux préjugés un moyen facile de se couvrir contre toute invocation du droit naturel et du droit public. Que faire dans un pays où la liberté religieuse, admise de tous comme un principe sacré au monde nouveau, ne pouvait cependant protéger dans le cœur d'un citoyen l'acte invisible d'une promesse faite à Dieu, et où cette promesse, arrachée de son sein par des interrogatoires tyranniques, suffisait pour lui ravir les avantages du sort commun? Quand un peuple en est là, et que toute liberté lui paraît le privilége

de ceux qui ne croient point contre ceux qui croient, peut-on espérer d'y voir régner jamais l'équité, la paix, la stabilité, et une civilisation qui soit autre chose que le progrès matériel?

» On le voit, ma pensée ne rencontrait nulle part que des écueils, et, moins heureux que Christophe Colomb, je ne découvrais pas même une planche pour me porter au rivage de la liberté. Ma seule ressource était dans l'audace qui animait les premiers chrétiens, et dans une inébranlable foi à la toute-puissance de Dieu.... Il y a toujours dans le cœur de l'homme, dans l'état des esprits, dans le cours de l'opinion, dans les lois, les choses et les temps, un point d'appui pour Dieu. Le grand art est de le discerner et de s'en servir, tout en mettant dans la vertu secrète et invisible de Dieu lui-même le principe de son courage et de son espérance. Le christianisme n'a jamais bravé le monde; jamais il n'a insulté la nature et la raison; jamais il n'a fait de sa lumière une puissance qui aveugle à force d'irriter; mais, aussi doux que hardi, aussi calme qu'énergique, aussi tendre qu'inébranlable, il a toujours su pénétrer l'âme des générations, et ce qui lui restera de fidèle jusqu'au dernier jour ne lui sera conquis et gardé que par les mêmes voies.

» Je m'encourageai par ces pensées, et il me

venait à l'esprit que toute ma vie antérieure et jusqu'à mes fautes m'avaient préparé quelque accès dans le cœur de mon pays et de mon temps. Je me demandais si je ne serais pas coupable de négliger ces ouvertures par une timidité qui ne profiterait qu'à mon repos, et si la grandeur même du sacrifice n'était pas une raison de le tenter....

» Pressé par la situation même et sollicité par une grâce plus forte que moi, je pris enfin mon parti, mais le sacrifice fut sanglant. Tandis qu'il ne m'en avait rien coûté de quitter le monde pour le sacerdoce, il m'en coûta tout d'ajouter au sacerdoce le poids de la vie religieuse. Toutefois, dans le second cas comme dans le premier, une fois mon consentement donné, je n'eus ni faiblesse ni repentir, et je marchai courageusement au-devant des épreuves qui m'attendaient.... »

Quand on rapproche ce grand tableau, tracé de la main d'un mourant à la fin de sa carrière claustrale, de celui qu'offre aujourd'hui la France dominicaine, on est saisi de surprise, et dans une juste admiration on s'écrie : *Le doigt de Dieu est vraiment ici!* L'habit de saint Dominique reprenant partout droit de cité dans nos chaires, dans nos écoles, et jusques au sein de l'Académie; huit maisons de l'Ordre fondées et florissantes aujourd'hui sur notre sol; un tiers-ordre enseignant, pos-

sédant déjà plusieurs colléges, et un tiers-ordre laïque pour les hommes et les femmes du monde; un vaste noviciat en Provence, renfermant plus de soixante novices; enfin plus de cent dominicains français, répandant partout librement dans notre France les bienfaits de leur apostolat, de concert avec les pieux enfants de saint François, de sainte Thérèse, de saint Norbert, de saint Ignace, et d'autres encore!.... Voilà ce que nous voyons aujourd'hui après vingt ans. Dans ce consolant tableau, la grande figure de Lacordaire brille radieuse sur le premier plan. Qui pourrait lui contester la gloire d'avoir eu, après Dieu, la plus belle part dans ces œuvres merveilleuses? Mais cette gloire resplendira d'un plus vif éclat, lorsque son historien futur nous aura redit tous les détails de ces œuvres. Ici, dans cette esquise biographique, nous ne pouvons qu'indiquer l'ensemble ou rappeler tout au plus quelques traits de ce magnifique ouvrage.

Lacordaire avait donc trouvé sa véritable voie, la prédication. Il ne voulut pas qu'elle fût seulement un ornement de sa vie; mais y découvrant nn devoir et une mission, il résolut de devenir *frère prêcheur*, et de doter son pays d'une nouvelle milice religieuse qui perpétuât son apostolat. L'ordre de Saint-Dominique, autrefois si florissant

en France, était celui qui convenait le mieux à la nature de son esprit. Durant une partie des années 1836 et 1837 il laissa mûrir son idée à Rome, il se fit entendre dans la capitale du monde chrétien, et monta une fois dans la chaire de *Saint-Louis-des-Français*. Son intention était même de s'attacher à cette église par des fonctions fixes. Le 11 février 1837, il écrivait en effet :

« Mon intention est de me fixer à Rome et d'y prendre une position plus stable en m'attachant à Saint-Louis-des-Français, très-bel établissement que nous avons ici. L'ambassadeur m'y a donné un appartement, où j'entrerai dans quelques jours, en attendant la vacance prochaine d'une place de chapelain. Je suis on ne peut mieux traité à Rome par tout le monde; je regrette mes amis et cette excellente jeunesse que j'aime tant. Mais mon temps ne sera pas perdu, et il faut bien s'asseoir un peu même pour faire le bien [1]. »

Son désir de se fixer à Rome ne put néanmoins se réaliser. Lacordaire sentait qu'il se devait à la France. « Rester à Rome dans une vie de cabinet toujours froide et non stimulée n'est pas, je crois, disait-il, ma vocation. » — De diverses grandes villes de France d'ailleurs on lui faisait de pressantes invitations de venir y donner des conférences. Répon-

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

dant à l'appel d'un de nos évêques, il quitte donc Rome vers la fin de septembre et vint parler durant cinq mois dans la cathédrale de Metz. On se souvient dans cette ville du grand bien qu'y produisit sa parole, écoutée par les jeunes hommes des écoles militaires, comme elle l'avait été de la jeunesse parisienne. Le 26 décembre 1837, Lacordaire écrivait de Metz : « Je suis dans une tranquillité d'âme parfaite et aussi content de mon essai de province qu'il est possible. »

Vers le commencement de l'année suivante, l'abbé Lacordaire publia sa *Lettre sur le Saint-Siége*, qu'il avait écrite à Rome à la fin de 1836. Si quelques doutes avaient pu survivre encore à son égard dans l'esprit des catholiques sur certaines idées étranges et sur sa soumission vraie, complète, absolue aux sentiments de l'Eglise universelle, ils durent se dissiper entièrement à l'apparition de cet admirable écrit : « Jamais, comme dit M. Lorain, on ne parla en termes plus magnifiques de cette Rome, où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait au moins de loin un pèlerinage ; le tombeau des martys et des apôtres, le domicile de tous les souvenirs, Rome ! » Jamais on ne dépeignit avec de plus chaudes couleurs cette campagne romaine « qui s'épanouit comme un large nid d'aigle, reste éteint

de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre.... » Jamais on ne découvrit avec un coup d'œil plus spirituel et plus pittoresque la situation géographique et prédestinée de l'Italie. Jamais on ne résuma avec une simplicité plus majestueuse et on ne releva avec une nouveauté plus piquante le passé du pontificat romain de saint Pierre à Pie VII. Jamais enfin on n'entrevit avec une finesse plus juste l'avenir de Rome chrétienne, et l'on ne justifia mieux sa circonspection paternelle parmi les royaumes divers, les passions contemporaines, les partis politiques, les tiraillements des opinions et des intérêts multipliés, les dissidences des esprits et des nationalités. [1] »

Après un mois d'été passé à Solesmes, Lacordaire partit pour Rome, vers la fin de juillet 1838. « Je retourne à Rome, écrivait-il à son jeune ami, avec le dessein principal d'entrer chez les Dominicains, avec le dessein accessoire de les rétablir en France, si et quand il plaira à Dieu. Je crois que cet acte est le dénoûment de ma vie, le résultat de tout ce que Dieu a fait antérieurement pour moi, le secret de ses grâces, de mes épreuves et de mes expériences. Je suis comme un homme qui a acquis du crédit et qui peut l'appliquer à quelque chose d'utile et de généreux. Sans le passé,

[1] *Biographie du P. Lacordaire.*

je ne pourrais rien : en ne continuant que le passé, ce serait une vie dont l'effet ne serait pas proportionné aux grâces que Dieu m'a faites. Prie pour moi, afin qu'il me donne la force dont j'ai besoin et qu'il aplanisse les difficultés [1]. »

Le 26 juillet, il écrivait encore du château des Chaises : « C'est mardi prochain que je pars pour Rome avec des résolutions bien arrêtées, et qui ouvrent devant moi une carrière dont il est difficile, humainement parlant, de prévoir l'issue; — mais je pars avec confiance parce que je n'ai pas d'autre but que le service de Dieu, et que sa providence jusqu'ici m'a toujours été favorable [2]. »

Dans la conviction profonde de l'excellence et de l'utilité de son but, Lacordaire adressa d'abord à son pays, avec la franchise et le droit d'un citoyen français, un *Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères prêcheurs.* Il demandait la justice aux préjugés modernes, dans un langage élevé, noble et d'une prudente fermeté. Après avoir expliqué les trois vœux, si mal connus, si calomniés, de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance monastiques, il montrait les bienfaits de la vie commune religieuse, de « ces saintes républiques, ces pacifiques forteresses bâties dans la solitude,

[1] Lettre du 1er juillet 1838.
[2] Lettres à Mme de la Tour-du-Pin.

que le monde aperçoit de loin, comme ces châteaux que le voyageur qui passe dans la plaine entrevoit au haut des montagnes. » Il louait avec une noble confiance les constitutions libérales et électives de l'ordre dominicain; et par les exemples de l'histoire, par les nécessités même du temps présent, il prouvait quels services rendirent autrefois et combien manquent aujourd'hui les saintes maisons de la prière, de l'étude et de la science divine. Il répondait aux objections du siècle en leur criant que les ordres monastiques étaient avant tout des ordres bienfaiteurs et populaires. Il les comparait enfin à ces vastes forêts de chênes que le vandalisme coupe par le pied, mais qui repoussent des rejetons plus forts et plus verdoyants, et il s'écriait : « Les chênes et les moines sont immortels. »

Cet éloquent *Mémoire* fut remarqué, mais non attaqué. Le futur dominicain se plaît lui-même à le reconnaître avec une joie confiante. « En publiant le *Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères prêcheurs*, mon but était de placer une œuvre utile, mais hardie peut-être, sous la protection de l'opinion. J'ai eu à me féliciter d'avoir agi de la sorte. Aucun organe de l'opinion n'a signalé le livre et l'œuvre à l'animadversion du pays; aucune bouche publique ne les a dénoncés du haut de la tribune; aucun fait n'a révélé du

mépris, de la haine, de la prévention; et pourtant il s'agissait de saint Dominique et des dominicains! il s'agissait de replanter sur le sol français une institution longtemps calomniée dans son fondateur et dans sa postérité! Mais nous appartenons à un siècle placé à un point de vue tout nouveau et qui, du haut des ruines où la Providence l'a fait naître, peut découvrir des choses cachées aux âges intermédiaires et aux passions qui les gouvernaient.... [1] »

Lacordaire était parti de France le 7 mars 1839 avec deux compagnons. Il allait avec eux à Rome prendre l'habit de Frère prêcheur, et se soumettre à l'année de noviciat qui précède les vœux. Il commença immédiatement son noviciat à la *Minerve*. « L'année finie, dit-il lui-même, nous nous agenouillâmes, deux Français seulement, aux pieds de Notre-Dame de la Quercia, et pour la première fois depuis cinquante ans, saint Dominique revit la France au banquet de sa famille [2]. »

Ce fut le 12 avril 1840 que l'abbé Lacordaire prononça ses vœux dans le couvent de la Quercia, à Viterbe. Il prit à son baptême monastique le prénom de *Dominique* et le nom de *Père Lacordaire*, qu'il ne quittera plus désormais.

Le nouveau Frère prêcheur revint à Rome et ha-

[1] *Préface de la Vie de saint Dominique.*
[2] Idem.

bita désormais avec sa petite colonie le couvent de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin. Il y était tout occupé à former ses jeunes gens et à achever de se former lui-même. L'étude de la théologie du Docteur angélique le remplissait de joie. « Si j'avais eu, écrivait-il, saint Thomas pour maître dès l'origine, j'aurais eu bien des peines de moins. »

Mais une cruelle épreuve était réservée au P. Lacordaire au début de sa carrière monastique. Il devait perdre, après une longue maladie, l'un de ses jeunes Français, son cher Requedat, *son premier ami* : celui-là même dont il écrivait un an auparavant : « Mon jeune compagnon Requedat est un saint et en même temps pour moi un ami tendre et dévoué, une vraie pierre précieuse parmi les belles âmes que Dieu m'a fait la grâce de connaître et d'aimer jusqu'à présent. » Il mourut le 2 septembre 1840. Le 4 octobre, Lacordaire écrivait ces lignes du couvent de Sainte-Sabine : « ..... Il est mort admirablement, plein de résignation, sans regretter la vie, si ce n'est pour le bien qu'il y pouvait faire, et encore s'était-il abandonné à Dieu tout à fait pour ce point; c'est une perte énorme sous bien des rapports. Dieu semble avoir cherché à la diminuer en nous envoyant pendant ces derniers jours deux jeunes gens d'un rare mérite; mais si nous pouvons le remplacer pour le dévoûment, la vertu, le génie, l'expérience

du monde, la fermeté de caractère, je ne pourrai jamais le remplacer du côté de l'union qui était entre lui et moi. C'est le premier ami que Dieu m'enlève, et c'était le plus nécessaire. Du reste, je suis persuadé, en considérant ce malheur d'un autre point de vue, qu'il est une preuve de la miséricorde de Dieu à notre égard, et que Dieu a voulu que notre œuvre ne fût pas commencée seulement sur la terre, mais aussi dans le ciel. Le pauvre frère Pierre, comme nous l'appelions, est avec saint Dominique, saint Thomas, avec tous nos saints; il est le premier Français, depuis cinquante ans, qui ait paru dans le ciel avec notre habit; je suis sûr qu'il veille sur nous, qu'il est avec nous, qu'il nous donnera des avertissements dans les moments les plus critiques. Le cœur souffre, mais la foi console [1]. »

Deux années plus tard, le P. Lacordaire écrivait du fond d'un cloître italien [2] ces lignes qu'aucun religieux ne lira sans émotion : « J'ai un asile invulnérable, personne ne peut plus me donner, ni m'ôter, ni même croire qu'il me donne ou qu'il m'ôte... Il faut avoir lutté comme moi contre une position individuelle, difficile, pour apprécier dans toute son étendue le bienfait de la vie religieuse, et de la vie religieuse véritable. Les maux que

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.
[2] De Bosco, en Piémont.

j'ai soufferts, et que tant d'autres souffrent, me rendent mon état présent si heureux, qu'en cas que je dusse passer ici le reste de ma vie avec les frères que Dieu m'a donnés, je m'estimerais plus que récompensé de mes faibles travaux pour le service de l'Eglise. Je profite aussi beaucoup de la vie spirituelle et de la science théologique; notre école thomiste que j'étudie est admirable; hélas! que n'ai-je bu plus tôt à ces sources profondes!... Je crois bien qu'il y a de ma faute dans les ennemis que j'ai; mais la situation générale implique nécessairement une effroyable opposition. Aussi est-il possible que je meure quand j'aurai ouvert la brèche à mes dominicains et que je ne serai plus qu'un obstacle. Dieu fait des hommes singuliers pour des positions singulières; il s'embarrasse peu de leur peu de valeur absolue, pourvu qu'ils puissent ce qu'il veut, et il les brise quand leurs inconvénients sont devenus plus grands que leurs avantages [1].

Loin de briser le nouvel enfant de Saint-Dominique, Dieu le ramena heureusement parmi nous pour lui ouvrir une nouvelle carrière de bienfaits et de gloire.

[1] Ces paroles sont dignes d'attention. Elles expliquent sur bien des points l'étrangeté apparente de la conduite du P. Lacordaire.

CHAPITRE VIII

L'habit de frère prêcheur à Notre-Dame. — Nouvelles conférences. Consolant tableau.

Le 14 février 1841, le P. Lacordaire, remontant dans la chaire de Notre-Dame, prononça son unique discours sur la *vocation de la nation française*, par lequel il entendait inaugurer en France ce froc religieux qu'elle n'avait pas vu depuis cinquante ans [1]. Il parut donc avec sa tête rasée et sa tunique blanche, au milieu de cinq à six mille jeunes gens; il parla librement et fut aussi éloquent que jamais. Il nous souvient avec quelle ardeur il parla de la *patrie*, nous enseignant à aimer la France d'un double amour comme français et comme chrétien. Quand sa voix vibrante s'é-

[1] Il l'avait porté pour la première fois un peu auparavant dans une église de Bordeaux.

criait avec l'accent du plus fier patriotisme : « L'arianisme défait, le mahométisme défait, le protestantisme défait, un trône assuré au pontificat, voilà les quatre couronnes de la France, couronnes qui ne se flétriront pas dans l'éternité, » l'auditoire palpitait, frémissait sous de si glorieux souvenirs. Le Frère prêcheur lui jetait alors cette interruption éloquente : « Je suis long peut-être, messieurs, mais c'est votre faute : c'est votre histoire que je raconte; vous me pardonnerez, si je vous ai faire boire jusqu'à la fin ce calice de gloire ! »

La liberté monastique venait de triompher par cette prise de possession de la chaire de Notre-Dame. Pendant les trois années qui suivirent, Lacordaire partagea sa vie entre la France et l'Italie. Une petite colonie de jeunes Français l'attendait à Rome avant d'entrer dans leur noviciat : il y retourna donc pour les voir et les encourager. Vers la fin de 1840, il avait publié sa *Vie de saint Dominique*. N'ayant pu qu'ébaucher largement cette grande figure dans un *Mémoire* destiné à donner un aperçu général de l'ordre des Frères prêcheurs, il y revenait maintenant, et traçait d'une main plus décisive la vie du saint patriarche. « Peu de Français en ont quelque notion, disait-il ; la plupart ignorent tout de lui, sauf qu'il a inventé l'inquisition et dirigé la guerre des Albigeois, deux choses si parfaitement fausses, qu'une question

curieuse dans l'histoire de l'esprit humain est de savoir comment on les a crues [1]. » — Il habitait alors, avec sa petite colonie française, le couvent de Sainte-Sabine, célèbre par le séjour de saint Dominique lui-même. — « Aujourd'hui nous habitons le couvent de Sainte-Sabine au mont Aventin. Nous sommes six Français, tous tirés de ce monde par des voies diverses, tous ayant vécu d'un autre vie que celle que Dieu nous fait présentement. Nous passerons là plusieurs années, s'il plaît à Dieu, non pour éloigner le moment du combat, mais pour nous préparer gravement à une mission difficile, et rapporter en France, outre nos droits de citoyens, les droits qui résultent toujours d'un dévouement éprouvé par le temps [2]. »

Mais ce temps devait être abrégé : jusque dans Rome, où il était retourné au printemps de 1841, les lettres des évêques français allaient solliciter pour leurs diocèses la parole du nouvel enfant de saint Dominique. C'est ainsi que, pendant les hivers de 1842 et 1843, il prêcha avec un succès toujours croissant à Bordeaux et à Nancy. C'est dans cette capitale de la Lorraine qu'il fonda, à l'abri de la liberté commune et de l'inviolabilité de la propriété privée, la première des huit maisons de son ordre restauré [3].

[1] *Préface.*

[2] *Préface de la Vie de saint Dominique.*

[3] En janvier 1843. Ces huit maisons sont aujourd'hui à Nancy, Paris, Flavigny, Bordeaux, Toulouse, Chalais, Saint-Maximin et Marseille. Le tiers-

Il avait été contraint, à la suite de graves épreuves, de transporter son noviciat de Saint-Clément de Rome à Bosco, en Piémont, où il vivait heureux et tranquille, sous la protection du gouvernement de Charles-Albert, et d'où il alla prêcher un jour dans la forteresse d'Alexandrie, à la brigade de Savoie [1].

Mais Paris réclamait de nouveau l'éloquent dominicain : Mgr Affre invita le P. Lacordaire à reprendre ces conférences, et malgré les instances du pouvoir, le prélat qui devait plus tard sacrifier sa vie avec tant de sang-froid sur les barricades, maintint dès lors avec une invincible fermeté la liberté de la parole monastique.

En décembre 1843, Lacordaire remonta donc dans cette chaire de Notre-Dame, qu'il devait occuper pendant huit années consécutives et jusqu'en 1851 [2].

« C'étaient les temps héroïques de nos luttes religieuses et libérales, dit ici M. de Montalembert : on voyait un dominicain et un jésuite, tous deux illustres, tous deux supérieurs à l'ombre même d'une jalouse rivalité, enseigner à la jeunesse l'art de fouler aux pieds le respect humain, et la conduire à la pratique de la foi en même temps qu'à la conquête des droits civiques du catholicisme. Chaque hiver, le

ordre dominicain a le collége d'Oullins près Lyon; de 1854 à 1862 il a possédé Sorèze.

[1] Août 1842.

[2] Il n'y eut d'interruption qu'en 1847.

P. Lacordaire faisait sept ou huit conférences pendant les mois de décembre et de janvier[1]; après quoi, il allait prêcher le carême dans une ville de province, à Lyon, à Grenoble, à Strasbourg, en laissant au P. de Ravignan le soin de le remplacer à Notre-Dame, et de préparer par sa station du carême et sa retraite de la semaine sainte, ces communions pascales qui ont été depuis lors la gloire et la consolation de l'Eglise de Paris... Cette première station de Lacordaire à Notre-Dame, depuis que la lutte était devenue flagrante, ne se termina qu'en février 1844; il l'appelait lui-même « la plus périlleuse et la plus décisive de ses campagnes. » Elle réussit au delà de toute attente. Elle affermit et enflamma tous les courages. Elle préluda dignement à la lutte parlementaire de cette mémorable année et de l'année suivante, où les ordres religieux, violemment attaqués à la tribune, y furent défendus comme ils ne l'avaient pas été depuis 1789[2]....

On connaît le sujet de ces conférences: *Effets de la doctrine catholique sur l'esprit, sur l'âme, sur la société; — De Jésus-Christ; — De Dieu; — Du commerce de l'homme avec Dieu; — De la chute et de la réparation de l'homme; — De l'économie providentielle de la réparation.*

[1] A partir de 1848, les conférences eurent lieu pendant le Carême.
[2] *Le P. Lacordaire*, par M. de Montalembert.

Quel champ immense à parcourir! On sait avec quel admirable talent, quelle majesté de style, quelle originalité, quelle finesse de vues et de tableaux, avec quelle supériorité de génie enfin, l'éloquent dominicain parcourut ce vaste domaine. Il prêcha en 1844 ses deux admirables conférences *sur la chasteté*, qu'on regarde généralement comme ses chefs-d'œuvre. Les soixante conférences qu'il prêcha de 1843 à 1851, avec les treize de ses deux premières stations, complètent la partie dogmatique de son sujet. S'il n'a pu dérouler son plan tout entier, il a du moins, dans cet ensemble de discours, élevé l'un des plus beaux monuments de l'apologétique chrétienne et le mieux approprié aux besoins de notre siècle. Que de fruits de grâces et de bénédictions n'a-t-il pas produits dans les âmes!

Nous aimerions à rappeler ici quelques-unes de ces paroles brûlantes qui, sortant d'un cœur embrasé de l'amour divin, se répandaient comme une flamme sur l'immense auditoire. Mais l'espace nous manque. Qu'on écoute seulement ce cri de surnaturelle tendresse lorsqu'au début de sa station de 1846, le pieux dominicain annonça qu'il allait parler de la vie intime de Jésus-Christ.

« Seigneur Jésus, depuis dix ans que je parle de votre Eglise à cet auditoire, c'est, au fond, toujours de vous que j'ai parlé; mais enfin, aujourd'hui plus

directement j'arrive à vous-même, à cette divine figure qui est chaque jour l'objet de ma contemplation, à vos pieds sacrés que j'ai baisés tant de fois, à vos mains aimables qui m'ont si souvent béni, à votre chef couronné de gloire et d'épines, à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature. O Père ! ô Maître ! ô Ami ! ô Jésus ! secondez-moi plus que jamais, puisque étant plus proche de vous, il convient qu'on s'en aperçoive et que je tire de ma bouche des paroles qui se sentent de cet admirable voisinage [1].... »

Nous avons eu le bonheur de les entendre, ces paroles, et elles retentissent encore au fond de notre cœur. Oui, ces *temps héroïques*, comme nous disions tout à l'heure, étaient aussi pour nous, jeunes hommes d'alors, des temps de bonheur dont la mémoire nous sera toujours chère. Avec quel empressement courions-nous, le dimanche matin, vers la vieille

[1] Les huit célèbres conférences de cette station de 1846, sur la divinité de Jésus-Christ, démontré par l'examen de sa vie intime, par sa puissance publique, par l'établissement, la perpétuité et le progrès de son règne, par sa préexistence, etc., ont été récemment publiées à part dans un volume, sous ce titre : *Aux lecteurs de M. Renan. La Divinité de N. S. Jésus-Christ*, par le R. P. H. D. Lacordaire (in-8°. chez Mme Poussielgue-Rusand). C'est assurément l'une des meilleures réfutations du roman pastoral : *Vie de Jésus*. On doit remercier Mgr de Ségur de l'heureuse idée qu'il a eue de reproduire si à propos ces pages, les plus belles peut-être de l'œuvre du P. Lacordaire et de l'apologétique au XIXe siècle.

métropole, pour écouter cette voix *amie plus encore qu'éloquente*, qui savait si bien captiver nos âmes, les grandir, les élever, pour leur faire découvrir dans les champs de la foi des horizons nouveaux, inconnus jusqu'alors! L'heure des conférences était vers le milieu du jour; mais dès huit heures du matin on s'y rendait en foule. Qu'importent les brouillards, les frimats du cœur de l'hiver! Des nuées d'étudiants, descendant de la montagne Sainte-Geneviève et du pays latin, traversaient rapidement la Seine et venaient se grouper le plus près possible au pied de la chaire. Avant dix heures, la vaste nef, les bas-côtés, les galeries elles-mêmes étaient déjà remplies.

Ce n'était pas seulement la jeunesse des écoles qui descendait de son quartier. De tous les points de la capitale on accourait aussi. Des hommes de tout rang, de tout âge, de toutes opinions, remplissaient l'enceinte, et parmi ces milliers de jeunes têtes qui se pressaient sous la chaire, on distinguait plus d'une tête blanche, venue là aussi pour écouter cette voix amie qui lui faisait retrouver par des chemins nouveaux des vérités perdues ou jusqu'alors ignorées. Mgr Affre, comme plus tard Mgr Sibour, accompagné le plus souvent de quelques autres pontifes, présidait toujours ces réunions solennelles, et tandis que d'un côté s'avançait la croix archiépiscopale, de l'autre s'avançait humblement l'éloquent frère prêcheur,

dont le cœur, aussi haut que le génie, reportait à Dieu tout honneur et toute gloire. N'est-ce pas lui qui répondait, lorsqu'on lui disait : « Vous faites monter sur les confessionnaux. — Mais le P. de Ravignan fait bien mieux, car il fait entrer dedans. » O père, ô apôtre, ô ami de nos âmes ! oui, telle était votre humilité qui rehaussait encore votre gloire. Qui nous rendra votre parole tant aimée ? Beaux jours de Notre-Dame, si féconds en fruits de salut, si chers à tant de cœurs, vous vivrez désormais dans l'histoire de l'Eglise de Paris, comme l'un de ses plus brillants souvenirs !

CHAPITRE IX

Vie politique du P. Lacordaire.

L'illustre orateur de Notre-Dame a dû à son talent et à sa renommée de toucher pendant quelque temps à la vie politique, au milieu des vicissitudes et des révolutions de notre époque. Arrivé à cette partie de notre récit, nous lui consacrerons quelques pages, laissant du reste à son éloquent ami le soin de défendre sa mémoire contre les attaques exagéreés dont il a pu être la victime.

« L'erreur est le propre de l'homme, dit justement M. de Montalembert; et j'ajoute que ce sont les motifs de l'erreur qui en déterminent la gravité morale. Quand une faute politique, quand un changement d'opinion n'a été déterminé par aucun mobile ignoble, aucune peur égoïste, aucune basse jalousie, aucun sordide intérêt, il n'y a point à en rougir. Ai-je

besoin de dire que l'ombre même d'un pareil soupçon ne saurait atteindre la grande et sainte mémoire du P. Lacordaire[1]. »

Ces réflexions doivent justifier déjà l'illustre religieux, et lui obtenir indulgence et pardon pour les fautes qu'il peut avoir commises dans sa vie politique. « Il n'avait, à vrai dire, aucun goût pour les luttes politiques, ajoute son biographe, et il ne s'y est trouvé mêlé qu'involontairement par la place considérable qu'occupera toujours dans ces luttes la question de la liberté religieuse. » Passionnément dévoué à la liberté, comme l'a été plus ou moins presque toute sa génération, il lui est resté opiniâtrément fidèle, et dans cette fidélité est la raison de tous ses actes politiques. Il avait foi dans cette liberté religieuse et et dans son pays; et cette double confiance explique encore bien des actes de sa vie qu'on pouvait juger étranges, téméraires. Ecoutons, par exemple, avec quelle confiance touchante, quelle filiale tendresse il demande à son pays droit de cité pour les hôtes nouveaux qu'il se prépare à lui donner:

« Mon pays,

» Pendant que vous poursuivez avec joie et douleur la formation de la société moderne, un de vos enfants

[1] *Le P. Lacordaire*, par M. de Montalembert.

nouveaux, chrétien par la foi, prêtre par l'onction traditionnelle de l'Eglise, vient réclamer de vous sa part dans les libertés que vous avez conquises. Il vous prie de lire le *Mémoire* qu'il vous adresse ici, et connaissant ses vœux, ses droits, son cœur même, de lui accorder la protection que vous donnerez toujours à ce qui est utile et sincère. Puissiez-vous, mon pays, ne jamais désespérer de votre cause, vaincre la mauvaise fortune par la patience, et la bonne par l'équité envers vos ennemis; aimer Dieu, qui est le Père de tout ce que vous aimez; vous agenouiller devant son Fils Jésus-Christ, le libérateur du monde; ne laisser passer à personne l'office éminent que vous remplissez dans la création, et trouver de meilleurs serviteurs que moi, mais non pas de plus dévoués[1] ! »

Beaucoup de gens ont regardé le P. Lacordaire comme un violent *démocrate*. Il n'en était rien cependant. On doit le croire, lorsqu'il s'explique ainsi lui-même à ce sujet : « .... Je n'ai jamais écrit une ligne ni dit un mot qui puisse autoriser la pensée que je suis un *démocrate*. J'ai été, depuis vingt ans que date ma conversion au christianisme, uniquement et profondément monarchique, mais hostile seulement à la *monarchie absolue*, telle qu'elle est

[1] Dédicace du *Mémoire pour le rétablissement des Frères prêcheurs*.

en Russie et en Autriche, telle qu'elle n'a jamais été en France, même sous Louis XIV.

» Je crois qu'il y a dans l'ordre social humain deux principes nécessaires et inviolables : celui de *l'autorité* et celui de *la liberté*, l'ordre du devoir et l'ordre du droit; et ces deux ordres ont été constamment reconnus et défendus par l'Eglise, laquelle a également pour ennemis les pouvoirs absolus et les pouvoirs anarchiques [1]. »

C'est donc l'esprit de parti qui a poussé beaucoup d'hommes jusqu'à faire passer le restaurateur de l'ordre dominicain pour un démocrate, un anarchiste, un *faiseur de religion tribunitienne*. On regrette néanmoins qu'avec un sentiment exquis de la dignité et de la mesure, le P. Lacordaire se soit laissé entraîner quelquefois dans sa vie à prendre une attitude qui a désorienté, affligé ses amis les plus anciens et les plus fidèles. Le plus illustre d'entre eux ne peut se l'expliquer que par la seule faiblesse qu'il a reconnue en lui, « une trop grande indulgence pour la politique immorale et essentiellement révolutionnaire dont on connaît la formule : *Qui veut la fin, veut les moyens*. Assurément il ne professait pas, comme certains de nos modernes réformateurs, la souveraineté du but; mais quand ce but lui semblait légitime, glorieux, nécessair

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

et populaire, il était trop porté à excuser l'injustice et la violence des actes qui y faisaient aboutir [1]. »

On peut donc reprocher justement au P. Lacordaire l'illusion qui lui fit approuver la révolution de février, et prendre cette catastrophe pour point de départ d'une *ère nouvelle* de salut et de réparation. Ce nom *Ere nouvelle* était lui-même celui d'un journal auquel il s'associa avec l'abbé Maret, Ozanam, et quelques autres catholiques fervents. Ils y prêchaient l'acceptation du régime nouveau, et professaient la solidarité du christianisme et de la démocratie, avec une ardeur honnête, mais une intempérance de langage que Lacordaire ne partageait point et ne put assez refréner. Au reste, dès le 26 mai, il s'était retiré de l'*Ere nouvelle*. « Ce journal va bien au delà de mes pensées, écrivait-il de son couvent de Chalais quelques mois plus tard ; et tous ses rédacteurs savent combien j'ai combattu pour le maintenir dans une ligne plus réservée [2]. »

Il écrivait encore de Chalais, vers la même époque : « Je ne suis plus responsable de l'*Ere nouvelle* et je n'approuve pas tout ce qui s'y imprime ; mais je crois utile que le clergé et les catholiques s'initient à des opinions politiques de diverses natures, qui les rendent plus aptes à supporter les vicissitudes

[1] Le comte de Montalembert.
[2] Chalais, 7 novembre 1848.

de notre temps et à ne pas se compromettre et compromettre leur cause par des passions et des préjugés étroits de partis. Quel que soit le jugement que l'on porte sur le moment présent, il est certain que la religion y a été miraculeusement préservée, et qu'elle reçoit sous les formes les plus solennelles et les plus spontanées des hommages auxquels on ne l'avait pas accoutumée depuis longtemps [1].... »

Pourrait-on faire au P. Lacordaire un reproche d'avoir siégé à l'Assemblée constituante, qui comptait dans son sein un bon nombre de prêtres et plusieurs évêques? Ce serait une injustice. Il n'avait point sollicité sa candidature; elle lui fut imposée par les vœux des catholiques comme par les sympathies populaires que lui avaient acquises son attitude ferme et indépendante sous le gouvernement de juillet. Paris lui donna cent mille suffrages. En acceptant ceux de Marseille, Lacordaire crut remplir un devoir de bon citoyen, d'ami dévoué de son pays. On se rappelle que son élection charma et rassura tous les hommes religieux. Lorsqu'il parut avec l'Assemblée sur le perron du Palais-Bourbon pour acclamer la république, la foule le salua par des applaudissements.

A l'invasion du 15 mai, on le vit impassible sur son banc, quoique signalé entre tous par son froc

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

blanc aux menaces des émeutiers. Mais il comprit dès lors que sa mission était remplie ou plutôt qu'il ne pouvait point la remplir, et le lendemain il donna sa démission. Sa campagne législative avait duré dix jours seulement. Deux fois il était monté à la tribune, mais il n'y fut pas heureux.

Lacordaire, quittant Paris, se retira au couvent de son ordre, qu'il avait fondé dans l'agreste solitude de Chalais, non loin de la Grande-Chartreuse. Il y trouva la paix qu'il était venu y chercher, et vivant au milieu de ses frères, il se prépara aux nouveaux travaux que la Providence pourrait lui ordonner de remplir.

Je placerai ici un fait peu connu et qui mérite de l'être. On a dit et répété beaucoup trop souvent que le P. Lacordaire avait seulement attiré à l'église ceux qui n'y venaient plus, détruit des préventions et préparé les esprits à la pratique de la foi chrétienne. Plus de justice doit lui être rendue. Cet humble frère prêcheur qui félicitait le P. de Ravignan de *faire entrer dans les confessionnaux*, avait, lui aussi, ce même bonheur. A son départ de Paris pour son couvent de Chalais, il distribua entre cinq à six ecclésiastiques de son choix la nombreuse clientèle d'hommes qui étaient venus décharger dans son cœur ami le poids de leurs misères. Or, savez-vous ce que disait l'un de ces confesseurs à un prêtre

bien connu ? « C'est moi qui suis le moins chargé; eh bien, pour ma part *il m'en a laissé près de trois cents.* » Et ces hommes, jeunes gens pour la plupart, avouaient que sans le P. Lacordaire ils seraient demeurés dans leur incrédulité ou leur indifférence.

Plus tard, l'illustre religieux, entraîné par la même illusion dont nous parlions plus haut, prit encore dans la question italienne une attitude qui surprit et affligea la plupart de ses amis et de ses admirateurs. Mais s'il avait applaudi sincèrement à la guerre de 1859, c'est qu'il la croyait juste et favorable à l'émancipation d'un peuple chrétien, et qu'il croyait aussi à la sincérité des promesses qui garantissaient au monde catholique le respect de tous les droits du Saint-Siége. Lorsque, la guerre terminée, la convoitise du Piémont se montra dans tout son jour, lorsque éclatèrent les périls et les épreuves du Saint-Père, Lacordaire retrouva, pour flétrir cette ambition injuste et gémir sur ses malheurs, sa grande âme de catholique et de prêtre. Il n'éprouvait nulle sympathie pour cette fatale utopie de l'*unification* italienne, inventée par le despotisme révolutionnaire. Son éloquent écrit, *De la liberté de l'Italie et de l'Eglise*, publié en février 1860, et qui s'accorde pleinement avec sa belle *Lettre sur le Saint-Siége*, de 1838, suffit pour fermer la bouche à ceux qui

reprochaient à l'illustre religieux un défaut de piété filiale envers Rome. Assurément ce n'est pas celui dont la main posant sur le front de la France *quatre couronnes qui ne se flétriront pas dans l'éternité*, avait désigné parmi elles *un trône assuré au Pontificat*, qui aurait pu sacrifier le principe de la royauté pontificale. Disons plutôt que la papauté, dans la personne de Grégoire XVI et de Pie IX, ne trouva jamais de serviteur plus soumis et plus fidèle. Il est permis de croire que les douleurs de l'Eglise, se joignant dans le cœur de Lacordaire à ce qu'il appelait « le poignant chagrin des hommes et des choses d'aujourd'hui, » non moins que ses austérités excessives, ont abrégé sa vie. « Que nul ne lui en fasse un reproche, dit ici son noble ami; ceux qui ne connaissent point de telles douleurs sont bien plus à plaindre que ceux qui en meurent [1]. »

Au reste, s'il y eut jamais une vie politique exempte de toute ambition personnelle, ce fut celle du P. Lacordaire. « .... Sachez, mon enfant, écrivait-il à un jeune homme, que le plus sûr moyen d'être constant à soi-même, c'est de n'avoir pas d'ambition, et que l'on n'a pas d'ambition quand on sait se réduire à des goûts modestes, ne cherchant le bonheur qu'en Dieu, dans l'étude et dans quelques amis qui vous aiment. »

[1] M. de Montalembert.

« .... Ce secret avait été le sien, ajoute M. l'abbé Perreyve; il l'avait découvert de bonne heure. Longtemps même avant que l'amour de la pauvreté monastique s'emparât de son âme, il avait fait le sacrifice intérieur de toute ambition selon le siècle. On en donnera, quand il sera temps, d'éclatants et singuliers témoignages. On verra que dès le début de sa carrière il avait cherché dans un renoncement absolu à la fortune et à l'ambition le trésor de cette noble indépendance qu'il employa tout entière à servir jusqu'à la mort, à travers les continuelles vicissitudes d'une époque très-inconstante, et sans varier un seul jour, les mêmes convictions et la même cause [1]. »

Au reste, tout le programme politique du R. P. Lacordaire peut se résumer en peu de lignes, comme dit encore M. Perreyve : « L'union de la religion et de la liberté en est l'idée fondamentale, et l'attachement sincère, loyal, inviolable aux principes que le monde moderne cherche douloureusement mais obstinément à concilier, en est la première application pratique. »

Mais c'est déjà trop insister sur un pareil sujet. Reprenons la suite de notre récit. Nous avons laissé

[1] *Introduction* aux *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens.* Nous engageons à lire pour la suite de ce sujet les pages de M l'abbé Perreyve qui s'y rapportent, dans sa belle *introduction* au précieux volume de ces lettres du R. P.

le P. Lacordaire dans son cher couvent de Chalais, nid d'aigle jeté sur les montagnes des Alpes. C'est de là qu'il écrivait, le 10 septembre 1848, cette page charmante : « .... Notre petite communauté va bien; elle est très-unie, édifiante; et je ne saurais vous dire tout le charme que j'y trouve. Chalais est une bénédiction qui remplit mon cœur. La nature et la grâce le disputent à qui en fera le plus beau lieu du monde. Je vous écris par une soirée délicieuse, un ciel serein, un air calme, les arbres, les blés, les bois, les collines, les rochers, la vallée, tout illuminé doucement par la lune et rempli d'un silence divin. Mais votre souvenir me touche plus encore, en songeant surtout à toutes les peines que je vous donne par les retours de ma vie. Ce sera probablement mon sort jusqu'à la fin. Pour réussir en ce monde, il faut avoir des points d'appui, et je n'en ai nulle part. Dieu jugera si c'est ma faute ou le résultat d'une simplicité et d'une droiture désintéressée [1].... »

[1] Lettres à Mme de la Tour-du-Pin.

CHAPITRE X

Stations dans les villes de province. — Dernières conférences de Notre-Dame. — Voyage dans les provinces dominicaines du Nord.

Le vif éclat des *conférences* de Notre-Dame de Paris a fait trop souvent oublier l'apostolat du P. Lacordaire dans les villes de province. Il est juste de reconnaître cependant qu'une grande partie de sa gloire, et plus encore du bien opéré en France par sa parole, est dû à cet apostolat, dont il ne reste malheureusement, à part les *conférences de Toulouse*, que des fragments épars dans les feuilles publiques, et des souvenirs fidèles dans l'esprit de nombreux auditeurs. L'illustre dominicain préférait lui-même ce théâtre moins éclatant, et se plaisait à reconnaître que sa parole y portait plus de fruits. Il était heureux, « toute réflexion faite, »

d'un incident qui l'empêchait de remonter, en décembre 1842, dans la chaire de Notre-Dame, et il écrivait à ce sujet, du couvent de Bosco, le 5 octobre de cette année : « .... Paris, ce centre des partis et des intrigues, m'attire peu; je suis plus tranquille en province et j'y fais plus de bien. La plupart des grandes villes ont une population lettrée qui n'a jamais entendu, même une fois, la parole de Dieu; et puisque Dieu me donne pouvoir sur elle, il faut l'accepter. Paris viendra dans son temps, s'il doit venir. Moins que jamais je songe à l'éclat. Il est d'ailleurs bien plus utile à notre œuvre dominicaine de lui faire des amis partout, et d'en présenter successivement l'habit à toute la France, après l'avoir solennellement inauguré à Paris [1]. »

Nous avons déjà parlé des *conférences* de Metz, de Bordeaux et de Nancy. Grenoble et Lyon eurent aussi leurs stations durant les carêmes de 1844 et 1845, et elles furent couronnées également des plus brillants succès. A Grenoble, le bon P. Lacordaire, par une aimable condescendance, avait bien voulu ajouter à ses prédications en chaire, une sorte d'*entretiens familiers* ou causeries de plain-pied, dans lesquels chaque assistant, de vive voix ou par écrit, pouvait le questionner sur toute espèce de matières religieuses. Les réponses du Père, toujours

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

claires et lucides autant que bienveillantes, portaient la lumière dans les esprits... Qui dira le bien opéré par ce simple et charitable enseignement ?

Après sa station de Lyon, le 3 mai, Lacordaire fit un pèlerinage au village d'Ars. Le lendemain les habitants purent contempler l'illustre dominicain écoutant dans un humble recueillement et une attention respectueuse le prône de leur saint curé. Après l'avoir entendu parler sur le Saint-Esprit, il disait à quelqu'un : « Ce saint prêtre et moi nous ne parlons pas la même langue ; mais j'ai le bonheur de pouvoir me rendre ce témoignage, que nous sentons de même, encore que nous ne disions pas de même. »

Cédant au pressant désir du curé d'Ars, le P. Lacordaire, par un témoignage de respect et de soumission envers lui, monta le soir à son tour dans l'humble chaire de l'église du village. L'élévation de ses pensées, l'harmonie de sa parole produisirent dans l'esprit et l'imagination de M. Vianney un effet d'enthousiasme et d'enchantement. « Je n'ose plus reparaître dans ma chaire, disait avec une simplicité charmante le bon curé; je suis comme celui qui ayant rencontré le pape, le fit monter sur son cheval, et qui, depuis, n'osait plus y remonter lui-même [1]. »

[1] *Le Curé d'Ars*, par l'abbé Monnin.

En 1846, Strasbourg fut à son tour évangélisé avec fruit. « J'y suis allé avec grand'peur, écrivait le P. Lacordaire, pensant que c'était là un pays froid, germanique, juif, protestant; mais j'ai été bien récompensé de ma confiance en Dieu; car en vérité je ne pense pas avoir rencontré nulle part plus de sympathies, plus de cœurs chauds, plus de gens aimables, et avoir opéré plus de fruits apostoliques. »

En mars 1847, nous retrouvons Lacordaire prêchant des conférences à Liége en Belgique. « Elles paraissent bénies de Dieu, écrivait-il de cette ville, et je n'ai qu'à me louer de tout le monde ici, ce qui est, il est vrai, la chose la moins importante en pareille occasion. Toutefois on peut accepter cette faveur temporelle comme une marque d'un bon effet produit dans les âmes. »

Vers l'automne de cette même année il fit un court voyage à Rome. Parti de Chalais le 15 septembre, il y était rentré le 21 octobre après avoir revu une sixième fois des lieux qui lui avaient laissé tant de souvenirs. « Mais tout était bien changé, écrivait-il.... Le nouveau pape a donné à l'Italie un coup de baguette magique. On y voit, on y entend son nom partout. Pauvre Italie! Elle est dans une lumière et une palpitation d'espérance qui émeut vivement; mais elle a bien des chances contraires,

et il lui faut bien de la patience pour soulever heureusement le fardeau de ses destinées [1]. »

A peine de retour d'Italie, le P. Lacordaire commença, le premier dimanche de novembre, des conférences à Toulon, ville plus considérable qu'elle n'est grosse. Vers la fin de 1848, il prêcha une station à Dijon, son pays natal. « Ma station commence bien, écrivait-il de cette ville, l'auditoire est nombreux et bienveillant, et j'en espère quelque bien pour la gloire de Dieu et de son Eglise. »

Enfin, en 1849, il remonta dans la chaire de Notre-Dame de Paris, et l'occupa de nouveau pendant les trois carêmes de 1849, 1850 et 1851.

Ces trois dernières stations furent consacrées au *commerce de l'homme avec Dieu*, *à la chute et à la réparation de l'homme*, enfin *à l'économie providentielle de la réparation.* En avril 1851, rien ne faisant encore craindre que cette chaire allait lui être fermée, il ne put se défendre néanmoins de clore sa station par des adieux solennels adressés à son auditoire, non comme un pressentiment de l'avenir, mais comme une consolation.

« .... O murs de Notre-Dame, s'écria-t-il en terminant, voûtes sacrées qui avez reporté ma parole à tant d'intelligences privées de Dieu, autels qui m'avez béni, je ne me sépare point de vous; je ne

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

fais que dire ce que vous avez été pour un homme et m'épancher en moi-même au souvenir de vos bienfaits, comme les enfants d'Israël, présents ou en exil, célébraient la mémoire de Sion. Et vous, messieurs, génération déjà nombreuse en qui j'ai semé peut-être des vérités et des vertus, je vous demeure uni pour l'avenir comme je le fus dans le passé; mais si un jour mes forces trahissaient mon élan, si vous veniez à dédaigner les restes d'une voix qui vous fut chère, sachez que vous ne serez jamais ingrats, car rien ne peut empêcher désormais que vous n'ayez été la gloire de ma vie et que vous ne soyez ma couronne dans l'éternité. »

Tels furent les derniers accents de l'éloquent dominicain dans la chaire de Notre-Dame; il n'y remonta plus. La dernière fois qu'il se fit entendre à Paris, ce fut à Saint-Roch, le 10 février 1853, dans cette même église où il avait prononcé son premier sermon. Il y revenait aujourd'hui pour prêcher, en présence de l'archevêque de Paris et du cardinal Donnet, un sermon de charité en faveur de l'œuvre des Ecoles chrétiennes. Son discours, dont le texte, *Esto vir*, était emprunté aux paroles de David mourant à son fils Salomon, roulait sur les obligations de la virilité chrétienne dans la vie publique et privée.

Certaines parties de ce sermon éveillèrent de graves susceptibilités, et il s'y trouvait des appré-

ciations singulièrement exagérées sans doute; de sorte qu'à partir de ce jour la prédication cessa d'être possible pour Lacordaire à Paris. On n'entendit plus sa voix dans aucune chaire de la capitale.

Mettant à profit le premier moment de loisir qu'il eût eu depuis longtemps, Lacordaire avait quitté la France au commencement de 1852 pour aller visiter les maisons dominicaines de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Irlande. « C'est dans ces provinces du Nord, écrivait-il de Gand le 2 février, que repose tout l'espoir de notre ordre, et il est d'une grande importance pour nous de resserrer les liens qui les unissent déjà à notre province de France. »

Au mois de mars, nous le retrouvons en Angleterre. Une lettre à un jeune ami, datée d'Oxford, nous le montre se réjouissant à son tour à l'aspect de cette heureuse résurrection des œuvres et des arts de la foi, qui frappe et console les regards trop souvent attristés quand on parcourt cette contrée livrée encore à l'hérésie.... « Quelle belle et douce chose que cet Oxford! Figurez-vous, dit-il, dans une plaine entourée de collines et baignée de deux rivières, un amas de monuments gothiques et grecs, d'églises, de colléges, de cours, de portiques, distribués à profusion, mais avec grâce, dans des rues calmes, terminées par des perspectives d'arbres et de prairies. Tous ces monuments destinés aux

lettres et aux sciences ont leurs portes ouvertes; l'étranger y entre comme chez lui, parce que c'est l'asile du beau pour tous ceux qui le sentent. On traverse des cours silencieuses, en rencontrant çà et là, de jeunes hommes portant une toque sur leur tête et une toge sur leurs épaules; point de foule, point de bruit; une gravité dans l'air comme dans les murs noircis par l'âge, car il me semble ici qu'on ne répare rien, de peur de commettre un crime contre l'antiquité. Et néanmoins la propreté est exquise de la plante au sommet des monuments. Je n'ai vu nulle part autant d'apparence de ruines avec autant de conservation. En Italie, les édifices respirent la jeunesse; ici c'est le temps qui se montre, mais sans délabrement, et seulement comme une majesté.

» La ville est petite, et c'est encore sans blesser la grandeur; le nombre des monuments y tient lieu de maisons et la fait paraître vaste. Que je vous ai recherché dans mon cœur, en me promenant solitaire au milieu de ces hommes de votre âge! Pas un ne me connaissait ni ne se souciait de moi; j'étais comme n'existant pas pour eux tous, et plus d'une fois les larmes me sont venues aux yeux en pensant qu'ailleurs j'aurais rencontré des regards amis[1]! »

A son retour en France, le P. Lacordaire dut éprouver, malgré ses admirations à l'étranger, cette

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

noble joie de l'âme que ressent tout Français en se retrouvant après un voyage sous le ciel de son pays. Encore que ce pays soit fréquemment battu des orages et des révolutions, nous l'en aimons d'autant plus, pareils à ces braves marins d'autant plus attachés à leur beau navire qu'ils ont sillonné avec lui des mers orageuses et traversé de périlleux écueils... Le P. Lacordaire écrivait donc de Flavigny, à son retour : « J'ai admiré beaucoup de choses en Angleterre ; c'est un grand peuple, bien différent du nôtre, mais qui ne m'a pas fait regretter d'être né Français. Notre pauvre pays est dans une épreuve bien dure à traverser ; j'ai la confiance qu'il la traversera, qu'il y deviendra excellent, plus religieux, plus favorable à la vraie liberté dont il a toujours jusqu'ici méconnu les lois, par suite de son éloignement pour la religion. Ces deux grandes choses, la religion, la liberté, mûrissent ensemble dans son cœur, et les hontes qui l'accablent aujourd'hui seront le creuset où il se purifiera. C'est là ma foi. Je ne puis désespérer [1]. »

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

CHAPITRE XI

Tiers-ordre enseignant régulier. — Conférences de Toulouse.

Vers la fin de 1848, le P. Lacordaire et ses compagnons avaient fondé à Flavigny, dans le diocèse de Dijon, une troisième maison dominicaine, où ils transportèrent le noviciat, qui était premièrement à Chalais.

Les nouveaux religieux furent accueillis dans cette pieuse contrée avec une bienveillance excessive. Chacun s'empressait de leur apporter des vivres. Lacordaire raconte lui-même avec une simplicité charmante cette amicale réception... « Bref, ajoute-t-il, les habitants de Flavigny sont allés au-devant de nos pères arrivant sur des chariots comme des patriarches, et leur installation a eu lieu le 6 de ce mois (décembre) de la manière la plus heureuse. Cette maison achève le nombre nécessaire à

l'érection de la province dominicaine de France, et j'espère l'obtenir dans le courant de l'année 1849. »

Le 26 avril 1852, s'ouvrit et se tint à Flavigny le premier chapitre provincial de l'ordre. Les prieurs des quatre grandes maisons des nouveaux dominicains étaient réunis sous la présidence du P. Lacordaire. « Nous nous sommes trouvés vingt-sept au chœur et à table, écrivait-il, (8 mai 1852), ce qui ne nous était jamais arrivé. Nos novices viennent avec plus d'abondance que jamais et de tous les côtés. J'en serais presque effrayé si, depuis treize ans, Dieu ne nous avait soutenus dans nos besoins par une providence constante et merveilleuse. Ce serait une ingratitude de ma part de ne pas compter sur lui [1]. »

Durant l'été de 1852, le P. Lacordaire fit un pèlerinage à Toulouse, patrie de son ordre et son berceau. Il éprouva une joie toute spirituelle en visitant les principaux lieux où saint Dominique a laissé ses premiers souvenirs, Montréal, Prouille, Fanjeaux, Toulouse, Muret, Castres, etc.; et le jour même de la Saint-Henri, sa fête, il dit la messe dans l'église du village de Fanjeaux, où le souvenir de saint Dominique est encore tout vivant. On le vit aussi offrir avec bonheur le saint sacrifice dans

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

l'église de la petite ville de Muret, célèbre par la bataille où le roi d'Aragon et le comte de Toulouse furent vaincus par Simon de Montfort, et dont il a fait lui-même une admirable narration dans sa *Vie de saint Dominique.*

A son retour du Languedoc, le P. Lacordaire s'arrêta à Lyon, et prit possession du magnifique pensionnat d'Oullins, cédé depuis peu aux dominicains pour servir de base à la fondation d'un *tiers-ordre enseignant régulier.* « C'est la Providence qui m'a suggéré cette idée, écrivait-il, et qui m'a mis dans les mains, par une sorte de miracle, tous les éléments de cette fondation. Les premiers novices viendront à Flavigny vers la mi-septembre et y feront leur noviciat d'une année sous ma direction.... Me voici donc à cinquante ans avec une œuvre toute nouvelle sur les bras. Priez Dieu qu'elle me réussisse comme les autres et me donne les mêmes consolations [1]. »

Cette fondation d'un tiers-ordre enseignant était, en effet, pour Lacordaire un grand fardeau à la fin de sa carrière; mais elle s'était présentée si naturellement, avec des chances si favorables, qu'il aurait cru manquer à la volonté de Dieu en s'y refusant. Cinq jeunes professeurs d'Oullins commençaient avec lui. « Tout dans le monde est bâti sur

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

la poussière et sur un volcan, écrivait-il à cette occasion, mais Dieu est par dessous et donne aux œuvres qu'il inspire la perpétuité, même au milieu des secousses et des ruines. Qui eût dit, en 1839, lorsque je prenais l'habit de saint Dominique, que dès 1851, cet ordre aurait vu passer en France deux gouvernements et leur survivrait? Louis-Philippe se croyait bien autrement assuré que moi de demeurer en France, lui et sa postérité : où est-il mort, et où est sa postérité? Dieu est la grande force, il se plaît à fonder sur un sable mouvant, pour donner la preuve aux hommes que c'est lui qui fait, et non pas eux.... (Flavigny, 9 octobre 1852 [1]). »

Avant la rentrée scolaire de 1853, le tiers-ordre enseignant prit possession définitive du collége d'Oullins. Dès lors ce magnifique établissement, qui jouissait depuis vingt ans d'une excellente réputation, n'a fait que la mériter de plus en plus, sous la direction de ses nouveaux maîtres. Nous verrons bientôt Sorèze devenir, lui aussi, un collége de dominicains....

Durant les deux années 1852 et 1853, l'affaire principale du P. Lacordaire fut donc de constituer la province française de son ordre [2] et d'y adjoindre

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.
[2] Il était provincial depuis 1850.

ainsi qu'on vient de le voir, un tiers-ordre enseignant que ne comportait point la règle de saint Dominique. Mais comme il était avant tout *frère prêcheur*, à défaut de Notre-Dame de Paris, il accepta volontiers Toulouse, pour y effectuer son nouveau projet de conférences. Cédant à l'invitation du vénérable archevêque Mgr Mioland, il vint donc, en janvier 1854, continuer son œuvre apostolique dans cette vieille métropole du midi. Le 12 janvier, il écrivait à un ancien ami : « ... Vous avez été heureusement inspiré de me parler de vous et des miens au retour de l'année... Vous redoublez les sentiments que j'ai pour vous depuis le jour où vous m'avez aidé dans le laborieux enfantement de ma carrière de Notre-Dame. Cette carrière, deux fois interrompue, vient de se renouer encore à la cathédrale de Toulouse dimanche dernier. J'y ai donné ma première conférence morale. Mon plan est fait pour six années, qui formeront ensemble trois volumes et quarante-huit conférences. Priez Dieu de me donner le temps et la force d'achever enfin cette œuvre qui a déjà duré vingt ans.

» La fondation de notre maison de Toulouse met le sceau à la restauration de notre ordre en France et termine heureusement mon provincialat, qui expire le 15 septembre prochain, après quinze années de gouvernement, juste le temps d'une de nos

révolutions politiques. Cette fondation nous ramène au berceau de notre ordre et au tombeau de saint Thomas d'Aquin : quel plus beau lieu pour vivre et pour mourir ! Priez Dieu de nous y donner tout ce qui nous manque encore dans la science des saints, cette science, la seule nécessaire et la seule qui n'ait point d'amertume. Grâce à Dieu, nos religieux sont bons et me consolent. Il y a toujours, vous le savez, dans une réunion d'hommes, les épines de l'humanité. Nous avons les nôtres ; mais elles sont bien moins âpres qu'elles ne pourraient être, et elles servent, comme de raison, à nous éprouver les uns par les autres, comme c'est la pratique de la divine Providence [1]. »

Un sentiment pénible et un regret profond s'emparent de l'âme, quand on songe que de ces *quarante-huit conférences* projetées, six seulement ont été prêchées dans la cathédrale de Saint-Etienne de Toulouse. Ce furent les dernières, et on les regarde assez généralement comme les plus éloquentes et les plus irréprochables. Le frère prêcheur y envisage la *vie* à tous les degrés : *la vie en général*, *la vie des passions*, *la vie morale*, *la vie surnaturelle* et *l'influence de la vie surnaturelle sur la vie privée et la vie publique*. A la fin de sa sixième conférence, il annonçait l'intention de parler désormais

[1] Lettre à M. Edouard Dumont.

des moyens établis de Dieu pour nous communiquer la vie surnaturelle, c'est-à-dire des *sacrements*. « Mais ce discours, dit son biographe, contenait déjà sur la misère morale des nations réduites à la vie privée certaines explosions de vérité, de douleur, de fierté qui n'étaient plus de saison. Il dut renoncer définitivement à la parole publique [1]. »

Aucune interdiction formelle cependant n'a jamais, qu'on le sache, été prononcée contre ce prince de la parole sacrée. Il l'a dit depuis : « Je disparus de la chaire, par une crainte spontanée de ma liberté devant un siècle qui n'avait plus toute la sienne [2]. »

La direction de l'école de Sorèze fut offerte à Lacordaire à la fin de sa station de Toulouse : il l'accepta, parce qu'il aima toujours la jeunesse, et il consacra à cette œuvre, en même temps qu'au gouvernement de la province dominicaine de France, qu'il reprit plus tard, le reste de sa vie [3]. Au mois de mars 1855, deux cents jeunes gens des facultés de Toulouse vinrent lui demander de reprendre la parole à leur profit : mais ce fut en vain. Sa réponse, pleine de reconnaissance et d'émotion, fut négative : « Ce n'est pas la première fois, leur dit-il, que je suis l'objet de démonstrations semblables

[1] M. de Montalembert.

[2] *Notice sur le P. de Ravignan.*

[3] Sorèze appartient aujourd'hui à une congrégation de prêtres soumis à Mgr d'Albi.

à celle dont vient de m'honorer la jeunesse de Toulouse; mais celle-ci m'est plus sensible, parce qu'étant plus vieux, je m'en vais actuellement à l'oubli. Jamais le soupir des âmes ne m'a trouvé sans émotion et le désir du dévouement... Mais Dieu m'impose des devoirs obscurs : il faut que je les aime et que j'oublie le passé. »

On verra tout à l'heure comment il remplit ces *devoirs obscurs*, qui ne furent pas eux-mêmes sans gloire... Mais arrivés à cette partie de notre récit, nous éprouvons le besoin de faire halte quelques instants. Avant de le poursuivre pour ne plus l'interrompre, nous avons maintenant une douce tâche à remplir. Nous allons étudier d'abord le P. Lacordaire comme orateur, écrivain et religieux... Ensuite nous contemplerons de plus près quelques-unes de ses vertus et ses qualités aimables, qui, en le rendant cher à la jeunesse, ont si bien favorisé le succès de son apostolat.

CHAPITRE XII

L'orateur, l'écrivain, le religieux.

Une triple gloire brille au front de l'homme dont nous esquissons la vie : il fut tout ensemble un grand orateur, un grand écrivain et un fervent religieux. Et d'abord, qui pourrait lui contester sa gloire d'orateur ? Il fut dans sa plus haute expression, un *vir bonus dicendi peritus*, pour parler comme Cicéron, ou, selon la belle définition de Fénelon, « cet homme qui se sert de la parole pour la pensée, et de la pensée uniquement pour la vérité et la vertu. » Malgré ses défauts et avec ses défauts, Lacordaire a été le plus grand orateur de notre siècle. Tout parle chez lui : il a l'attitude, le geste et l'action, ce que Démosthène estimait la première puissance de l'orateur.

Voici un tableau pittoresque et vrai de son éloquence, tracé par un de nos meilleurs écrivains.

« Il le faut donc voir dans la chaire sacrée, il le faut voir, ce prodigieux orateur, revêtu de cette humble toge qui recouvrit tant de saints, tant de savants, tant d'âmes fières, douces et profondes, et à laquelle, sans s'en douter, il a prêté une gloire nouvelle. Comme sa tête, sa noble tête se dégage, s'éclaire, s'illumine! Regardez : il vient de s'abîmer dans une courte et ardente prière; il se dresse, il est immobile, comme sous le poids de la charge apostolique qu'il va remplir; ses sourcils se froncent, et son front, son front si haut et si large, se plisse sous l'effort de la pensée; ses mains, appuyées sur le marbre de la chaire, trahissent par un léger tremblement l'émotion inséparable du début de toute grande œuvre oratoire; ses yeux fixes, et dont le feu encore voilé semble concentré sous la prunelle, accusent le regard intérieur de la méditation prolongée; ses lèvres qui vont s'ouvrir dessinent un imperceptible et anxieux sourire qui semble s'adresser aux vérités captives encore et qui vont s'élancer. Puis il sort de ce recueillement par un admirable signe de croix; sa tête se relève, son front se déride, son œil s'anime et jette sur l'immense auditoire un long et lumineux regard; sa bouche s'entr'ouvre et laisse tomber, avec un accent profond, net, déjà

vibrant mais contenu, le texte sacré. Le fleuve a pris son cours; de ce moment, ce sera un élan continu, parfois entrecoupé de mouvements inattendus, parfois entremêlé et comme contrarié par des lenteurs habiles, tout à coup faisant irruption avec des effets incomparables.

« Presque jamais je n'ai mieux éprouvé l'action électrique de la parole. L'orateur a saisi son auditoire, il le tient, il en est maître, il l'enlève comme l'aigle ravit sa proie. Peu à peu il monte, on le sent, on cède, on le suit; il monte, il monte encore : voici la région des foudres et des éclairs; on est transporté, on aspire à pleins poumons cette forte et sublime atmosphère. Allons! plus haut, plus haut encore! Voici la lumière éthérée, voici le foyer splendide du vrai et du beau! c'est l'enthousiasme, c'est l'ivresse, ce sont les larmes [1]! »

« Qui nous rendra, dit à son tour M. de Montalembert, l'éclair de ce regard, la magie de cette voix, la puissance de ce geste qui achève la parole? Qui nous peindra ces surprises, ces hardiesses et ces familiarités, ces élans aventureux, où semblait se jouer un génie aussi audacieux que sûr de lui-même, côtoyant le précipice sans y tomber jamais, puis planant au plus haut des cieux, d'un essor que Bossuet seul a surpassé dans la

[1] H. de Riancey.

chaire française, qui enlevait littéralement ses auditeurs et les laissait en proie à une émotion qu'un seul mot peut rendre, ce mot de *ravissement*, dont on fait un si vulgaire abus, mais qui rappelle dans la langue chrétienne les visions miraculeuses de saint Paul : *Quoniam raptus est in paradisum.*

» Oui, comme saint Paul, et comme ses deux glorieux compatriotes saint Bernard et Bossuet, ce petit prêtre bourguignon de nos jours et de notre pays a été véritablement un prince de la parole : *Quoniam ipse erat dux verbi* [1]. Il a connu le chemin de nos cœurs; il les a envahis, emportés, enchaînés, non par cette admiration éphémère et banale qu'excite le talent, mais par cet ascendant mystérieux qui appartient à la parole humaine lorsqu'elle s'abreuve aux sources d'en haut, lorsqu'elle devient cette éloquence sacerdotale que Lacordaire a portée au comble, dont il a connu tous les secrets et dont il a ainsi défini la nature :

» Le prêtre est un homme éloquent, car il doit rendre la vie sur ses lèvres à la parole de Dieu, et l'éloquence n'est pas autre chose que la parole qui vit. Deux tombeaux sont entre les mains du prêtre, le livre des Ecritures et le tabernacle de l'autel : tous les deux renferment sous des signes inanimés l'éternelle vie; tous les deux attendent qu'on les

[1] Act. Ap. XIV. 11.

ouvre à la multitude affamée du pain de la parole et du pain de la vie. Ah! comment le prêtre possesseur de ce double trésor et y croyant du fond du cœur pourrait-il ne pas être éloquent? Tous les saints l'ont été; ils l'ont été sans génie, parce que si le génie est nécessaire à l'éloquence humaine, il ne l'est pas à l'éloquence divine. La foi et l'amour n'ont pas besoin de génie : ils parlent, et toute la terre les reconnait [1]. »

Le P. Ventura disait de Lacordaire : « Dieu lui a départi autant de génie qu'à Bossuet. Il a comme lui la science de la *parole*, *mais il n'a pas la parole de la science.* » Ce jugement paraît juste.... On doit reconnaître que le goût littéraire de l'éloquent dominicain et ses connaissances historiques manquaient parfois de sûreté comme d'étendue. Mais s'il n'a point été un illustre savant, un profond érudit, il a été sans contredit un des premiers écrivains de notre siècle.... Croire que le prodigieux effet produit par sa parole tint uniquement à l'improvisation, serait une grave erreur. Une imagination éminemment poétique, un génie ardent, sincèrement épris du beau, du vrai, du bien, une grande vigueur d'expression et de style, mêlée souvent à une douceur, une délicatesse et une grâce incomparables, se retrouvent dans les *conférences*

[1] *Panégyrique du B. Pierre Fourrier.*

comme dans tous les ouvrages du P. Lacordaire. On peut le dire hardiment : parmi les auteurs et les écrivains de notre temps, nul peut-être ne laissera des pages supérieures pour le fond ou pour la forme à certaines pages de l'illustre frère prêcheur. Il nous serait facile d'appuyer cette assertion par des preuves. Mais ses principaux écrits sont entre presque toutes les mains. Qu'on les ouvre; on ne sera pas longtemps sans y rencontrer quelques-uns de ces merveilleux trésors.

Le P. Lacordaire a été avant tout un fervent religieux, et c'est là sa dernière comme sa plus pure gloire. Il a fait revivre parmi nous, dans un degré peu inférieur, ces grandes figures de saint Bernard, son compatriote, ou de saint Dominique, son bienheureux père, qui nous apparaissaient de loin comme dans une ombre inaccessible. Autant qu'aucun religieux il fut fidèle à son état, il dompta cruellement sa chair pour la retenir sous le joug de l'esprit, et il étancha courageusement cette soif d'immolation qu'il a nommée « la moitié généreuse de l'amour. » Ce qu'il nous a lui-même raconté des pénitences et des humiliations volontaires de saint Dominique, il l'accomplissait lui-même avec une énergique simplicité, qui n'altérait en rien ni l'indulgence habituelle de son âme ni même la sérénité de son aspect.

Sa cellule était de la plus austère modestie; une table de sapin, deux chaises, des livres, un crucifix, voilà tout. Suivant la règle dans toutes ses rigueurs, il ne mangeait jamais de viande et jeûnait des mois entiers. La nuit il se levait, hiver comme été, pour aller chanter matines au chœur avec ses religieux, et à quatre heures il était debout pour la prière et le travail. « C'est une opinion très-répandue chez ceux qui l'ont suivi de plus près pendant sa vie monastique, ajoute son biographe, que ses jours ont été abrégés par les macérations excessives où il s'est complu. Quand tous les secrets de cette généreuse vie seront connus, l'orateur disparaîtra devant le religieux; le prestige de cette parole qui a remué, éclairé, converti tant d'âmes, semblera une moindre merveille que l'austérité formidable de sa vie, que les rigueurs dont il châtia sa chair, que sa tendresse passionnée pour Jésus-Christ. »

Cette tendresse pour le divin Sauveur lui arracha un jour des paroles dont le souvenir vivra toujours dans notre cœur comme dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de les entendre. Je les citerai ici, comme l'un des plus merveilleux trésors de l'éloquence chrétienne.

L'orateur après avoir rappelé une pensée triste : « Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite qui

fait saigner notre cœur.... Je me trompe, messieurs, reprend-il aussitôt; il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui, chaque jour, renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par des bergers et par des rois, lui apportant à l'envi et l'or et l'encens et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y

a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi, dans son supplice et sa tombe, par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui ait fondé son amour sur la terre, et cet homme c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles, et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne connaissais pas [1]. »

L'amour de Jésus-Christ et l'amour des âmes ont été avant tout les grandes vertus du nouveau fils de saint Dominique. On connaîtra bientôt à cet égard des choses que le monde a trop ignorées. « L'opinion publique, dit avec une haute justesse M. l'abbé Perreyve, a été constamment trompée sur le P. Lacordaire, par l'allure intrépide et indépendante de sa pensée, par les formes nouvelles et hardies de sa parole. Elle n'a eu le temps de voir en lui qu'un esprit puissant et libre! Il faut

[1] 39e conférence : *De l'établissement du règne de Jésus-Christ*. 1846.

lui apprendre maintenant tout ce que ce vêtement humain, je dirais volontiers tout ce que cette toge antique cachait de divines vertus.

« Ce sera l'œuvre de ceux qui recueillent en ce moment les souvenirs d'une vie plus admirable encore dans ses détails que dans ses grandes lignes, Ce sera l'œuvre surtout de l'ordre de saint Dominique. Les religieux de cet ordre sont les fils spirituels du grand dominicain; ils sont les successeurs directs de son nom et de ses œuvres comme ils ont été les constants témoins et les compagnons quotidiens de sa vie. C'est d'eux que nous attendons la correspondance générale de celui qui fut leur second fondateur. Nul monument ne sera comparable à celui-là pour la gloire de leur illustre père; car il a été dit, et l'on ne saurait trop redire, *qu'on ne le connaîtra bien que par ses lettres.* Et l'on peut prédire aux générations futures, qu'à la vue des choses cachées dans cet immense trésor, elle admirera plus que nous le prêtre qui dépensa dans le secret une telle puissance d'amour pour la sanctification des âmes [1]. »

Veut-on savoir comment le saint religieux aimait les âmes en Jésus-Christ et quelle était la force comme la tendresse de cet amour ? écoutons-le, parler lui-même dans une intime confidence : « Je

[1] *Introd. aux Lettres du P. Lacordaire à des jeunes gens.*

ne sais si vous êtes comme moi, écrivait-il à un ami, mais je ne puis plus aimer quelqu'un sans que l'âme se glisse derrière le cœur et que Jésus-Christ soit de moitié entre nous. Les communications ne me paraissent plus intimes si elles ne deviennent surnaturelles ; car que peut-il y avoir d'intime là où l'on ne va pas jusqu'au fond des pensées et des affections qui remplissent l'âme de Dieu ? Je vois bien que des amis ne se confessent pas l'un à l'autre, ne s'aident pas dans leurs pénitences, et font de leur vie spirituelle une vie cachée à tous les regards, même aux regards qu'ils aiment le plus; mais est-ce bien de l'amitié ? L'amitié n'est-elle pas le don complet de soi-même? Et quand Jésus-Christ est devenu nous-mêmes, pouvons-nous nous donner réellement sans donner Celui qui n'est plus qu'un avec nous[1] ? »

« Tel était, ajoute ici M. Perreyve, le dernier terme des ambitions et des tendresses de ce grand cœur : « donner Jésus-Christ, et le donner en se donnant soi-même. »

Oui, c'est l'amour de Jésus-Christ qui, après avoir allumé sa mâle et victorieuse éloquence à Notre-Dame, le soutenait, le consolait, le rendait heureux dans toutes les épreuves de la vie. C'est cet amour qui débordait de son âme dans les dernières

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

effusions de son génie et le faisait tressaillir parfois d'un incomparable élan.

« Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête, on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : Voilà Jésus-Christ ! Moment céleste où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas ! On peut l'accuser d'être un songe quand on ne l'a pas vue ; mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier. Au lieu qu'en toute autre contemplation, la lumière si pure qu'elle soit, tombe sur des êtres changeants et corruptibles, ici la lumière est éternelle, l'objet inaltérable. Tandis que l'âge et les moindres accidents troublent nos plus chères amitiés, l'amour de Dieu par Jésus-Christ s'alimente de tous nos malheurs et de toutes nos faiblesses. On peut le perdre au sortir de l'enfance, parce qu'on ne l'a conçue que par autrui sur les genoux de sa mère ; mais lorsqu'une fois il nous est devenu propre, le fruit de notre expérience et de notre virilité, rien n'en ébranle plus en nous les chaudes certitudes. Il remplace ce qui s'y amoindrit et s'y décolore chaque jour. Il habite dans nos ruines pour les soutenir, dans nos abandons pour les consoler, et lorsqu'enfin nous touchons au sommet blanchi de la vie dans la région des glaces qui ne se fondent

plus, il est notre chaleur et notre suprême aspiration. Nos yeux ne peuvent plus voir, mais ils peuvent encore pleurer, et ces larmes sont pour le Dieu qui en versa lui-même sur nous [1]. »

Qu'on nous permette une autre citation encore. En ces tristes jours, où le souffle impie de romanciers prétendus savants et hauts critiques essaie de faire descendre de son divin piédestal l'adorable figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on aime à redire les tressaillements des grandes âmes dans la contemplation de cette incomparable *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.*

« Oh! qui vous dira le culte de Jésus-Christ si vous ne l'avez pas connu? et si une seule fois, dans un seul instant, vous l'avez goûté, qui vous en redira l'inexprimable effet? Ni les voluptés de l'orgueil au jour de ses plus grands triomphes, ni les fascinations de la chair à l'heure de ses plus trompeuses délices, ni la mère recevant au monde un fils de la main de Dieu, ni l'époux introduisant l'épouse dans la chasteté du foyer nuptial, ni le poète au premier souffle de son génie, ni rien qui soit et rien qui ait été, ne contient ou l'image ou l'ombre ou l'avant-coureur de ce qu'est en une âme le culte de Jésus-Christ. Toute autre chose est trop ou trop peu : elle nous passe

[1] 5e conférence de Toulouse.

ou ne nous remplit pas. Jésus-Christ seul a la mesure de notre être ; seul il a fait de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'onction, de la vie et de la mort, un breuvage tel que notre cœur le souhaitait sans le connaître ; et ceux qui ont bu à cette coupe une fois, à leur âge d'homme, savent que je dis vrai et que c'est un enivrement dont on ne revient pas [1].»

[1] *Première lettre à un jeune homme, sur la vie chrétienne.*

CHAPITRE XIII

Foi, humilité, piété du P. Lacordaire. — De l'amitié chrétienne.

Si, à l'exemple de nos anciens hagiographes, nous voulions maintenant, après avoir raconté la vie d'un grand serviteur de Dieu, étudier séparément chacune de ses vertus, que n'aurions-nous pas à dire d'abord de la foi ardente du P. Lacordaire? Rappelons seulement, à l'égard de sa foi perdue dans son adolescence, recouvrée plus tard, qu'elle fut désormais entre ses mains un trésor précieux et sacré dont il ne laissa jamais s'altérer la moindre parcelle. Sous les formes étranges, hardies, téméraires en apparence de son langage, jamais ne se cacha un alliage d'erreur. Sa parfaite orthodoxie est restée pure de tous reproches sérieux. « En lui l'éclat voilait la solidité, » a dit très-justement un excellent

juge [1]. Il est incontestable que celui dont la parole et la plume ont traité pendant vingt ans des matières dogmatiques les plus délicates n'a jamais subi aucun blâme, sur aucun point, de la part d'aucune autorité; ses conférences, ayant été soumises à Rome à l'examen d'un consulteur de l'*Index*, ont été reconnues à l'abri de toute censure.

Un illustre cardinal lui rendait naguère ce témoignage public, en prononçant son oraison funèbre : « Après le plus mûr examen, dans toute la série des questions toujours profondes, souvent indécises, soulevées par son mâle génie, aucune proposition n'a été, de la part de Rome, l'objet d'une censure ou simplement d'une critique : voilà pourquoi je suis dans cette chaire [2]. »

La nouveauté et le brillant de la forme du frère prêcheur ont toujours effarouché un certain nombre d'esprits superficiels ou prévenus. Mais, comme il le disait lui-même, « il ne s'agit pas de suivre les règles de la rhétorique, mais de faire connaître et aimer Dieu; ayons la foi de saint Paul et parlons le grec aussi mal que lui [3]. » Ce qu'il voulait avant tout, c'était attirer, remuer, réconcilier avec la parole du prêtre la foule hostile et indifférente, la

[1] M. Augustin Cochin.

[2] *Oraison funèbre du R. P. Lacordaire*, par S. Em. le cardinal Donnet, prononcée le 16 janvier 1862.

[3] Préface des *Conférences*.

jeunesse surtout. Nul plus que lui n'y a réussi. Ses hardiesses ont été pleinement justifiées, selon la remarque d'un homme de bien [1], par la multitude de nouveaux chrétiens que sa parole a ramenés au pied des autels, dont ils avaient longtemps oublié ou toujours ignoré le chemin.

L'humilité fut encore l'une des principales vertus du P. Lacordaire. Que d'exemples nous pourrions en citer ! Je me borne à rappeler deux traits qui vont la mettre dans tout son jour.

Un ecclésiastique au langage franc et rond vient un jour trouver l'illustre religieux dans sa cellule de la rue Vaugirard. Après l'avoir salué, « Mon Père, lui dit-il, j'aurais beaucoup d'observations à vous faire : me permettez-vous de vous les exprimer franchement ? — Bien volontiers, monsieur l'abbé, répond le Père ; parlez, je vous écoute. » Et aussitôt l'ecclésiastique de lui défiler à cœur ouvert et en termes peu ménagés tous les prétendus griefs qu'il a contre lui. Il lui reproche ses idées par trop libérales, ses tendances républicaines, les actes de sa vie politique, enfin sa vie politique elle-même incompatible, selon lui, avec les devoirs d'un religieux, tenu d'être avant tout un homme tranquille, un homme d'oraison. Lacordaire écoutait en silence et les yeux baissés. Quand son interlocuteur eut fini,

[1] M. le vicomte de Melun.

il lui dit tout simplement et avec grande politesse : « Je vous remercie, monsieur l'abbé, de vos observations ; elles peuvent être bonnes et justes, je les méditerai. »

Le second trait était raconté un jour par M. Martial, alors vicaire-général de Bordeaux, et depuis évêque de Saint-Brieuc, aux Pères maristes de Notre-Dame de Verdelay, où il était en pèlerinage. Ce trait montre tout ensemble l'humilité de Lacordaire et son amour pour Jésus-Christ, qui fut, comme on l'a vu, l'un des principaux caractères de sa vie religieuse.

Il prêchait à Bordeaux. Ses premiers discours, très-goûtés de la jeunesse, avaient soulevé des plaintes parmi plusieurs membres du clergé. On blâmait les formes si neuves, si hardies que l'orateur employait dans la chaire chrétienne ; on voulait l'amener à prêcher comme tous les autres. Ces plaintes, portées à l'archevêché, valurent à Lacordaire quelques observations amicales de la part du premier pasteur du diocèse. Le dominicain répondit humblement qu'étant ainsi fait, il ne pouvait changer sa nature ; il pria donc qu'on le laissât suivre sa pente, son genre et sa manière. Les plaintes continuant, Lacordaire crut alors de son devoir de les faire cesser en suspendant sa station et en quittant Bordeaux. Il s'apprêtait à partir quand la nouvelle de son départ affligea un grand nombre de Bordelais. On le solli-

cite, on le presse de rester. Mais c'est en vain. Il avait déjà plié sa valise de voyage, lorsque M. Martial, vicaire-général, lui dit enfin : « Et quoi ! mon Père, pour l'amour de Jésus-Christ, de ce Sauveur que vous aimez tant et que vous nous prêchez, ne resterez-vous pas au milieu de nous, et ne *ferez-vous pas pour le mieux?* » A ce nom de Jésus-Christ, le religieux se sentit vaincu. « Et bien, oui, dit-il aussitôt, je resterai et je ferai pour le mieux. » Il resta donc, et cette station de Bordeaux ne fut pas la moins féconde en fruits de salut. Lacordaire en conservait un précieux souvenir qu'il aimait à rappeler à l'auteur d'un livre célèbre dont il avait béni et encouragé les travaux. « Je ne suis près de vous, lui écrivait-il dans une lettre aimable, que la sentinelle avancée de la reconnaissance, qu'un soldat qui vous a vu le premier. Ce rôle me suffit, il me ramène à ces jours de Bordeaux.... jours si vite écoulés, mais que votre livre a rajeunis, en m'apportant un parfum de cette terre, toujours féconde en hommes [1]. »

La piété du P. Lacordaire s'exprimait dans toute sa personne. Ceux qui l'ont connu et vu de près savent quelles magnifiques proportions avait prises dans cette âme le sacerdoce de Jésus-Christ : « Le

[1] Lettre du R. P. Lacordaire à M. Auguste Nicolas, auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme*. Cette lettre remarquable est en tête de ce bel ouvrage, arrivé aujourd'hui à sa 16e édition.

sacerdoce, avait-il dit, est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu, et celui-là y est appelé, qui sent dans son cœur tout le prix et la beauté des âmes [1]. »

Tout le prêtre était là pour lui, et ces seules lignes sont un admirable résumé de sa vie sacerdotale.

« Il concevait le sacerdoce, ajoute M. l'abbé Perreyve, comme un absolu et perpétuel sacrifice. Jésus-Christ sur la croix, mourant pour le salut des hommes, était pour lui l'idéal du prêtre, comme il était l'objet constant, dominant, presque exclusif de sa piété; l'aliment quotidien de son âme, celui qu'il offrait toujours à celui qui venait lui demander la nourriture spirituelle.

» Il retrouvait à l'autel, dans sa forme la plus divine ce grand sacrifice du sacerdoce, qu'il portait constamment dans sa vie. Tous ceux qui ont assisté à la messe du P. Lacordaire sauront ce que je veux dire. Quelle gravité, quel recueillement! quelle autorité dans le sacrificateur! quelle union tendre et soumise à la Victime éternelle! Heureux les jeunes prêtres qui, novices dans son ordre, entouraient l'autel où il sacrifiait le matin, et purent apprendre de lui les rites sacrés! heureux les jeunes hommes qui ont grandi, comme à Sorèze, à l'ombre de

[1] *Panégyrique du B. Pierre Fourrier.*

cet autel et sous sa pastorale bénédiction! heureux les enfants qui ont eu l'honneur désiré de lui présenter l'eau et le vin du sacrifice! Quand l'âge et les dégoûts de la vie auront jeté des neiges sur leur front, ils reverront dans les souvenirs de leur enfance l'image de ce prêtre auguste, se retournant sur les degrés du sanctuaire pour bénir la chère jeunesse de son dernier apostolat, et quel que soit l'âge de leurs fautes ou de leurs malheurs, ils retrouveront dans ce bienheureux souvenir la force de tout espérer de Dieu! [1] »

Bienheureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu! Il fut donc heureux, le prêtre dont nous esquissons la vie... A travers les nombreuses vicissitudes de cette vie écoulée dans un siècle agité et troublé, il sut en effet toujours marcher haut, portant sur son front noble et serein l'empreinte visible de cette *seconde vertu réservée* dont il a retracé dans d'immortelles pages un magnifique tableau [2]. Ceux qui ont vu de près le P. Lacordaire ne me démentiront pas si j'ose appliquer au fils de saint Dominique ce qu'il a dit lui-même de son illustre Père : « L'on a remarqué comme un trait singulier de sa physionomie qu'une certaine splendeur jaillissait de son front et attirait à lui le cœur

[1] *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens. Introduction.*
[2] 22e et 23e *Confér. de Notre-Dame.* Sur la chasteté.

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique*. ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens*.

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry*,

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique*. ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens*.

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry*,

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique.* ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens.*

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry,*

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique*. ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens*.

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry,*

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique*. ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens*.

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry,*

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique.* ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens.*

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry*,

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique.* ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens.*

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry*,

de ceux qui le regardaient [1]. » Chez le fils comme chez le père, c'était l'indice d'une âme pure qui, ayant *vu Dieu une seule fois* et *l'ayant senti*, a dès lors vu tomber autour d'elle tous les prestiges et tous les voiles dont le monde couvre la vanité de ses trésors. Cet austère enfant du cloître le disait lui-même avec une simplicité effrayante pour notre faiblesse : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune ami, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure, et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. C'est cependant si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence et surtout avec une concupiscence comme la vôtre, si profonde, si entraînée, si joyeuse. Heureusement, Dieu vous a donné pour contrepoids une grande foi et un amour qui commence à s'attendrir [2]. »

Nous aimons à rapprocher de ces lignes ces quelques autres de la fin d'une lettre à un ami, datée d'Oxford. Plus d'un jeune homme y trouvera, en les méditant, un enseignement de grand prix.

[1] *Vie de saint Dominique.* ch. XI.
[2] *Lettres à des jeunes gens.*

« ... Vous ne devez pas être surpris de vous être montré un peu faible contre votre docteur. Il faut vingt ans d'études pour former un bon controversiste. Quant à son opinion sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu, et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu [1]. »

Nous avons dit plus haut que le P. Lacordaire mortifia rudement sa chair, à l'exemple des saints pénitents d'un autre âge..... Il conseillait volontiers aux jeunes gens à passions fortes l'usage de ces macérations corporelles que l'austérité des cloîtres connaît seule aujourd'hui, mais qu'aux siècles de foi, les mères tendres et fortes savaient conseiller elles-mêmes à leurs jeunes fils [2]. Un jour entre

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] On trouve dans la *Vie de saint Edme, archevêque de Cantorbéry*,

autres, un jeune homme à passions ardentes lui avouait qu'il avait une peine extrême à réprimer ses convoitises. « Eh! mon ami, lui répondit Lacordaire en tirant une discipline de dessous sa robe dominicaine, que ne faites-vous quelquefois usage de ce petit instrument?... Usez-en, croyez-moi, vous vous en trouverez bien. »

Terminons ce chapitre par quelques lignes sur l'*amitié*. « L'amitié, a dit quelque part le P. Lacordaire, est le plus parfait des sentiments de l'homme, parce qu'il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond [1]. » On peut contester sans doute la parfaite exactitude de cette définition et de l'ingénieuse théorie qui l'accompagne. Mais ce qui est incontestable, c'est que l'illustre religieux a fait à ce sentiment de l'amitié une large part dans sa vie, qu'il en a goûté les charmes et a su y trouver une

par le R. P. Massé, une touchante page à ce sujet. On me permettra d'en rappeler quelques lignes: L'auteur raconte le départ pour l'université de Paris du jeune Edme et de son frère Robert. « .... Les préparatifs de ces deux départs et les provisions du grand voyage, dit-il, furent faits par les tendres mains de Mabyle, leur mère, qui ne voulut pas laisser ce soin à des étrangers. Parmi les vêtements, le linge, et les mille objets d'agrément ou de nécessité que sut disposer la piété maternelle, elle n'oublia pas le présent que saint Louis faisait aussi, vers ce même temps, aux princes ses enfants, pour les préserver de la mollesse et du vice; elle plaça *deux cilices* qu'elle conseillait de porter trois fois la semaine; la sainte mêlait les rigueurs aux douceurs prodiguées par la mère. C'était, à ces époques plus sérieuses et plus vraies, le bouclier que les mères chrétiennes donnaient à leurs fils. Elles savaient que la vertu est à ce prix.... » (Ch. XI. p. 26.)

[1] *Sainte Marie Madeleine*. ch. I.

source toujours féconde où il puisait, tantôt un accroissement dans ses joies, tantôt une force et une consolation dans ses peines et ses tristesses.

A l'homme qui, pour des motifs d'un ordre surnaturel, abdique volontairement les joies légitimes puisées au foyer conjugal et paternel, la bonté de Dieu doit, s'il est permis de parler ainsi, une généreuse compensation.... Alors donc le cœur de cet homme se dilate et s'élargit, semblable à ces fleurs à larges calices toujours ouverts, qui reçoivent avec plus de facilité et d'abondance la douce rosée du ciel. L'amitié devient pour lui cette céleste rosée qui tombe en perles divines sur un cœur altéré du besoin d'aimer, et d'autant mieux disposée à la recevoir, que par la pureté il est resté jeune et en sent plus vivement le prix... L'amitié est dans le christianisme le terme et la récompense suprême des vertus de la jeunesse, » a dit Lacordaire dans une page charmante. « Lorsqu'un jeune homme, aidé de cette grâce toute-puissante qui vient du Christ, retient ses passions sous le joug de la chasteté, il éprouve dans son cœur une dilatation proportionnée à la réserve de ses sens, et le besoin d'aimer, qui est le fond de notre nature, se fait jour en lui par une ardeur naïve qui le porte à s'épancher dans une âme comme la sienne, fervente et contenue. Il n'en recherche pas en vain longtemps l'apparition.

Elle s'offre à lui naturellement, comme toute plante germe de la terre qui lui est propre. La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne l'inspire pas, et celui-là l'inspire qui en porte en lui-même le généreux ferment. Tout cœur pur la possède, et par conséquent tout cœur pur attire à lui, n'importe à quel âge. Mais combien plus dans la jeunesse! Combien plus, lorsque le front est paré de toutes les grâces qui attendrissent et que la vertu illumine de cette autre beauté qui plaît à Dieu lui-même [1]. »

Quel charme et quelle vérité dans cette délicieuse page! On a parlé beaucoup de l'*amitié* dans tous les temps. Mais nul autre peut-être n'a jamais mieux parlé de ce sentiment et ne l'a mieux compris, apprécié, goûté, que le P. Lacordaire. Si l'amitié, comme il l'a si bien dit, est la récompense suprême des vertus de la jeunesse, elle fut aussi la récompense de ce noble cœur, demeuré toujours jeune par la pureté et la simplicité de sa vie. Un vénérable Sulpicien disait au début du jeune prédicateur : « C'est un enfant de génie. » Lacordaire, selon la juste remarque d'un vieil ami, a gardé toute sa vie cette rare et précieuse simplicité d'enfant : c'est l'explication et l'excuse de quelques idées disparates qui ne venaient d'ailleurs que d'un sentiment généreux [2]. »

[1] *Sainte Marie Madeleine*. ch. I.

[2] M. Edouard Dumont. (*Le Monde*, 30 août 1863.

Ceux qui ont connu, aimé le P. Lacordaire, se complaisent dans cette pensée que l'amitié chrétienne, après le sentiment du devoir accompli, a été pour lui la grande force, le soutien, la consolation et le charme de sa vie. Voilà pourquoi nous venons de tracer ces lignes. Et maintenant, qu'on ouvre sa correspondance, qu'on lise ses *Lettres à des jeunes gens*, celles surtout écrites au déclin de sa vie et datées de Sorèze... On y découvrira presqu'à chaque page la confirmation vivante de cette douce pensée chère au cœur des amis de l'illustre religieux.

« Sorèze ne vous verra-t-il jamais? écrivait-il à l'un d'entre eux. Ne viendrez-vous jamais voir ses ormes et ses frênes deux fois séculaires, boire ses eaux courantes, gravir ses montagnes, vous enfoncer dans ses vallées? Je ne vous y invite pas; Sorèze serait trop beau si vous l'aviez vu! Je me borne à vous embrasser le moins mal que je puis, mais bien certainement avec tendresse. »

A un autre jeune ami (Frédéric Ozanam, croyons-nous), qu'il espérait voir à Sorèze très-prochainement, il écrivait ces lignes charmantes : « Voilà que vous me renvoyez au mois de septembre, quand nos murs seront vides. Heureusement que la nature et l'automne nous resteront. Je vous attends donc pour cette époque; n'y manquez pas au moins. Hélas! il est si rare de donner l'hospitalité à ceux qu'on

aime. Je ne devrais vous offrir qu'une pauvre cellule, et, en ce cas, votre santé ne vous permettrait pas d'habiter près de moi ; mais Dieu a permis que je pusse vous loger dans un palais, où vous aurez un bon air, des eaux délicieuses, des ombrages frais, une nourriture convenable à votre santé, enfin tout ce que pourrait vous offrir un grand de la terre dans son château. Par bonheur, c'est la volonté de Dieu qui m'a poussé là malgré moi ; sans cela, je ne sais vraiment ce qui m'en adviendrait dans l'autre monde [1]. »

[1] *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens.*

CHAPITRE XIV

Qualités aimables du P. Lacordaire. — Quelques souvenirs personnels.

Lacordaire a été, comme on l'a dit, de ceux qui ont cette pente naturelle vers le cœur d'autrui, cette pitié infinie pour les misères d'autrui, que lui-même appelait la bonté et qu'il préférait à tout. Mgr d'Orléans, prêchant un jour à Saint-Sulpice en faveur de *l'Œuvre des pauvres malades*, prit pour texte ces deux mots de l'Evangile, *Bon Maître*, et montra par de touchants exemples que la bonté, la bonté surtout envers les malades, avait été le caractère principal de la vie du Sauveur Jésus. L'humble disciple du *bon Maître* fut bon à son exemple, et comme lui, il fit de la bonté, cette vertu trop rare de nos jours, le trait dominant de sa vie religieuse. Combien de preuves nous pourrions en apporter ici !

Durant les huit années de ses conférences à Notre-Dame, la vie du P. Lacordaire, partagée entre la prière, les confessions et la prédication, fut un apostolat de tous les instants. Que de jeunes gens, que d'hommes de tout âge, après avoir entendu l'éloquent orateur, sont venus visiter l'humble religieux dans sa petite cellule de la rue de Vaugirard! Combien qui étaient entrés courbés sous le poids de misères morales de tout genre, sont sortis le cœur allègre et avec une paix qu'ils ne soupçonnaient point!

« Son accueil est plein de douceur et de bienveillance, écrivait M. de Riancey peu de jours avant la mort de Lacordaire; sa conversation élégante, affable, enjouée. Rien de plus fin et de plus charmant que son sourire; son œil limpide est d'une clarté merveilleuse : on sent que l'éclair y repose, et très-souvent cet éclair jaillit; alors il brille à étonner le regard de l'auditeur. Dans la discussion, l'orateur reparaît soudain. Un jour, c'était dans la petite chambre de la rue de Vaugirard, aux Carmélites, tandis qu'il causait avec un de ses jeunes admirateurs, arrive un groupe d'étudiants s'annonçant comme des incrédules et des impies; le P. Lacordaire les dompta d'abord par sa prévenante et sérieuse politesse, et écouta avec une complaisance rare quelques-unes de leurs objections. « Croyez-vous en Dieu, messieurs? » leur dit-il en souriant. Surpris, ils se

concertent et élèvent une timide négation. « Vous ne vous y entendez pas, messieurs, reprit le Père; vous êtes des esprits faibles et pusillanimes; quand on a des objections à faire, il les faut prendre d'une autre taille. Tenez, écoutez : voici un vieux livre (et il ouvre la *Somme* de saint Thomas), un livre qui a six cents ans : laissez-moi vous lire la manière dont on faisait des objections en ce temps-là. Y a-t-il un Dieu? *Videtur quod non;* » et le Père développe les arguments si redoutables qu'entasse l'Ange de l'école. Les étudiants étaient stupéfaits. « Voilà de la controverse, elle n'est pas misérable et honteuse comme celle de nos jours, s'écrie le P. Lacordaire. Oui; mais voici la réponse. » Et alors, une demi-heure durant, l'éloquent religieux développe les preuves de l'existence de Dieu avec une énergie, avec un feu, avec une splendeur incomparables. Ses adversaires étaient subjugués : ils se retirèrent confus et ravis : pour plusieurs, de ce jour data la conversion. Telle était la flamme de son regard, que le catholique présent en était demeuré comme ébloui. »

Tout le monde voulait un conseil du P. Lacordaire. Aussi, le temps ne suffisant plus à ses occupations journalières, s'était-il fait une loi de ne recevoir que les hommes. Malgré son exquise politesse, il refusait impitoyablement les pieuses dames qui assié-

geaient la porte du couvent. On raconte qu'un jour une dame parvint à attirer le P. Lacordaire au parloir. Le religieux, sur sa demande de l'entendre au saint tribunal, lui rappelle avec courtoisie la loi qu'il s'est imposée par la force des choses. Mais comme il allait se retirer, « Mon Père, s'écrie la solliciteuse, voilà quarante ans que je ne me suis confessée.... — Alors, madame, lui répondit le religieux, je vais vous confesser.... vous valez bien un homme ! »

Qu'on me permette de rappeler ici quelques souvenirs personnels qui me seront toujours chers. Je l'ai dit en commençant, j'ai connu aussi le P. Lacordaire. Sa parole m'a fait du bien, non-seulement sa parole publique d'orateur, mais sa parole privée de prêtre, tombant dans mon âme comme celle d'un père, d'un ami. Je l'avais connu déjà aumônier de Visitandines. La première fois que je le vis sous l'habit dominicain, c'était peu de temps après la perte d'un jeune enfant bien-aimé. Il trouva dans son cœur des paroles de consolation qui soulagèrent le mien. Je l'ai revu bien des fois ensuite, et j'ai toujours été charmé de son bienveillant accueil, de sa douceur et de son exquise urbanité. Je ne parlerai point de ces entrevues personnelles; je grouperai seulement ici quelques faits simples ou épisodes dont j'ai été l'heureux témoin; ils seront une nouvelle preuve de la bonté d'âme de l'illustre religieux.

C'était dans une soirée littéraire du *Cercle catholique* de la rue de Grenelle-Saint-Germain, présidée par Mgr Affre, archevêque de Paris. M. Roselly de Lorgues, auteur de quelques ouvrages estimés, lisait un savant travail ayant pour but de montrer que la croix avait été chez tous les peuples un signe symbolique représentant une idée religieuse ou sociale. Tout à coup se sentant fatigué, il s'arrête dans sa lecture, et interpellant un ami qu'il croyait dans la salle, il le prie d'achever son manuscrit. Mais cet ami était absent. On cherche un lecteur, personne ne s'offre. Je me trompe, il s'en présente un presque aussitôt : c'est le P. Lacordaire. « Si M. Roselly de Lorgues le veut bien, dit-il avec une grâce charmante, je vais lire son travail à sa place. » Pas n'est besoin d'ajouter que l'offre fut agréée avec empressement. L'auditoire fait entendre néanmoins une sorte de murmure. On craignait que cette lecture, hérissée de science et trop longue peut-être, ne privât la fin de la séance d'une improvisation chaleureuse vivement attendue et désirée. Mais le P. Lacordaire avait compris lui-même cette crainte. Non-seulement il lut, mais il parla plus longuement encore. Jamais peut-être dans ces causeries de plain-pied du *Cercle catholique* ou en d'autres sociétés, il ne fut plus éloquent.

C'est dans ce même Cercle que prenant la parole,

peu de jours après l'apparition de la célèbre brochure du P. de Ravignan, *De l'existence et de l'institut des Jésuites*, il dit au jeune auditoire ces paroles aimables à l'adresse du saint religieux, son émule et son ami : « Messieurs, vous avez tous lu, je pense, le nouvel écrit du R. P. de Ravignan. Si, comme moi, vous le jugez digne d'un tel honneur, je vous demande de vouloir bien, ainsi qu'on le fait en Angleterre, saluer l'auteur et son ouvrage par un triple *hourrah* d'applaudissements. » Inutile de dire si l'assemblée répondit avec enthousiasme à l'appel de l'illustre dominicain.

C'est par des traits de ce genre que Lacordaire était devenu si cher, si populaire aux jeunes catholiques. On lui a reproché de rechercher la popularité. Mais si c'était pour attirer les âmes à Dieu, de quel droit lui ferait-on ce reproche? Quoi qu'il en soit, s'il était aimé de la jeunesse, il l'aimait lui-même singulièrement. Je le vis un jour rayonnant de joie dans une gracieuse fête donnée par elle, au *Jardin d'hiver*, à John O'Connell, venu exprès à Paris pour entendre l'Eloge funèbre de son illustre père, Daniel O'Connell, prononcé à Notre-Dame par l'éloquent frère prêcheur [1]. Lacordaire, sur les instances de ses jeunes amis, avait bien voulu se rendre à cette fête, où se trouvaient Berryer et quelques autres éminents

[1] Le 10 février 1848.

personnages. Je le vois encore se promenant à grands pas dans le jardin, entouré, pressé d'un groupe nombreux de jeunes gens dont il semblait en ce moment moins le père que le frère et l'ami : « Mais c'est charmant ! c'est charmant ! » disait-il en riant, joyeux comme un enfant. Cette gracieuse fête, manifestation de la jeunesse catholique en faveur de l'Irlande et de son illustre libérateur, l'avait rendu vraiment heureux. Jamais je ne l'ai vu si gai, si content de cette joie véritable et pure qui a sa source au plus intime du cœur.

Si quelques esprits à courte vue sont étonnés ou choqués peut-être de voir une robe de moine apparaître ainsi un soir au *Jardin d'hiver* dans une fête publique, ils le seront aussi sans doute en voyant le nouveau dominicain, dans ses stations des grandes villes, accepter sans répugnance, les dîners et les invitations qui lui étaient offerts. Mais la charité qui excuse tout, justifie pleinement cette façon d'agir, peu conforme en apparence à l'austérité monastique. Ecoutons le Père expliquer lui-même sa conduite. Je plains celui qui ne découvrirait pas dans les lignes suivantes la preuve d'une humilité candide autant que d'un désir sincère et désintéressé de faire le bien.

Mme de la Tour-du-Pin ayant cru devoir donner quelques bons avis à cet égard au P. Lacordaire,

l'humble religieux la remercia *bien cordialement*; puis il ajouta : « (Nancy, 19 février 1843)... Il faut vous dire que j'ai à cet égard une grande perplexité. N'aller chez personne dans une ville où l'on prêche, où tout le monde parle de vous, où tout le monde veut vous voir : c'est une sorte de sauvagerie très-commode à laquelle je suis très-porté, mais qui a des inconvénients, surtout pour moi qui veux rétablir un Ordre inconnu et le populariser autant que faire se peut. Mgr de Bordeaux, l'année dernière, Mgr Menjaud, cette année, m'ont conseillé d'aller dans le monde en acceptant les invitations qu'on me ferait, et une fois le pas franchi, on ne peut plus refuser personne, sauf pour le temps de carême, ou lorsqu'on serait définitivement établi.

» Voilà les raisons de ma conduite, qui a ses inconvénients sans doute; mais n'y en aurait-il pas davantage à se cacher?

» Mme Swetchine m'a souvent dit que c'était un malheur pour moi que mon goût de la solitude, parce qu'en me voyant, on perdrait beaucoup des préjugés que l'on a à mon égard; et, en effet, si Nancy m'est aujourd'hui unanimement favorable, je le dois peut-être, non-seulement à mes apparitions en chaire, mais à mes apparitions privées.

» Je dînais avant-hier avec tous les officiers de hussards en garnison à Nancy ; le colonel a porté un toast en mon honneur. N'est-ce donc rien que ce rapprochement ? Dans une visite de quatre jours à Metz, une quinzaine d'officiers, je veux dire d'élèves de l'école d'application, m'ont donné une petite soirée ; j'ai bu avec eux et causé de religion. N'est-ce rien que cette familiarité ? Il est certain que beaucoup de gens me jugent mieux en me voyant dans le particulier : Faut-il abandonner cet avantage ? Je ne demande pas mieux et veux avoir votre avis exprès là-dessus dans votre prochaine lettre. Rien n'empêche que l'an prochain, à Grenoble, je commence à suivre une ligne plus austère.... [1] »

Un dernier souvenir m'est resté cher comme à beaucoup d'autres. C'est celui du P. Lacordaire rétablissant au pied de l'autel du très-saint et immaculé Cœur de Marie, dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, le tiers-ordre de Saint-Dominique, et y recevant ses premiers membres. Ce fut encore un beau jour pour lui. Il était heureux de donner le baiser fraternel à ces nouveaux membres d'une association qui a sanctifié depuis un si grand nombre d'âmes ; comme il l'a dit ingénieusement, « le monastère venait à elles, puisqu'elles ne pouvaient aller chercher le

[1] Lettre à Mme de la Tour-du-Pin.

monastère [1]. » Mon émotion fut profonde, quand je vis le vénérable curé, M. Desgenettes, s'avancer le dernier à l'autel, sous lequel il repose aujourd'hui, et venir embrasser le P. Lacordaire, qui reçut le baiser de son vénérable frère avec un angélique sourire; je ne pus me défendre en ce moment d'un pieux souvenir qu'il a décrit lui-même : Je songeais au baiser fraternel de saint Dominique et de saint François se rencontrant et s'embrassant avec une sainte effusion dans une église de Rome [2].

[1] *Vie de saint Dominique.*
[2] Idem. p. 151.

CHAPITRE XV

L'école de Sorèze.

L'antique abbaye de Sorèze, à six lieues de Castres, fondée en 757, sous Pépin le Bref, et transformée mille ans après en collége militaire tenu par les Bénédictins allait voir refleurir ses plus beaux jours. Elle appartenait désormais au tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique fondé par le P. Lacordaire en faveur de la jeunesse de son pays. L'illustre religieux ayant accepté la direction de cette grande école, s'y installa en 1854, et s'occupa dès lors de la régénérer. Il y réussit au delà de toute attente, grâce à un dévouement actif qui lui faisait tout conduire, tout animer, tout gouverner directement. Il écrivait le 29 janvier 1856 à un vieil ami : « Vous êtes bien aimable de vous souvenir d'un pauvre maître d'école

perdu dans les champs à deux cents lieues de vous. Maître d'école, entendez-vous, et non professeur de quatrième, comme vous l'avez entendu dire. C'est bien différent. Je suis capable peut-être de gouverner une maison; mais s'il me fallait corriger des thèmes et des versions de quatrième, je serais, je vous l'avoue, fort embarrassé. Je suis semblable aux rois qui peuvent bien gouverner un empire, mais qui ne seraient pas aptes aux fonctions de chef de bureau dans le plus petit de leurs ministères. Cela dit, je vous apprendrai que notre école de Sorèze marche bien, grâce à Dieu. Il a fallu y faire de grandes réformes; mais enfin, Dieu les a bénies, et le travail, la discipline, la moralité, la religion, tout y est en progrès. Nous avons 180 élèves, dont 160 pensionnaires. L'accroissement a été constant depuis que j'ai pris les rênes de l'administration, et s'il continue encore deux ou trois ans, nous arriverons à une très-raisonnable prospérité [1].

Entre les mains de son nouveau maître, Sorèze était déjà devenu l'un des établissements les plus florissants et les plus populaires du Midi, lorsqu'il en célébra le jubilé onze fois séculaire en 1857. Cette solennité attira un grand concours [2]. Ce fut l'un des

[1] Lettre à M. Edouard Dumont. (*Le Monde*, 29 août 1863.)
[2] Voir *le Correspondant* du 25 septembre 1857.

beaux jours du nouveau *maître d'école*. Sur un obélisque dressé dans le parc, il fit graver cette inscription commémorative :

PRIMUM SCHOLÆ SÆCULUM
POST DECEM ABBATIÆ SÆCULA.

Oui, il était devenu, au déclin de sa carrière, *maître d'école*, ainsi qu'il s'appelait lui-même à ses premiers débuts, lorsque interrogé devant la cour des pairs sur sa profession, il se donna ce titre. Mais ce titre si humble était singulièrement noble et cher à ses yeux. Lacordaire fut attiré et retenu jusqu'à son dernier jour à Sorèze, par l'amour de la jeunesse, cette passion dominante de son âme, et le moyen le plus sûr, selon lui, de servir Dieu et le prochain [1]. C'était donc à ses chers jeunes gens de Sorèze qu'il consacrait désormais les trésors de son âme et de sa parole. Ce qu'il avait été à Paris pour Ozanam, pour combien d'autres ne le fut-il pas alors! Combien de jeunes âmes ont vu se renouer entre elles et lui ce lien précieux et salutaire dont il a dit quelque part avec tant de grâce! « .... L'enfant qui s'est ouvert au prêtre en conserve un instinct de rap-

[1] Il y avait déjà choisi sa sépulture. « Sorèze, disait-il, sera le tombeau de ma vie, l'asile de ma mort; pour l'un et l'autre un bienfait : *viventi sepulchrum, morienti hospitium, utrique beneficium.* » Ce fut son épitaphe.

prochement, et ce que la femme est pour le cœur qu'agitent les passions, le prêtre l'est pour le cœur qui travaille à devenir pur [1]. »

Voyons-le ensuite au sortir de ces entretiens paternels et confidentiels, reprendre la parole publique, toujours à l'intention et au profit de ses chers jeunes gens. C'était pour eux qu'il composait et prononçait, dans les fêtes scolaires de Sorèze, ces discours, morceaux achevés, où il s'applique tantôt à leur inculquer l'amour et le sens du travail et du dévouement, tantôt à leur enseigner les droits et les devoirs de la propriété, tantôt à leur montrer l'importance et l'utilité des études philosophiques [2].

Pouvait-on n'être pas profondément ému en entendant ces nobles paroles sur le travail tombées de ses lèvres vénérées à la distribution des prix du 7 août 1856.

« On pourrait dire que le succès témoigne des dons de la nature bien plus qu'il ne manifeste le travail de l'intelligence et que par conséquent il est un faux indice du mérite réel ; mais la Providence a voulu que sans une culture sérieuse les dons naturels les plus parfaits ne portassent pas leurs fruits, comme ces plantes, dont la sève, si riche

[1] *Notice sur Frédéric Ozanam.*

[2] Discours du 7 avril 1855. *Œuvres.* t. v. Discours des 11 avril 1858 et 10 avril 1859. *Correspondant.* t. XLV et XLVII.

qu'elle soit, s'altère faute de soins et ne rend plus à l'homme qu'une moisson dégénérée. Le travail est la condition nécessaire du développement de l'esprit, et le travail lui-même n'est possible, surtout dans la jeunesse, qu'avec le concours généreux de la vertu. Le jeune homme qui méprise la discipline, qui n'aime point ses maîtres, qui ne voit dans une école qu'une prison, dont l'émulation n'est excitée ni par le besoin de sa propre excellence, ni par l'espérance des joies qu'il causerait à sa famille; le jeune homme, insensible aux progrès de ses camarades comme aux siens propres, pour qui les jours sont comme un fardeau sous lequel il se débat, qui ne songe ni à Dieu, ni à la patrie, ni même à l'avenir, si ce n'est pour se le représenter sous la forme du plaisir et de la liberté : ce jeune homme, croyez-le, portât-il le germe du talent le plus rare, languira sans honneur, impuissant au succès parce qu'il est impuissant à la vertu. Il y a donc, messieurs, dans cette solennité, sous des apparences littéraires et bornées, le couronnement sérieux de tous les mérites par tous les efforts. Le travail en fait le fond, il est le premier principe de tout bien. C'est lui qui mûrit la pensée après l'avoir ent'ouverte; dans le sillon qu'il creuse chaque jour, la nature sème derrière lui le vrai, le beau, le grand, toutes les idées dont la faculté

préexiste en nous, mais qui attendent, pour y devenir des réalités vivantes, la main créatrice de la réflexion. Par elle l'esprit s'étend, l'imagination s'allume, le goût se forme, la langue s'orne et se polit; mais en même temps le corps exercé de concert sous cette patiente discipline perd de sa rudesse et de sa grossièreté. Le front prend des lignes plus amples pour contenir à son aise sous sa noble architecture une intelligence devenue plus vaste; les yeux s'animent d'un feu qui n'est pas celui des passions, mais le feu légitime et pur de la pensée; les lèvres, qui demeuraient immobiles sous l'inaction ou serrées par l'indifférence, apprennent à se mouvoir, à sourire, à plaire; les joues se colorent d'un éclat où transpire la pudeur; toute la tête devient expressive; et, au lieu des traits âpres de l'homme sans culture, ou des traits morts de l'homme sans virilité, elle revêt un mélange de force et de grâce, de douceur et de vie, de tendresse et de grandeur, magnifique image d'une âme qui est elle-même une image de Dieu. »

En dehors des occasions solennelles, le P. Lacordaire prêchait chaque semaine dans la chapelle du collége, et sa parole n'était pas donnée à ce jeune auditoire avec moins de soin ni moins d'amour qu'aux grandes multitudes. C'était, avec la différence des âges et des idées, la même flamme, la même

ardeur, les mêmes transports qu'à Notre-Dame. Pendant le dernier carême de sa vie, déjà épuisé par la maladie, il demeura fidèle à cette pieuse habitude : il prit pour sujet de ses conférences *le Devoir*. C'était une idée qui lui était chère entre toutes, non-seulement parce qu'il l'avait creusée, mais parce qu'il la pratiquait depuis son enfance. Il montra aux jeunes gens de l'école que *le devoir* est la plus grande et la plus généreuse des idées, la plus grande force pour résister, pour agir. Il est encore la source de la véritable élévation dont voici les degrés : les honnêtes gens, les hommes d'honneurs, les magnanimes, les héros, les saints; la sanction du devoir est dans la justice des tribunaux, la conscience et le dernier jugement de Dieu. Le devoir est enfin la plus grande source de bonheur dans l'enfance, dans la famille, dans la patrie, dans la vieillesse.

On voit par ce cadre à quelle hauteur son esprit élevait l'âme et l'esprit de ces enfants, et ce que devaient être des élèves sous un tel maître d'école [1].

Pour eux enfin il avait conçu le plan et il posa les premières pierres d'un grand et dernier édifice qu'il comptait élever et où il voulait traiter

[1] Le R. P. Chocarne : *Les Derniers Moments du R. P. Lacordaire.*

tout le côté pratique de la religion; il lui donnait ce titre : *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.*

« .... Sur le fond du travail, écrivait-il, je suis tout à fait résolu; aucun autre ne serait plus analogue à mes travaux antérieurs, aucun ne les compléterait mieux, aucun même ne serait plus utile... La vie chrétienne est rare aujourd'hui même en ceux qui sont chrétiens. L'abaissement des caractères, l'incertitude des convictions, la ressemblance de toute vie avec toute vie, semblent prouver que la grandeur évangélique n'imprime plus son sceau sur les âmes avec assez d'énergie. Ne peut-on la relever dans un certain nombre [1]?... »

Plein de cette idée, Lacordaire publia ses trois premières *Lettres*, où il fit déborder la vraie sève chrétienne. « Il y porta en même temps, dit M. de Montalembert, à leur point culminant son style et sa pensée; on les lit et on les relit avec une émotion toujours croissante. Tous les défauts de ses anciens écrits, qui apparaissaient à la surface comme les scories d'un métal précieux en ébullition, ont disparu. Il ne reste plus, dans le fond comme dans la forme, que la grandeur, l'élévation, la force et l'originalité du génie; il y conserve, par le plus rare des priviléges, l'énergie, l'élan et

[1] Sorèze, 15 décembre 1857.

jusqu'aux grâces de la jeunesse, en même temps qu'il y déploie tout ce que la maturité donne de perfection et d'autorité aux dons de l'intelligence [1]. »

Cet *Emmanuël,* auquel le directeur de Sorèze adressait de si douces et si profondes leçons, était un jeune élève sorti de l'école, et que le maître avait distingué entre tous pour en faire le dépositaire de ses derniers et plus suaves épanchements. Mais ces prédilections nouvelles ne le rendaient point oublieux de ses anciens amis. Il demeura jusqu'à la fin fidèle à l'amitié, et empressé de jeter une fleur sur sa tombe. Une mort prématurée enlève-t-elle à la religion et aux lettres son cher Ozanam, il consacre les plus touchantes pages à la mémoire de ce jeune savant, lui décernant ce bel éloge qu'il mérita lui-même : « Il fut doux pour tout le monde, et juste envers l'erreur. »

C'est dans cette occasion qu'il a écrit les lignes suivantes qui peignent l'état de son âme à l'heure où la chute de M. de la Mennais l'avait plongé dans l'anxiété et l'isolement.

« Il me faut, dit-il, traverser bien des années

[1] Cette série de lettres, dans la dernière pensée de Lacordaire, devait en comprendre trente à trente-cinq. Les quatre premières devaient être le vestibule de l'œuvre. Puis venaient trois grandes divisions ou catégories de lettres destinées à traiter du culte de Jésus-Christ : 1° dans les vertus; 2° dans les sacrements; 3° dans les mystères et dans la liturgie.

pour retrouver l'heure où je vis Ozanam pour la première fois. Je n'avais pas encore inauguré l'enseignement qui bientôt après me donna des disciples et des amis. Frappé de la foudre à l'entrée de ma vie publique, séparé d'un homme illustre en qui j'avais cru trouver le génie de la conduite avec celui de la pensée, j'errais au dedans de moi dans des incertitudes douloureuses et de terribles prévisions. De ce peu de renommée que j'avais acquise en combattant trop tôt, jaillissaient des amertumes qui eussent brisé mon existence, si des affections généreuses et à jamais fidèles n'eussent pris leurs racines dans la solitude même où m'avait rejeté la disgrâce. Ozanam ne fut pas de ces amis premiers que le souvenir du malheur rend si cher, mais il vint à cette heure là, comme l'avant-garde de la jeunesse qui devait bientôt, en entourant ma chaire, me relever de mes afflictions. »

Plus tard, c'est au P. de Ravignan ou à Mme Swetchine qu'il consacre un tribut public de regret. Il trouvait dans l'éducation de la jeunesse, devenue la grande préoccupation de ses dernières années, une consolation pour ses tristesses. « Une des consolations de ma vie présente, disait-il, est de ne plus vivre qu'avec Dieu et ses enfants : ceux-ci ont leurs défauts, mais ils n'ont encore rien trahi et rien déshonoré. »

Dans l'un de ses derniers voyages à Paris, M. de Montalembert voulait le retenir un jour de plus pour un motif important; il s'agissait, croyons-nous, de sa candidature académique : son pieux ami lui répondit après quelque hésitation : « Non, je ne puis, cela ferait peut-être manquer la confession de quelques-uns de mes enfants qui se préparent pour la fête prochaine. On ne peut calculer l'effet d'une communion de moins dans la vie d'un chrétien. » Et à l'instant il fit deux cents lieues pour ne pas priver ses enfants de cet avantage spirituel. Avec quel droit justement acquis pouvait-il donc leur dire dans la dernière allocution qu'il leur adressa d'une voix éteinte peu avant sa mort : « Si mon épée s'est rouillée, messieurs, c'est à votre service ! »

CHAPITRE XVI

Quelques souvenirs de Sorèze.

Revenons nous reposer quelques instants encore sous les beaux ombrages de Sorèze. Nous aimons à croire que la grande âme du P. Lacordaire elle-même, du fortuné séjour qu'elle habite sans doute, aime à planer quelquefois sur ce petit coin de terre où s'écoulèrent ses derniers jours, sinon les plus glorieux, du moins les plus doux et les plus sereins. Contemplons donc l'illustre maître au milieu de ses chers élèves, qui n'avaient point trompé l'espoir de son cœur, lorsqu'il écrivait ces lignes en entrant sous ces murs paisibles : « ... J'ai de la joie de quitter le monde pour vivre avec des enfants et des jeunes gens. On peut du moins se flatter qu'il s'en trouvera de bons, de constants, de généreux, et si c'est une illusion,

elle vaut encore mieux que les douleurs de la réalité (27 juillet 1854) [1]. »

Non, ce n'était point une illusion, et ce pieux ami de la jeunesse goûtait réellement au milieu d'elle d'intimes et pures joies. Un tableau non moins touchant que son dévouement paternel serait maintenant celui de l'affection filiale de tous les élèves de l'école de Sorèze pour leur digne maître. S'il les aimait, il était aussi aimé de chacun d'eux, et cette affection de fils pour leur père était pour lui sans doute une source de douces et pures consolations. Que de preuves ne pourrions-nous pas en apporter ici! Je me bornerai à une seule.

Un jour, j'ignore à quelle occasion, une nouvelle étrange avait couru dans le pays. On racontait qu'une révolte ayant éclaté à Sorèze, le P. Lacordaire avait été *pendu par les élèves*. Cette nouvelle vint à l'école; le directeur, dans une réunion des enfants qui eut lieu peu de temps après, la leur communiqua avec cette aimable simplicité qu'il mettait dans ses relations avec eux. « Oui, mes enfants, leur dit-il, le bruit a couru que j'avais été pendu par vous. C'est à vous maintenant à le démentir. » En ce moment un des élèves se lève et s'écrie tout à coup d'une voix forte : « Non-seulement nous n'avons point pendu

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

le Père, *mais nous nous ferions tous pendre pour lui!* » Une triple salve d'applaudissements répondit à la voix du jeune homme qui venait d'exprimer si bien les sentiments de l'école tout entière pour le plus vénéré des maîtres et pour le père le plus aimé.

S'il est dans la vie quelques moments heureux qui compensent dans une âme sensible bien des amertumes et des tristesses, ne devons-nous pas croire que celui-ci fut de ce nombre pour l'âme du P. Lacordaire?

Au reste, il avait su trouver dans la *paix en Dieu* sa plus forte consolation au milieu des tristesses que lui apportaient les bruits du dehors et la vue des violences des hommes. Le 31 mars 1856, il écrivait de Sorèze à un ami à Rome... « ... Les derniers événements m'ont d'ailleurs bien dépris de ce monde et de ses opinions; je n'ai plus de vie que dans l'avenir et dans l'éternité. C'est là que disparaissent toutes les vaines colères des partis, là qu'on prend la force de n'y pas même penser. Quand le voyageur traverse les Alpes il vient un moment où les premières brises de l'Italie lui annoncent la présence de cette grande et aimable terre; il s'arrête pour en respirer le parfum, et il oublie les tempêtes froides qu'il vient de laisser derrière lui. Oh! que Dieu est bon à ceux qui ne

cherchent que lui! — Tâchez, mon cher enfant, d'habiter là, et de vous y faire un grand calme, non pour vous endormir dans une paix trompeuse, mais pour y puiser la force qui attend, qui croit et qui combat..... C'est la solitude qui m'a sauvé des ennemis : elle est encore aujourd'hui mon asile [1]. »

Avec émotion cependant, comme l'illustre ami du P. Lacordaire, nous entendons résonner au milieu de ce cher asile de Sorèze, « la note indestructible de cette mélancolie qui l'avait doucement envahi dès sa jeunesse. « Je suis triste quelquefois, » disait-il alors étant encore séminariste, mais où n'est-on pas triste quelquefois? C'est un dard qu'on porte toujours dans l'âme : il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. » Ecoutons, maintenant, apporté de son dernier asile, l'écho d'une plainte adoucie par la foi. « Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne [2]. »

[1] *Lettres à des jeunes gens.*

[2] *Correspondant* du 25 septembre 1856.

« Oui certes, dirons-nous avec le plus fidèle ami que nous avons déjà cité, elle sera pardonnée, car elle ne dégénère jamais en malsaines rancunes, en sombre et amer découragement : elle se relève et s'épure dans un flot de poésie et de charité comme dans cette péroraison d'un discours du P. Lacordaire :

« M. de Chateaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Lido, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se représentait au regard du poëte comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien là Venise avec ses coupoles sortant des eaux; c'était le lion de saint Marc avec sa fameuse inscription : *Paix à toi, Marc, mon évangéliste.* C'étaient les mêmes splendeurs, obscurcies dans la défaite et la servitude, mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri; c'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence, l'Orient et l'Occident réunis en un seul point glorieux au pied des Alpes illuminées de tous les souvenirs de Rome et de tous ceux de la Grèce. Cependant le vieillard devenait pensif et triste; il ne pouvait croire que ce fût là Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému; et, comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de

la mer qui le sollicitaient en vain, cette parole mélancolique : « Le vent qui souffle sur une tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux ! »

» Pour moi, en me trouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement ; il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et au bruit de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même content et consolé : « Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux [1]. »

« Content et consolé ! on l'est comme lui et avec lui en l'écoutant parler, dit ici encore M. de Montalembert. Mais où puisait-il le secret de ce contentement si rare au déclin de la vie et aux portes de la vieillesse? Disons-le sans détour, ce n'était ni dans le cœur des mères ni dans celui de ses jeunes et chers amis : c'était dans le cœur de Jésus-Christ. Car c'est là qu'il faut surtout et toujours le chercher [2].... »

Que de charmants et délicieux tableaux de la vie du P. Lacordaire à Sorèze seront tracés un jour,

[1] Discours pour la distribution des prix, en 1856.

[2] *Le P. Lacordaire*, par le comte de Montalembert.

nous l'espérons, par un digne historien de l'illustre religieux ! Pour nous, terminons par un dernier trait, où se peint son âme tout entière. Vers la fin de cette vie si pleine, qui semblait promettre cependant de longs jours encore, Lacordaire revenait avec M. l'abbé Perreyve, d'un court voyage entrepris pour sa santé déjà gravement atteinte. Le trajet constamment fait en voiture avait épuisé ses forces. « A mesure qu'on approchait de Sorèze, raconte M. Perreyve lui-même, la vie semblait renaître dans le bon père qui allait revoir ses fils. Tout à coup, du sommet d'une colline, nous aperçûmes le clocher de l'antique abbaye, et tout autour les bâtiments de l'école. Le Père s'écria : « Les voilà! je suis guéri ! » et une telle joie se répandit sur son visage qu'il en parut littéralement transformé. Ses yeux s'enflammèrent, sa voix vibra ; il se mit à parler de Dieu et de ses enfants avec une ardeur et une éloquence fiévreuses que rien ne put calmer. Cette allégresse paternelle le soutint deux jours qu'il employa tout entiers à revoir et à bénir chacun de ses chers pénitents [1]. »

Tel était le P. Lacordaire à Sorèze ; un pasteur au milieu de son troupeau, un père au milieu de ses enfants.... Mais éloignons-nous un instant de ce paisible théâtre de ses derniers travaux, et

[1] *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens. Introduction.*

avant d'y revenir pour assister au touchant spectacle de sa mort, rappelons quelques autres joies intimes qu'il lui fut donné de goûter, avec l'éclatant honneur qui vint couronner, au terme de sa glorieuse carrière, son génie et sa vertu.

CHAPITRE XVII

Restauration du couvent de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume en Provence. — Lacordaire à l'Académie.

Il a été donné au P. Lacordaire de goûter vers la fin de sa vie ces joies fortes et intimes qu'éprouvent les fondateurs ou restaurateurs d'Ordre, lorsque Dieu féconde leurs travaux et les récompense déjà par une singulière bénédiction. Il a eu l'honneur et la consolation de ramener sur la montagne de la Sainte-Baume, et près de la basilique de Saint-Maximin, en Provence, l'ancienne milice dominicaine; « il a vu de ses yeux le cloître vide se repeupler, les pompes anciennes reprendre leur harmonie interrompue, le passé sortir de sa tombe avec une jeunesse dont on ne le croyait pas capable [1]. » Il aimait cette fondation de Saint-Maximin, où il avait

[1] *Sainte Marie Madeleine*, par le R. P. Lacordaire.

reconnu un des signes les plus évidents de la main de Dieu sur son œuvre. Avec quel bonheur il était allé redemander lui-même aux montagnes de Chalais, premier berceau du rétablissement de l'Ordre, une jeune et nombreuse famille, espoir de l'avenir, pour l'installer sous un ciel plus doux, dans des cloîtres plus vastes, plus chers à la piété !

Après Pâques (1861), il voulut revoir une fois encore cette jeune et nombreuse famille. « Il voulait la revoir, lui dire son affection, lui donner ses derniers conseils et cette unique bénédiction des patriarches à leurs Benjamins. De longtemps on n'oubliera à Saint-Maximin ces trop courtes instructions du soir, où le Père, entouré d'une couronne blanche de soixante religieux rangés le long des murs de la grande salle du chapitre, retrouvait pour eux dans son cœur les éclats d'une éloquence qui n'avait plus rien de la terre, les conjurait de redouter les empressements du monde, non ses mépris, et leur révélait dans un langage inspiré l'éternelle beauté de leurs vœux, mariage ineffable entre l'âme et Dieu [1]. »

Le 17 juillet, surlendemain de sa fête, il écrivait à leur maître des novices : « Mon très-révérend et bien cher Père, j'ai reçu la lettre que vous et vos chers novices m'avez écrite à l'occasion de ma fête,

[1] *Les Derniers Moments du P. Lacordaire*, par un religieux dominicain, le P. Chocarne, prieur de Saint-Maximin.

et je m'empresse de vous dire combien j'en ai été touché. La fondation du couvent de Saint-Maximin est assurément l'œuvre capitale de mon second provincialat [1], soit en considérant les magnifiques et pieux souvenirs qui s'y rattachent, soit en considérant le nombre de religieux qu'il peut contenir et qui nous permet de réunir, sous un seul Pasteur et sous les mêmes lecteurs, tous nos jeunes étudiants dans un lieu aussi propre à la santé qu'à la piété. L'esprit qui anime cette communauté, et particulièrement nos chers novices profès, nous fait présager pour la province non-seulement un accroissement considérable de ses religieux, mais un accroissement de vie surnaturelle et d'œuvres apostoliques. Dieu, qui, au milieu de bien des travers, a béni la résurrection de notre ordre en France et en a fait comme la porte par où les autres ordres religieux ont passé pour s'y rétablir à leur tour, a voulu que les reliques de sainte Madeleine, l'une des protectrices de notre ordre, devinssent comme la pierre angulaire de notre édifice... J'ignore ce que Dieu décidera au sujet de ma santé et de ma vie; quoi qu'il arrive, je laisserai notre chère province, après vingt-deux ans de travaux, véritablement assise sur la grâce manifeste de Dieu. »

[1] Le premier avait duré de 1850 à 1854; le second, commencé en 1858, aurait expiré cette année 1862.

Celui qui parlait ainsi avait laissé s'échapper de son cœur, en l'honneur de la protectrice de son Ordre restauré, un des hymnes les plus harmonieux que la reconnaissance et l'amour divin aient jamais inspirés à une bouche mortelle. Il avait écrit son livre de *Sainte Marie Madeleine*, [1] qu'il termine en demandant d'une voix suppliante quelques aumônes pour son sanctuaire de Provence. « Oh ! qui que vous soyez, qui lisez ces pages, si jamais vous avez connu les larmes du répentir ou celles de l'amour, ne refusez pas à Marie Madeleine, qui a tant pleuré et tant aimé, une goutte de ce parfum dont elle embauma les pieds de votre Sauveur. Ne délaissez pas la grotte où les anges l'ont visitée... Apportez votre tribut, si faible soit-il, à la rénovation d'un des plus grands et des plus chers monuments de la chrétienté... Pour moi, qui ai ramené près de la montagne et de la basilique, tout indigne que j'en étais, l'ancienne milice chargée par la Providence

[1] *Sainte Marie Madeleine.* in-12. 1860. — L'admiration qu'excite le talent magique répandu dans cet ouvrage ne doit pas faire oublier quelques erreurs qu'on a justement relevées : comme, par exemple, dans l'apparition du Sauveur ressuscité à Marie Madeleine, qui aurait précédé l'apparition à la sainte Vierge elle-même (p. 125); ou bien, lorsque le tombeau de Marie Madeleine à Saint-Maximin est appelé *le troisième tombeau du monde* (p. 233); le pieux auteur oubliant dans son saint enthousiasme que les tombeaux de saint Jacques à Compostelle et de saint Martin à Tours occupaient autrefois et doivent occuper encore les troisième et quatrième rangs dans la chrétienté. Un critique, trop sévère peut-être, trouve *quelque chose de pénible* dans le résultat des impressions diverses et contraires provoquées par la lecture de ce livre. (*Bibliogr. cathol.* t. XXIV.)

d'y veiller jour et nuit, puissé-je écrire ici ma dernière ligne, et comme Marie-Madeleine, l'avant-veille de la Passion, briser aux pieds de Jésus-Christ le frêle mais fidèle vase de mes pensées [1]. »

Vers la fin de septembre 1860, accomplissant un pèlerinage longtemps rêvé, celui qui écrit ces lignes est venu à son tour s'agenouiller au tombeau de Madeleine, dans sa vieille basilique de Saint-Maximin, « monument d'un art sévère et simple, où la grâce s'unit à la grandeur, et qui, dans cette plaine solitaire, au pied de ces monts ardus, entre ces habitations pauvres et peu nombreuses, paraît un vaisseau échoué par hasard et attendant la main puissante qui le lancera sur les flots [2]. » Puis, dans le cloître des nouveaux dominicains, il a vu soixante religieux travaillant avec bonheur à tout reconstruire, à tout réparer, au milieu de ces vieux bâtiments où durant six siècles s'écoulèrent les jours studieux et calmes d'un si grand nombre de leurs frères. Enfin, le lendemain, par une magnifique matinée d'automne, il gravissait la montagne de la Sainte-Baume, pour venir prier aussi dans la grotte transformée en chapelle, où la sainte amie du Sauveur vit s'écouler trente années de pénitence. Pieux et chers souvenirs! je vous ai redits ailleurs [3].

[1] Le R. P. Lacordaire. *Sainte Marie Madeleine.* [2] Idem.

[3] *Fleurs printanières.* Lille. in-8°. 1862.

Je ne dois point vous rappeler ici encore... Mais en parlant de cette fondation de Saint-Maximin, qui fut la couronne de la vie religieuse de notre illustre ami, puis-je oublier une autre couronne qui vint ceindre vers le même temps son front d'homme public et d'écrivain ? J'en dirai un mot pour achever de dissiper une erreur et une injustice commises à cet égard, et montrer que jamais homme n'est entré au sein de l'Institut de France par une voie plus légitime et plus glorieuse.

Le 2 février 1860, le P. Lacordaire fut élu à l'Académie française en remplacement de M. de Tocqueville [1]. Un jour seulement (24 janvier), il siégea dans les rangs de cette illustre assemblée. La France entière, à de rares exceptions près, s'associa à « la joie et à l'orgueil du spectacle que l'Académie offrait en ce moment à tous les yeux [2]. » Quel spectacle étrange en effet, inconnu jusqu'alors ! Un froc dominicain paraissant en plein dix-neuvième siècle au sein de la première assemblée littéraire de la France et du monde ! Qui aurait pu prévoir ce tableau il y a trente années ? Mais cette place est-elle bien celle d'un homme de prière et de solitude, d'un moine enfin ? n'est-il pas entré à l'Académie contre le gré du maître général de son ordre ? Nous avons ouï

[1] Il fut nommé par vingt et une voix contre quatorze.

[2] *Discours de M. Guizot à l'Académie.*

ce langage. Etrange erreur! « Il nous suffit de rappeler, dirons-nous avec l'un de ses frères, qu'en recevant, moins pour lui que pour sa cause, des suffrages qu'il n'est permis de dédaigner qu'en France, il plaçait de ses mains la clef de voûte à l'édifice de toute sa vie : la réconciliation de son siècle, de son pays, de la science, de la liberté avec la foi catholique, et qu'il n'était entré dans ce temple de toutes les gloires littéraires que pour y être *le symbole de la liberté acceptée et fortifiée par la religion* [1]. »

Ecoutons encore un autre ami, confident intime du P. Lacordaire, nous révéler à ce sujet les véritables pensées de son cœur.

[1] *Discours du R. P. Lacordaire.*

Au sujet de sa candidature, qu'il n'avait *sollicitée par aucune démarche*, le P. Lacordaire s'expliquait ainsi très-sincèrement avec un ami. « Vous pouvez être assuré que je tiens à honneur d'entrer à l'Académie française, et que je suis touché de la bienveillance spontanée que plusieurs académiciens, parmi les plus illustres, ont montré pour ma candidature. Cette bienveillance, qui m'a cherché dans la retraite, et que je n'ai sollicitée par aucune démarche, est peut-être le seul honneur public que j'ai reçu dans ma vie. Je dis *peut-être*, par le choix que fit de moi la ville de Marseille en me nommant député à la dernière assemblée constituante. Sauf cette élection, rien ne m'apparaît dans ma vie qui ait le caractère de ce qu'on appelle un honneur. Cet honneur est très-compatible avec ma position religieuse. Des évêques ont été membres de l'Académie française; d'autres ecclésiastiques appartenant à des congrégations du clergé régulier y ont aussi trouvé leur place; personne ne s'en est étonné, parce que la gloire littéraire est la chose la plus affranchie de tout ce qui est rang ou condition. Les académies romaines sont peuplées de religieux, et je connais un dominicain, occupant une haute charge à la cour pontificale, qui est membre de l'Académie des arcades, et s'y appelle Tityre ou Mélibée; à plus forte raison et plus gravement pourrait-il être membre de l'Académie française.

« ..... Le mois de janvier (1861) approchait ; un matin le Père fit appeler son confesseur et lui dit : « Mon ami, voilà mon travail sur M. de Toc-
» queville achevé, mais dites-moi bien ce que vous
» pensez de mon entrée à l'Académie. Vous le savez :
» le Père général n'y voit pas d'obstacle, et pour
» moi, je pencherais plutôt à mourir en paix, si
» vous n'y trouvez pas d'inconvénients. Mais réflé-
» chissez ; la chose est importante ; je ferai ce que
» vous voudrez. «

» Son confesseur lui répondit qu'il y avait là un appel de la Providence ; une admission opportune des ordres religieux au droit de cité dans la première assemblée littéraire du monde, une sorte de consécration de ses principes sur l'alliance de la liberté et de la religion, enfin l'accomplissement d'un des derniers vœux de Mme Swetchine, du vœu de ses amis, et comme le couronnement de ses œuvres. « Réflé-
» chissez encore, » dit-il. Au bout d'une journée, la réponse fut la même : « C'est bien ; j'irai.

» Il alla à l'Académie par obéissance pour la vérité et pour nous. Il en revint très-touché de l'accueil que lui avaient fait tant d'hommes respectables ; il me l'écrivait : « On m'a fait un accueil on ne peut plus cordial. » Puis il ajoutait : « Un des fondateurs du *Correspondant* était à Rome dernièrement. Le Pape l'a reçu en audience ; il avait sur sa table le

dernier numéro du *Correspondant*. « Voici, lui a-t-il » dit, un bien bon recueil et qui nous sert bien. » Puis, parcourant les noms inscrits sur le titre du numéro, il en a fait l'éloge en ajoutant : « Il y en a » d'autres encore : M. de Montalembert *et ce cher* » *P. Lacordaire*. » Figurez-vous, mon ami, que ces derniers mots ont été prononcés avec un accent très-significatif et répétés deux fois. On a demandé au Pape l'autorisation de redire ses paroles : « Oui, a » répondu le Saint-Père, oui, sans aucun doute. »

» Adieu, mon bien cher Père ; mille choses à nos religieux, surtout aux PP. Houlès et Lécuyer. Ecrivez-moi souvent et tenez-moi au courant de tout ce qui se passe à l'école. Tout à vous cordialement. »

» Voilà ce qui l'occupait dans ses triomphes [1] ! »

[1] *Dernière maladie et mort du R. P. Lacordaire*, par le R. P. Mourey, directeur de l'Ecole de Sorèze.

CHAPITRE XVIII

Eloges funèbres et panégyriques.

Il nous reste à tracer une dernière page, une page triste et consolante tout à la fois. Arrivé à ce point extrême de notre récit, nous sentons combien de trésors précieux d'une si belle vie il a laissé dans l'ombre; mais nous ne pouvons passer sous silence ces *Eloges funèbres* et ces *Panégyriques* par lesquels le P. Lacordaire, l'émule de Bossuet, a conquis avec lui, dans un genre d'éloquence difficile, une pure et immortelle gloire. Les *Eloges de Mgr de Forbin Janson, du général Drouot, d'O'Connell*, les *panégyriques du B. Pierre Fourrier* et *de saint Thomas d'Aquin* [1], sont, chacun dans leur genre, des morceaux achevés, dignes des plus beaux temps de

[1] Ces éloges funèbres et ces panégyriques ont été prononcés à diverses époques, à Nancy, à Paris, à Mattaincourt et à Toulouse.

la chaire chrétienne. *L'Eloge du général Drouot* est surtout regardé comme un chef-d'œuvre. C'est par des citations que nous devons faire apprécier ces morceaux d'une si haute éloquence.

Voici comment le grand orateur peint les premières années du général :

« Antoine Drouot était le troisième de douze enfants. Issu du peuple par des parents chrétiens, il vit de bonne heure dans la maison paternelle un spectacle qui ne lui permit de connaître ni l'envie d'un autre sort ni le regret d'une plus haute naissance; il y vit l'ordre, la paix, le contentement, une bonté qui savait partager avec de plus pauvres, une foi qui en rapportant tout à Dieu, élevait tout jusqu'à lui, la simplicité, la générosité, la noblesse de l'âme, et il apprit de la joie qu'il goûta lui-même au sein d'une position, estimée si vulgaire, que tout devient bon pour l'homme, quand il demande sa vie au travail et sa grandeur à la religion. Jamais le souvenir de ces premiers temps de son âge ne s'effaça de la pensée du général Drouot; dans la glorieuse fumée des batailles, aux côtés même de l'homme qui tenait toute l'Europe attentive, il revenait, par une vue de cœur et un sentiment d'actions de grâces, à l'humble maison qui avait abrité, avec les vertus de son père et de sa mère, la félicité de sa

propre enfance. Peu avant de mourir, comparant ensemble toutes les phases de sa carrière, il écrivait : « J'ai connu le véritable bonheur dans l'obscu-
» rité, l'innocence et la pauvreté de mes premières
» années !... »

» Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des frères des Ecoles chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Ses parents, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collége, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir, dans ses oreilles et son esprit, les inconvénients d'une perpétuelle distraction. Le soir on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. Dès les deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait point de lui manquer de nouveau; alors il

s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de Tite-Live ou de César.... »

Drouot, comme on le sait, passa par les plus grands honneurs, comme par les plus rudes épreuves. L'orateur trace à grands traits l'histoire de ses hauts faits, de sa fidélité, de ses malheurs, et il le retrouve dans sa retraite volontaire à l'âge de quarante-deux ans, vivant de l'amour de Dieu, de l'amour des hommes, de l'amour des lettres.

« Il avait, ajoute le P. Lacordaire, sucé avec le lait de sa mère une foi qui avait été confirmée par la forte éducation du travail et de la pauvreté. Cette foi ne chancela pas un seul jour et ne se cacha pas une seule fois. Sous la tente du soldat, comme dans l'orgueil des palais, Drouot fut publiquement chrétien....

» Quand Napoléon, sans détourner la tête, prononçait cette brève parole « Drouot! » l'aide de camp recommandait son âme à Dieu, partait à toute bride, et, quelques minutes après, on le voyait précipiter au galop cinquante ou cent bouches à feu, qui, sans paraître s'arrêter, vomissaient la mort dans les rangs ennemis, ou bien descendant de cheval à côté des artilleurs inexpérimentés de 1813 et de 1814, il leur enseignait froidement la

manœuvre, à travers une grêle de boulets qui pleuvaient tout autour de l'héroïque leçon.

» Mais aussi, quand l'heure des hasards était passée, Drouot se retrouvait dans la parole ce qu'il avait été dans l'action, plein de mépris pour le mensonge, comme il l'avait été pour la mort; après s'être montré l'enfant du Dieu des batailles, il se montrait l'enfant du Dieu de la vérité....

» Ne croyez pas que la foi du géneral Drouot fût une foi qui ne s'élevât point jusqu'aux pratiques vulgaires de la religion. Il croyait à tout, et il accomplissait tout. Vous l'avez entendu dire à l'empereur qu'il *ne désirait qu'une chose, qui était d'habiter sur la paroisse où il avait été baptisé.* L'idée de son baptême par lequel il avait été fait enfant de Dieu, pénétrait son cœur d'un pieux souvenir, et l'église, où il avait reçu ce sacrement de la vie véritable, formait pour lui, avec tout son territoire, une patrie spirituelle, qui ne lui était pas moins chère que la patrie temporelle. Il disait souvent qu'il eût préféré une cabane, dans ce coin sacré de la terre natale, à un palais bâti partout ailleurs. Il y acheta en effet la modeste habitation où il a passé les vingt dernières années de sa vie, et où vous l'avez vu mourir. Il ne manquait pas de faire offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ aux jours commémoratifs de la mort

de son père, de sa mère, et de l'empereur Napoléon. Il communiait plusieurs fois dans l'année, et on ne saurait dire avec quel respect militaire et filial il recevait dans sa solitude le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse, protégé sa vie de soldat, et qui répandait sur la fin de ses jours une inénarrable consolation. La prière jaillissait de son cœur avec une onction dont le secret a été plus d'une fois surpris. Un jeune artiste, introduit furtivement dans sa chambre pour recueillir ses traits, vit l'illustre aveugle, qui se croyait seul avec Dieu, lever à plusieurs reprises ses mains vers le ciel, dans un épanchement religieux, attesté sur sa noble figure par l'illumination d'une pure et divine joie. Aussi à la mort du sage, le peuple ne s'est pas trompé, il est venu vénérer bien moins le héros que le chrétien, bien moins la vertu qui donne la gloire du monde que la vertu qui révèle et qui donne la gloire de Dieu.

» O mon Dieu, s'écrie l'orateur en finissant, Dieu de Charlemagne et de Godefroi de Bouillon, Dieu des grands capitaines qui ont fondé ou défendu l'Europe, nous vous remercions d'avoir montré à notre âge et surtout à la France un exemplaire incontesté de l'homme, du soldat et du citoyen, tels qu'ils se forment sous l'inspiration de votre grâce et dans l'imitation de votre Fils ! nous acceptons ce

gage de vos desseins sur nous; nous y saluons moins une relique qu'un avant-coureur de vos dons et une certitude de vous voir, jusqu'aux derniers jours du monde, fécond et admirable dans vos serviteurs. »

Dans l'oraison funèbre d'O'Connell, l'orateur chrétien s'éleva à la plus haute éloquence. On peut en juger par ce passage :

« Dès les premiers jours du monde, il y eu dans le monde une lumière divine, une charité divine, une autorité divine, une société divine. Des champs primitifs de l'Eden au sommet de l'Ararat, de l'Ararat au rocher du Sinaï, du Sinaï à la montagne de Sion et du Calvaire, du Calvaire à la colline du Vatican, jamais Dieu n'a cessé d'agir et d'être présent sur terre. Et il semble que ce règne de la lumière, de la charité, de l'autorité venue d'en haut, que cette union des âmes par Dieu et en Dieu, notre père à tous, eût dû, s'il était possible, obtenir ici-bas l'unanimité, ou du moins ne pas rencontrer d'ennemis et de combat. Mais nous sommes ici dans la terre du combat, et Dieu s'y est soumis le premier; il a consenti à nous livrer sa vie, en tant qu'elle est mêlée à la nôtre; à être jugé par nous, et par conséquent à être accepté des uns et repoussé des autres. Cette guerre sacrée est aussi ancienne que le monde;

elle durera autant que lui. Mais dans ces vicissitudes, on remarque deux moments et deux missions entre tous les autres; le moment de la persécution et le moment de la délivrance; la mission des persécuteurs et la mission des libérateurs. Lorsque le monde est plus que de coutume fatigué de Dieu, qu'il s'ennuie d'en entendre parler, ou qu'il s'estime puissant outre mesure, il fait un effort contre lui, et trop faible de raison pour le chasser par les seules forces de l'âme, il recourt aux brutalités de l'ordre matériel. Il renverse, il brûle, il tue tout ce qui porte le signe divin, jusqu'à ce que, satisfait du silence et du désert qu'il a créés, il juge que, à tout le moins, s'il n'a pas vaincu, il a conquis pourtant quelques jours de trève et de triomphe.

» Mais Dieu n'est jamais plus puissant qu'en ces jours-là; il sort des ruines par une germination que personne ne s'explique, ou plutôt l'humanité, tourmentée de son absence, retourne vers lui comme un enfant rappelle son père au foyer domestique dont il l'a banni. La justice, la vérité, l'ordre éternel reprennent le dessus dans la conscience du genre humain, et le siècle de la délivrance succède au siècle de la persécution. Alors apparaît quelqu'un de ces hommes tels que la Providence en a préparé de loin dans le secret tout-puissant de ses conseils. »

Puis passant à la peinture de la fidèle Irlande :

« Parmi ces nations que je montrais tout à l'heure enchaînées l'une à l'autre dans l'espace et dans la servitude spirituelle, il en est une qui n'a point accepté le joug, qui, esclave matériellement, est demeurée libre dans l'âme. Une des plus fières puissances du monde s'est prise corps à corps avec elle pour l'entraîner dans l'abîme du schisme et de l'apostasie. Vouée à une guerre d'extermination, elle a succombé sans trahir ni le courage des combats, ni le courage de la fidélité à Dieu. Spoliée de sa terre natale par des confiscations gigantesques, elle a cultivé pour ses vainqueurs les champs de ses aïeux, et trouvé dans ses sueurs le pain qui lui suffisait pour vivre avec honneur et pour mourir avec foi. La famine lui a disputé ce morceau de pain; elle a levé vers la Providence des yeux qui ne l'accusaient pas. Ni la guerre, ni la spoliation, ni la famine n'ont réussi ni à la faire périr ni à la faire apostasier; ses oppresseurs, si puissants qu'ils fussent, n'ont pu épuiser la vie dans ses entrailles ni le devoir dans son cœur....

» Je ne le nommerai pas, messieurs, ce peuple cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort : mes lèvres ne sont pas assez pures et assez ardentes pour le nommer; mais le Ciel le connaît, la terre le bénit, tous les cœurs généreux lui ont

fait une patrie, un amour, un asile.... O Ciel qui voyez, ô terre qui savez, ô vous tous, meilleurs et plus dignes que moi, nommez-le, nommez-le, dites : L'Irlande. »

Parlerons-nous maintenant de tant d'autres discours dont le texte est perdu pour nous, mais dont le souvenir vit toujours dans le cœur de ceux qui ont eu le bonheur de les entendre ? Le P. Lacordaire, grâce à cette bonté qui fut l'un des traits principaux de sa vie, refusait rarement de prêter sa voix pour un appel à la charité en faveur des œuvres de tout genre que cette fille du Ciel a fait éclore et qu'elle maintient et perpétue. On le voyait donc tour à tour à Saint-Louis de Versailles, réclamant quelques aumônes pour la restauration du couvent du Mont-Carmel, le 26 novembre 1843; à Notre-Dame de Paris, parlant en faveur de la construction d'une église au petit village de Chusclan au diocèse de Nîmes; à Saint-Sulpice, prêchant au profit d'une maison du Bon-Pasteur ou d'une conférence de Saint-Vincent de Paul; ailleurs pour un ouvroir de jeunes filles, etc., etc. Il aimait, appréciait toutes ces œuvres qui glorifiaient Dieu et sanctifiaient les âmes. Il s'y associait de tout son pouvoir. Comme saint Pierre au boîteux de la belle porte du temple, il pouvait dire à ces œuvres chancelantes parfois : « Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je vous

le donne [1]. » Il donnait, lui, son cœur brûlant d'amour pour Dieu et pour ses frères en Jésus-Christ; il donnait cette voix connue, aimée, qui remuait les âmes, ouvrait les bourses. Aussi combien les quêtes étaient-elles alors abondantes !

Enfin, si la charité, non moins que les gloires de la religion et de la patrie, trouvait toujours dans la voix de l'illustre dominicain un interprète éloquent et dévoué, l'amitié elle-même, ce sentiment a su lui inspirer dans diverses circonstances quelques-unes de ces paroles gracieuses et d'une angélique suavité, dont il avait si bien le secret; tel on le vit un jour devant l'autel où une jeune vierge allait s'offrir en sacrifice à Dieu, et plus tard devant un autre autel, témoin de l'alliance de la fille de son noble ami avec un jeune époux digne de cette union [2].

[1] Act. des Apôtres. III. 6.

[2] La prise d'habit au couvent de l'Abbaye-au-Bois d'une des filles de M. Guillemin; — le mariage de Mlle de Montalembert avec M. le vicomte de Meaux. — Il bénit aussi, en juin 1847, au petit village de Bligny près de Bordeaux, le mariage de la fille aînée de M. Foisset, l'un de ses plus anciens amis.

CHAPITRE XIX

Derniers travaux du P. Lacordaire.

Le P. Lacordaire était parvenu à cet âge qui n'est point encore la vieillesse ; et rien ne faisait présager qu'il dût nous être ravi sitôt. Mais sa carrière était remplie, et Dieu se hâta de couronner son bon serviteur. Que manque-il à ses mérites comme à sa gloire? Il avait donné un immortel exemple d'immuable persévérance dans l'honneur et dans la vertu. « Sans jamais abaisser son drapeau, il avait pu, comme on l'a dit, tendre la main aux honnêtes gens qui n'étaient pas ses frères dans la foi, parce qu'il était lui-même resté honnête homme avant tout, c'est-à-dire l'homme avec lequel tous peuvent traiter, que tous respectent..... [1] » Il avait pu se tromper, faire des fautes ; mais ces fautes elles-mêmes étaient

[1] M. de Montalembert.

les illusions d'un noble cœur, d'un cœur demeuré pur, toujours tourné vers Dieu, le Soleil de justice, pour le glorifier, et vers ses frères en Jésus-Christ pour les aimer aussi et les servir. Un vieil ami a dit de lui très-justement : « Sa foi avait presque l'œil de l'intuition. C'est par là qu'il est devenu le grand, le prophétique orateur de Notre-Dame. Mais aussi, tant l'humanité est toujours faible! après ce coup d'œil d'aigle dans les choses divines, il se troublait en regardant les choses de la terre. Son amour sacré des âmes, s'élevant avec une si claire vue aux horizons célestes, semblait redescendre avec un bandeau dans certaines régions de la vallée des larmes [1]. »

Mais quand ce bandeau n'a rétréci en rien l'élan de la charité, n'a jamais ralenti la marche d'un grand cœur dans les voies de la vertu et du dévouement chétien, on peut la quitter, cette vallée des larmes, sans crainte comme sans regret; on peut se jeter avec un filial abandon entre les bras du bon Maître qu'on a dignement glorifié et servi [2].

[1] M. Alex. Guillemin. *Le P. Lacordaire dans l'audace et dans l'humilité de son génie. — Les doléances et les consolations d'un vieil ami.* in-8°. 1862. Paris. Palmé et Douniol. Ouvrage très-estimable qu'on lira avec fruit. — On lira avec fruit également un excellent travail de M. Edouard Dumont, qui a quelque analogie avec celui de M. Guillemin. (Voir *le Monde*, n°s des 24, 26, 28, 29 et 30 août 1863.)

[2] *Les Derniers Moments du R. P. Lacordaire*, par un religieux de l'ordre des Frères prêcheurs (le P. Chocarne, prieur de Saint-Maximin). —

Aussi en fut-il de notre illustre et pieux ami. Deux chers confrères, témoins assidus de ses derniers moments, les ont retracés avec autant de respect que de tendresse. Nous puiserons quelques détails dans ces pages touchantes.

C'est en janvier 1860, au retour d'un voyage à Paris, et plus tard, un lundi, dans la première moitié du carême, que se sont manifestés les premiers signes de la maladie à laquelle le P. Lacordaire devait succomber. « Le docteur ne put constater que les symptômes les plus graves, dit le P. Mourey, un refroidissement glacial, des douleurs persistantes, de fortes secousses par tout le corps : à dater de ce jour, la santé du P. Lacordaire fut ruinée. Etait-ce l'excès du travail et de la pénitence, ou une mélancolie profonde à la vue des hommes et des choses? Je ne sais ; ..... j'incline à croire que toutes ces causes se réunirent pour abattre cet homme si sensible et si fort. Lui-même me rappelait tantôt cette fièvre de travail qui ne l'avait jamais quitté depuis sa sortie du séminaire, tantôt les sollicitudes d'une vie si diversement occupée, et tantôt aussi les ingratitudes, les injustices et les contrariétés des esprits et des temps. Ceux qui l'ont connu ajouteront sans doute sa prodigieuse austérité. »

Dernière Maladie et Mort du R. P. Lacordaire, le R. P. Mourey, directeur de l'école de Sorèze, confesseur du P. Lacordaire.

Cette première crise pendant le carême de 1860 dura quinze jours. A Pâques, on le crut ressuscité. « Tous ses pénitents l'avaient vu, continue le P. Mourey; l'école entière avait communié de sa main; il avait repris toutes ses habitudes, expédiant son courrier de huit heures à midi, dînant avec son institut, visitant les arbres et les allées de son parc, puis lisant le journal de Toulouse un quart d'heure, se remettant au travail ou à sa correspondance jusqu'au soir : c'était le moment où il recevait les élèves pour leur parler de vertu, de charité, de pénitence : ces pauvres enfants aimaient tant à s'agenouiller devant lui, les mains sur ses genoux et le front sur son cœur; et lui-même était si heureux « d'ouvrir en eux une large porte à l'es- » prit chrétien, comme il disait, en combattant » par la pénitence et l'humilité la sauvagerie natu- » relle du jeune homme; » puis il descendait à la chapelle, retrouvait ses enfants à table, et, rentré chez lui, passait ordinairement plus de deux heures à prier et à réfléchir en se promenant dans sa chambre. C'était là sa vie. « Que changeriez-vous à la vôtre, me disait-il un jour, si par impossible il vous était démontré que l'Evangile n'est pas vrai? — Mais vous, mon Père? — Rien, mon ami : c'est si raisonnable! »

» Quand je me rappelle ses dernières causeries,

entrecoupées de longs quarts d'heure de silence, à travers le parc de Sorèze, il me semble l'entendre encore traiter ces grandes questions auxquelles il avait voué sa vie. Il parlait beaucoup de Rome; et tout en s'écartant pour le temps et pour les idées de ceux qui n'admettent qu'un état d'invariable perfection dans les conditions humaines et terrestres de la Papauté, il s'éloignait bien davantage encore des catholiques peu convaincus de la nécessité d'une souveraineté temporelle et indifférents à son maintien. « Je donnerais mon sang, disait-il, pour ce » dogme naturel, qui tient à la raison et à la Pro- » vidence. Un prêtre douter de cela? Mais où donc » en sommes-nous? » ... Du reste, rien ne l'effrayait pour la papauté, tandis que la moindre épreuve le touchait pour le Pape...

» Les journées et les mois s'en allaient dans ces causeries, et la vie du Père s'en allait avec eux. Rien n'était remis du travail ordinaire : gouvernement des deux familles des Frères prêcheurs et du tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique, visite de ses maisons, fondations du comité des Saints-Lieux de Provence, quêtes pour soutenir son cher noviciat de Saint-Maximin, direction assidue de Sorèze, sermons à la chapelle à son tour, et confession des élèves chaque samedi; au milieu de ces soins, l'épargne laborieuse d'une heure par jour pour pré-

parer son discours de réception à l'Académie française : tout marchait avec la précision, la vigueur ordinaire. Et pourtant la science avait déclaré une anémie et commandé le repos : le cœur, l'estomac, les entrailles ressentaient successivement les atteintes du mal ; on en voyait les traces dans un amaigrissement impossible à dissimuler. »

Il n'avait pu, à la fin de mai, selon son pieux désir, aller jusqu'à Saint-Maximin pour y prêcher le panégyrique de sainte Madeleine à l'occasion de la solennelle translation de ses reliques. Arrivé à Montpellier, se sentant plus fatigué, il avait rebroussé chemin pour revenir à Sorèze [1]. Le séjour de trois semaines pendant l'été, à Rennes-les-Bains, avait amené un mieux passager qui lui fit illusion un instant. Il écrivait le 12 août : « Ma machine est très-bonne encore ; mais elle a besoin de ne plus être secouée comme autrefois. »

L'année 1861 se consuma en soins, en efforts pour lutter contre la maladie. Après le carême, qu'il voulut prêcher encore à ses enfants *sur le devoir*, il dut obéir aux médecins, qui l'obligèrent à profiter, pour changer d'air, de l'hospitalité que venait lui offrir « une ancienne et respectable amitié [2]. » Il quitta Sorèze à regret, et il aspirait

[1] C'est à propos de ce contre-temps qu'il écrivait : « C'est la première fois que mon corps a résisté à ce que je voulais. »

[2] A Becquigny, près d'Amiens, chez Mme de Vanvirreny.

à y revenir. « Combien je me réjouis, écrivait-il plus tard, de revoir nos religieux, nos enfants, tous les nôtres... »

Son retour à l'école fut un véritable triomphe.

Ecoutons encore le P. Mourey : « Il nous revint au mois de juin, mais précédé par une consultation désespérée qu'il avait copiée lui-même et qu'il m'envoyait avec ces mots : « Voilà où j'en suis, mon cher Père! » Le pays tout entier courut à sa rencontre; il avait fait tant travailler ces pauvres gens! il était si bon avec eux! Les jardiniers jetaient des bouquets dans sa voiture au passage; les corporations l'attendaient avec leurs bannières, nos enfants sous les armes; tout était pavoisé d'inscriptions, de drapeaux. Ce fut un immense cri de bonheur quand le Père mit pied à terre, à l'entrée de la ville, et s'avança entre le curé de la paroisse et nous, au milieu de ses élèves et des habitants, tous ses enfants. Chacun en le voyant passer criait : Vive le Père! et essuyait une larme. Le Père arriva dans l'école et nous dit à tous : « Maintenant je suis avec vous *ad convivendum et ad commoriendum.* » A peine entré dans sa chambre, il voulut se confesser, mais il n'eut plus la force de se mettre à genoux. Je me rappellerai toute ma vie sa confusion en se voyant obligé de s'asseoir : il interrompit son pre-

mier signe de croix pour me dire . « Ah ! je vous en demande encore une fois pardon, mais je ne puis pas. »

On entreprit sans succès un nouveau traitement. L'alarme se répandit bientôt. On vit alors arriver à Sorèze ceux que le Père avait plus aimés dans le monde : son frère aîné, MM. de Montalembert et Foisset, M. l'abbé Perreyve, M. Cartier et quelques autres. Le dernier samedi de septembre, après dîner, le Père s'évanouit entre M. de Montalembert et le P. Mourey. Les deux amis, le soutenant chacun d'un côté, le reconduisirent à moitié courbé dans sa chambre. M. de Montalembert y entendit le lendemain la messe que Mgr d'Alby avait permis d'y célébrer [1]; puis il embrassa le compagnon de sa jeunesse une dernière fois et partit. Pour le Père, il ne sortit plus.

Sur l'invitation de son noble ami, qui lui en avait inspiré la pensée et le courage, il dicta, dès le lendemain, à son secrétaire les premières pages de ses *Mémoires sur le rétablissement en France de l'ordre des Frères prêcheurs*, qu'il a menés jusqu'en 1854, où finit son premier provincialat : c'est le seul manuscrit qu'il ait laissé. « Cet écrit, dit M. de Montalembert, mettra le sceau à sa re-

[1] On la célébra ainsi chaque jour durant les trois derniers mois. Le P. Lacordaire y communiait tous les jours.

nommée, et comptera, j'ose l'affirmer, parmi les plus beaux monuments de l'histoire catholique [1]. »

[1] La publication de ces *Mémoires* a été confiée à M. l'abbé Perreyve, à qui nous devons déjà un volume de *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*. in-8°. Paris. Douniol. 1863. — Mme Swetchine avait dit de lui : « On ne le connaîtra bien que par ses lettres. » Ce précieux volume, dont nous avons cité plusieurs fragments, le fait connaître en effet tel qu'il fut, surtout pour la jeunesse. Ces *Lettres* confirment pleinement ces paroles de leur éditeur : « Le P. Lacordaire a reçu d'en haut, dans une égale mesure, pour toucher le siècle et le sauver, la grâce naturelle qui fait les hommes, et l'onction surnaturelle qui fait les saints. » (p. 10.) — On lit également avec un vif intérêt un livre plus récent : *Lettres du R. P. Lacordaire à Mme la comtesse Eudoxie de la Tour-du-Pin*, contenant quatre-vingt-deux lettres, de 1837 à 1861. Le P. Lacordaire écrivait ces lignes peu de jours après la mort de cette pieuse femme (6 mai 1851) : « Vous savez combien j'aimais et j'estimais Mme de la Tour-du-Pin, *qui était depuis vingt ans une des forces de ma vie par l'élévation de son esprit, sa sympathie avec le mien, et l'admirable piété qui la remplissait.* » Nous avons donné quelques courts fragments de cette précieuse correspondance.

CHAPITRE XX

Sa maladie. — Sa mort.

Ainsi se passa la première moitié d'octobre. Il y eut en ces derniers jours à Sorèze comme un pèlerinage de piété filiale. L'illustre malade s'étant démis de la charge de provincial, le Chapitre des Frères prêcheurs de France avait voulu se réunir à Toulouse, afin d'être dans son voisinage, et mieux à portée de recevoir en passant sa bénédiction, ses conseils. On vit alors chacun des Pères les plus anciens accourir, pour porter au patriarche de l'Ordre dans notre pays l'expression vivante d'une inaltérable tendresse. « Que de prières s'élevaient alors de toutes parts ! Que de vies s'offraient en échange de celle-là ! Si le Ciel eût accepté des substitutions, combien de fois notre

Père nous eût été rendu ! Mais tous ensemble nous ne valions pas cette victime [1]. »

En France il y avait peu de communautés religieuses où l'on ne priât pour sa guérison. On priait surtout dans toutes les maisons de l'ordre.

On priait beaucoup dans celle de Toulouse, plus rapprochée de Sorèze, et les nombreux amis de l'illustre mourant venaient souvent y chercher de ses nouvelles. Celui qui écrit ces lignes, se trouvant à Toulouse à cette époque, vint lui-même un jour au couvent. Sur sa demande inquiète, un jeune frère, au visage triste, mais paisible et résigné, lui fit cette réponse : « Il ne va pas bien : *le bon Dieu semble décidément le vouloir pour lui !...*

Notre malade pensait souvent à la mort ; il pria le religieux qui lui servait de secrétaire, de lui faire une lecture chaque jour dans la *Préparation à la mort*, de Bossuet, ou dans l'*Acte d'abandon à Dieu*, du même. La pensée de la mort devait, du reste, lui être familière. Sa grande dévotion était celle de la passion de N.-S. Jésus-Christ. Peu de jours avant le dernier, on le lui rappelait encore. On lui disait, en lui présentant un crucifix : « N'est-ce pas, Père, vous avez toujours aimé Notre-Seigneur crucifié ? — Oh ! oui.... oh !

[1] R. P. Mourey.

oui, » répondit-il, et il le baisa tendrement. On a déjà cité cette parole, qu'il dit à M. Perreyve, en montrant le Christ suspendu devant ses yeux : « Je ne puis le prier, mais je le regarde! »

Il s'affaiblissait toujours. Le mercredi matin, 6 novembre, après une nouvelle crise plus violente, il demanda lui-même au P. Mourey de recevoir l'extrême-onction et le saint Viatique. Le regardant fixement, il lui dit : « Adieu, mon ami, adieu; il faut nous séparer; je sens ma vie qui m'échappe, elle s'en va pièce par pièce, adieu! Pourtant (en levant les bras au ciel), cinquante-neuf ans!... Il semble que je pouvais encore être utile à quelque chose. Mais Dieu a des desseins impénétrables; il en décide autrement; il faut nous soumettre, adieu. » Il se reprit et continua : « Mon ami, je ne suis pas expansif, cela répugne à ma nature; mais j'ai réservé à ce dernier jour de ma vie de vous dire.... » Et là il tira pour moi de son cœur, ajoute le P. Mourey, des paroles d'une tendresse inexprimable, et dont le souvenir me fait fondre en larmes... »

Les religieux et les élèves de l'Institut assistèrent à la grande cérémonie : tous pleuraient. Lui seul, calme au milieu des larmes, répondait à toutes les prières. Il retrouvait une certaine force pour offrir ses membres aux diverses onctions. Il

fit ensuite ses adieux à ceux qui étaient là. Il bénit les religieux et les embrassa chacun à son tour. Il embrassa au front Frédéric, son neveu, qui lui représentait sa famille et qui ne l'avait pas quitté depuis plusieurs jours. Il voulut embrasser aussi chaque élève de l'Institut, en lui disant : « Adieu, un tel, adieu, mon ami, soyons toujours bien sage. » Et il les bénit avec une certaine lenteur, eux, l'école et leurs parents.

Il était près de dix heures du matin. « Je vins le retrouver à une heure, continue le P. Mourey. « Ah! mon ami, qu'il est difficile de mourir ! me dit-il en m'apercevant; j'imaginais que c'était plus tôt fait.... Mais sortez d'ici ; c'est trop dur à voir; allez-vous-en. » Et un instant après : « Ce pauvre Louis (c'était son domestique), il se tue. Je vous recommaude Louis : ayez-en soin; gardez-le toujours avec vous et faites-lui tout le bien que vous pourrez en mémoire de moi.... Qu'on est heureux, mon ami, d'avoir un bon domestique! » Il ressentait des soubresauts terribles. « Mon Père, vous n'avez rien qui vous inquiète? — Non, mon ami, vous connaissez ma vie, vous connaissez mon âme, je n'ai rien qui m'inquiète. Il se peut que quelque mouvement secret d'amour-propre se soit glissé dans mes actions; mais c'est à mon insu : il me semble bien que j'ai toujours voulu servir

Dieu, l'Eglise.... (la voix lui manqua, et il reprit avec force) et Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Mon Père, vous ne m'avez pas compris; j'ai voulu vous demander seulement si vous n'aviez pas quelque ordre à m'exprimer. » Mais lui, sans m'entendre : « J'ai aussi aimé beaucoup, oh! oui, beaucoup les jeunes gens; mais le bon Dieu saurait-il m'en faire un reproche? Et quant à mes opinions politiques et religieuses, je n'ai aucune inquiétude : elles ne touchaient en rien à la foi, aux dogmes; vous le savez. — Mon Père, en tout cas, je vous appliquerai l'indulgence attachée pour vous par le souverain Pontife au crucifix que voilà. » Il accepta avec un sourire de reconnaissance. J'ajoutai : « Mon Père, vous pardonnez de grand cœur, n'est-ce pas vrai, à tous ceux qui vous ont fait du mal ou qui vous ont contristé? » Il se recueillit quelque temps avec un air de victime, puis il ouvrit sur moi un regard serein et me répondit : « Oh! oui, de tout mon cœur, mon ami, de tout mon cœur. » Puis il demanda le saint Viatique. « La communion me fortifiera, disait-il, car je ne sais guère quelle sera la fin de cette journée pour moi. »

Après avoir reçu les derniers sacrements, il demeura absorbé dans un profond recueillement. De ce jour jusqu'à la fin, il entra dans un grand et

mystérieux silence, interrompu ça et là par quelque courte parole aux religieux de son ordre qui venaient le voir et à ses amis. Le R. P. Saudreau, nouveau provincial, et le R. P. Chocarne ne s'éloignaient plus. Quant à lui, il ne pouvait plus ni prendre aucun aliment ni presque parler; il ne comprenait plus rien à sa propre vie : « Qu'est-ce donc? disait-il : ne pouvoir ni vivre ni mourir! Mais on fait tant de prières pour moi! » Et l'on devinait sa résignation en le voyant joindre fréquemment ses mains et regarder le ciel ou son crucifix.... C'est alors que pour la troisième fois il reçut, par l'entremise du maître-général de de l'ordre, la bénédiction du Saint-Père, accompagnée d'une indulgence plénière pour l'heure de la mort. Il en témoignait sa reconnaissance et disait : « C'est une bonne chose qu'une indulgence plénière du Pape, lorsqu'on va paraître devant Dieu! »

Le dimanche 10, au soir, un mieux inespéré se fit sentir. Une lueur d'espoir apparut sur tous les fronts : des larmes de joie coulaient déjà : « Comme vous êtes bons pour moi! je vous en remercie, dit le Père. — Pourtant, si Dieu voulait! » lui dit le P. Chocarne en baisant au front le cher malade. Il fit un signe de doute qui semblait dire : « Je ne l'espère pas!... » Le mieux ne pou-

vait durer; le Père ne prenant aucune nourriture, les forces déclinaient toujours.

A la fin de la semaine, elles diminuèrent encore. Il ne pouvait plus parler, et lorsqu'il demandait quelque chose, sa parole embarrassée n'était pas toujours comprise. Dieu, par la main de la mort, lui retirait ainsi peu à peu les dons magnifiques qu'il lui avait faits, lui laissant toutefois, dans la pleine liberté de son esprit, le mérite de dire à chaque sacrifice nouveau : « Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » ... Cette parole aujourd'hui balbutiait comme celle d'un petit enfant. Nous éprouvions une sorte d'humiliation mêlée d'effroi, à entendre ses sons inarticulés sortir d'une telle bouche. Pour lui, toujours calme dans ces ombres de la mort, toujours roi dans ces liens d'esclavage, lorsque par paroles ou par signes il n'avait pu réussir à se faire entendre, il remerciait du regard la bonne volonté impuissante de ceux qui l'entouraient, et rentrait dans son repos [1].

[1] *Les Derniers Moments du R. P. Lacordaire.* — On ne lira point sans émotion les fragments suivants d'une lettre écrite le 17 novembre au journal *l'Union*, par le digne curé de Sorèze : « Les élèves de l'école, pour qui le P Lacordaire fut un *maître* dans cette acception évangélique du mot qu'il a défini lui-même, comprennent toute l'étendue du malheur qui les menace. Mus seulement par leur foi et leur amour filial, ils ont demandé la faveur de se succéder sans interruption à la Table sainte, de sorte que chaque jour quelques-uns d'entre eux communient pour leur père.

» Dans les religieux, il n'en est pas un qui n'offrît volontiers sa vie en échange

Le mercredi 20, au soir, il eut une crise, la plus douloureuse, la plus déchirante de toutes, et qui fut aussi la dernière. « Nous étions tous là, à genoux, retenant nos sanglots, de peur d'accroître sa peine, priant, les yeux fixés sur cette navrante image de notre Père; nous le voyions étendre autour de lui ses bras amaigris, comme un homme qui cherche à se reconnaître dans les ténèbres, ouvrir parfois ses grands yeux qu'il tenait habituellement fermés, promener lentement ses regards sur nous, interroger le ciel, comme si, revenu déjà du rivage de la lumière, il eût peine à s'avouer qu'il était encore sur la rive des ombres. Puis, d'une voix forte et les bras élevés, il s'écria : *Mon Dieu! mon Dieu! ouvrez-moi! ouvrez-moi!...* Ce fut sa dernière parole pour nous : les autres, les anges seuls les

de cette vie qui promettait encore tant de fruits à l'Eglise, peut-être de nouveaux combats et de nouveaux triomphes. Sans doute, elle a atteint ce terme de plénitude et de perfection que Dieu a fixé dans le secret de ses desseins; et le Ciel achève déjà cette couronne que notre vénération suppose être bien belle, mais que notre amour trouve trop prématurée.

» Cependant, monsieur, ces moments extrêmes de la vie du R. P. Lacordaire ne sont pas pour nous sans quelques douceurs. Qu'il est touchant de voir cette belle lumière de l'Eglise s'éteindre doucement dans un village de notre France qu'elle a éclairée de sa resplendissante parole et dans l'ombre d'une modeste cellule! N'est-ce pas aussi un merveilleux contraste, que cette fin patriarcale achevant le cours d'une vie toute militante et saintement agitée? Nous ne perdrons pas, nous qui en sommes les heureux témoins, les fruits de cette grande leçon. Toutes les gloires passent, même les plus pures et les plus innocentes, et nous n'en chercherons point d'autre que celle de servir Celui que le R. P. Lacordaire a si bien annoncé, si vaillamment défendu et si tendrement aimé. Recevez, etc.,

» CH. DE LAGGER, *curé de Sorèze* »

entendirent. Nos sanglots éclatèrent : un instant après, la voix émue du R. P. provincial s'éleva au-dessus de nos larmes : les dernières prières commençaient. Le Père attendait cela; car aussitôt il se laissa retomber sur son lit et sut commander encore à la douleur. Nulle plainte, nul cri n'interrompit notre prière; il écoutait, recueilli, absorbé en Dieu. Il se frappait la poitrine, et ne pouvant faire le signe de la croix sur son corps, il le faisait sur son cœur. Au moment où on lui présenta le crucifix, il le prit, le pressa entre ses mains et fit un effort pour le porter à ses lèvres. On dut le lui faire baiser, ses bras lui refusant ce service; puis le Christ resta là sur son cœur. Il le regardait et disait sans doute avec lui : *Père! je remets mon esprit entre vos mains....* Les prières étaient terminées : la crise se termina avec elles. Le malade parut s'endormir, mais dans un recueillement plus profond, suprême sursis accordé à l'âme avant de comparaître devant cette Justice qui règne dans l'effrayante majesté du mystère.

» Il ne sortit plus de cet assoupissement... A peine si de temps en temps on entendait quelque faible gémissement. Le corps n'avait même plus la force de la douleur; l'âme seule résistait encore.

» Le 21, fête de la Présentation de Notre-Dame au temple, fut le dernier jour d'une neuvaine faite

non-seulement à Sorèze, mais dans tous les couvents de la province. Ce devait être aussi le jour de sa présentation à Dieu par les mains de Marie. C'était une belle fête pour mourir. Dieu n'exauce pas toujours nos prières dans le sens de nos désirs, mais toujours selon les décrets de son infaillible bonté. Le R. P. Mourey ne quitta presque point le lit du Père. Pour nous, réunis dans l'antichambre pour prier, nous entrions de temps en temps sans bruit, nous mettions à genoux, et nous retirions heureux d'obtenir encore un regard. La journée se passa ainsi. Le soir, obéissant à l'instinct de cette propreté qu'il aimait à appeler une demi-vertu, il demanda par signe à changer de linge; il voulait comparaître dignement à la mystérieuse entrevue [1]. »

Ce même jour, 21, était celui des premières vêpres de sainte Cécile, une de ses saintes de prédilection, et protectrice de l'ordre dominicain pour les beaux-arts comme sainte Madeleine l'est pour la pénitence. C'était encore le septième anniversaire de l'installation du tiers-ordre à Sorèze, et de la plantation d'un premier cèdre qui mourut bientôt après. Lorsque le Père eut changé de linge et fait arranger son lit, « il demeura comme à moitié assis, dit le P. Mourey, immobile, ne se remuant guère que pour remercier affectueusement son domestique dont il attira et tint

[1] *Les Derniers Moments du R. P. Lacordaire.*

longtemps la tête sur son cœur. Vers neuf heures, je restai seul à son chevet, l'âme inquiète à cause des souvenirs de ce jour, mais sans le regarder, parce que cela le gênait. Sa respiration était courte, faible, presque éteinte; à neuf heures et demie, je n'entendis plus rien; je me retourne; ses yeux étaient fixés sur moi; il expirait... »

« Le Père vient de mourir!... » Cette parole qui nous réunit tous au pied du lit, poursuit le P. Chocarne, nous trouva presque incrédules. La mort avait hésité si longtemps à frapper cette grande et sainte victime, que nous voulions espérer contre toute espérance. Nous nous penchions sur cette tête chérie; nous la baisions au front, attendant un regard, cherchant à sentir encore son haleine brûlante. Lorsque notre malheur fut trop certain, on lui ferma les yeux. Le Père provincial abaissa une paupière; un de ceux qu'il aima davantage abaissa l'autre.

» Son corps revêtu de ses habits religieux fut transporté, la nuit même, dans une chapelle de l'école, et durant quatre jours la reconnaissance et la dévotion du pays purent se satisfaire. La mort semblait rendre au Père son véritable caractère, celui de la sainteté la plus virile et la plus aimable. Le peuple des campagnes venait de loin comme à un pèlerinage : les pauvres demandaient de lui baiser les

pieds, les enfants ne se lassaient pas de le voir. Tous approchaient de ses mains, de ses lèvres des objets pieux, et nos élèves allèrent jusqu'à lui faire toucher la plume et le papier qu'ils tiennent en réserve pour leur épreuve académique. Pauvre Père! lui qui avait tant aimé les enfants, auxquels il ressemblait par son âme, et tant exalté dans ses conférences le bon sens du peuple au dessus de la raison du sage, comme le bon Dieu l'en récompensait dans sa mort, en appelant auprès de lui le peuple et les enfants!

» Le lundi suivant, il fallut protéger ses restes contre le tumulte et l'envahissement. Religieux, professeurs, élèves de l'Institut, domestiques, nous nous sommes réunis entre son corps et le cercueil en bois de chêne qu'il avait lui-même commandé [1]. Chacun, jusqu'au plus jeune, jusqu'au plus humble, voulut déposer un dernier baiser sur son front : la mort en avait respecté la majesté et effacé les rides. Puis, le prenant sur nos bras, nous l'avons descendu dans son cercueil : là chacun, même les élèves, voulut caresser ce Père encore une fois, mettre la main à son arrangement, si bien qu'après avoir reposé sa tête sur ce lit suprême, il sembla nous remercier tous, par le calme et la

[1] L'humble religieux avait défendu qu'on embaumât son corps. « Penchés sur son cercueil, nous l'inondions de nos larmes : c'était le seul parfum dont il n'avait pu nous défendre de l'embaumer. » (*P. Chocarne.*)

douceur de sa figure, d'avoir ainsi préparé son dernier repos.

» Il faut ouvrir la Bible pour retrouver des scènes pareilles : c'était comme la sépulture de Jacob au milieu des Pères des tribus d'Israël.... »

Cher et bon P. Lacordaire! telle fut donc votre vie, votre mort. Et maintenant, qu'ajouter à ces dernières paroles de votre ami, du confident de vos intimes pensées? dois-je redire votre dernier triomphe dans la pompe de vos funérailles, et suivre votre cercueil orné d'une couronne de fleurs prise sur la tête de l'Ange de l'école, aux cryptes de Saint-Sernin[1]? Non, ma tâche est finie; je dépose à mon tour sur votre tombe cette autre couronne d'un pieux souvenir, tressée par une main qui plusieurs fois a pressé la vôtre.... O Père! ô maître! ô ami! agréez ces pages comme un hommage de gratitude. Puissent-elles servir à vous faire connaître et à populariser votre mémoire, que nous bénirons à jamais! »

[1] On peut lire à ce sujet *le Journal de Toulouse*. — La grande cérémonie des funérailles eut lieu le jeudi 28 novembre, et fut présidée par Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne.

FIN

TABLE

INTRODUCTION. VII

CHAPITRE I. Enfance et adolescence de Lacordaire. — Ses études au lycée et à l'école de droit de Dijon. 11

CHAPITRE II. Lacordaire avocat stagiaire au barreau de Paris. 23

CHAPITRE III. Issy et Saint-Sulpice 34

CHAPITRE IV. Premières années de sacerdoce. . . 45

CHAPITRE V. *L'Avenir*. — Lutte pour la liberté religieuse. — Voyage à Rome. 52

CHAPITRE VI. Rupture avec M. de Lamennais. — Vie solitaire à Paris. — Conférences de Stanislas. — Premières conférences à Notre-Dame. 62

CHAPITRE VII. Second voyage à Rome. — Lacordaire entre dans l'ordre de Saint-Dominique et rétablit cet ordre en France. . . . 75

CHAPITRE VIII. L'habit de frère prêcheur à Notre-Dame. — Nouvelles conférences. — Consolant tableau 92

CHAPITRE IX. Vie politique du P. Lacordaire. . . 101

CHAPITRE X. Stations dans les villes de province. — Dernières conférences de Notre-Dame. — Voyage dans les provinces dominicaines du Nord. 112

CHAPITRE XI. Tiers-ordre enseignant régulier. — Conférences de Toulouse 121

CHAPITRE XII. L'orateur, l'écrivain, le religieux. . . 129

CHAPITRE XIII. Foi, humilité, piété du P. Lacordaire. — De l'amitié chrétienne. . . . 143

CHAPITRE XIV. Qualités aimables du P. Lacordaire. — Quelques souvenirs personnels. . . 157

CHAPITRE XV. L'école de Sorèze. 167

CHAPITRE XVI. Quelques souvenirs de Sorèze. . . 178

CHAPITRE XVII. Restauration du couvent de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume en Provence. — Lacordaire à l'Académie. . . . 186

CHAPITRE XVIII. Eloges funèbres et panégyriques. . . 195

CHAPITRE XIX. Derniers travaux du P. Lacordaire. . 206

CHAPITRE XX. Sa maladie. — Sa mort. . . . 215

— LILLE. TYP. L. LEFORT MDCCCLXV. —